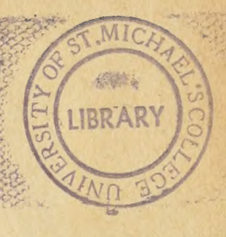

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01940241 1


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE PLON

LES SANGSUES

EDMOND JALOUX

LES SANGSUES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A

ANDRÉ GIDE

Son admirateur et son ami



LES SANGSUES

I

OU LE LECTEUR FERA CONNAISSANCE AVEC L'ÉCOLE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

Le dernier jeudi de chaque mois, M. l'abbé Théodore Barbaroux, directeur de l'école Saint-Louis-de-Gonzague, réunissait ses professeurs pour causer avec eux de l'avenir de sa maison et de la conduite des élèves.

L'abbé Barbaroux était un petit homme maigre et sec, nerveux et remuant. Il avait le front haut, sous une flottante chevelure grise, où la tonsure grandissait de jour en jour, le nez osseux et envahissant, les joues creusées, la bouche grande et mince, peu de lèvres, un menton de galoche et quelque chose d'ascétique dans toute sa figure austère et labourée de rides. Mais l'expression de loyauté et de franchise, qui sortait de cette physionomie, en corrigeait la rudesse ; et sous d'épais sourcils broussailleux, ses yeux bleus, ingénus, très clairs, gardaient un peu de la confiance et de la droiture d'un regard d'enfant, — lorsque la colère ou une surprise scandalisée n'en faisaient pas deux fontaines d'éclairs. De même, sa voix éclatante conservait un ton jovial, plein de vigueur et d'entrain ; ou bien, elle devenait si sévère que sa sonorité grave et caverneuse et ses accents pathétiquement indignés intimidaient ses auditeurs. Ce que M. Barbaroux persistait à montrer de toujours jeune, malgré la fatigue et l'usure de l'âge, dans sa personne physique son esprit en témoignait davantage encore. Son enthousiasme, l'ardeur de ses convictions, son optimisme géné-

reux le préservaient de la vieillesse intérieure. Et sa vie, enclose de tous côtés par la foi, qui la garantissait d'une connaissance plus douloureuse et plus réelle du monde, se continuait, intègre, nette et pure, sans hésitation ni défaillance, en sorte qu'il avait, à soixante-sept ans, la même âme sincère et affectueuse, le même culte du devoir et de l'honneur, le même dévouement à ce qu'il nommait le Bien que lorsque, à peine âgé de vingt ans, il entrait à l'École normale.

Ce dernier jeudi de janvier, les professeurs, en arrivant, glacés par la bise, remarquèrent l'air affecté et sombre du vieux prêtre, qui causait avec M. Augulanty, économe de l'établissement, et, pour ainsi dire, son sous-directeur. Le visage grave de l'abbé se contractait et se renfrognait sous l'influence d'un violent chagrin. M. Augulanty, qui faisait toujours de sa figure un reflet de celle du maître, étalait une face inquiète et bouleversée, qui parodiait l'abbé Barbaroux.

Les professeurs entrèrent, par petits groupes, dans la salle d'études du premier étage où ils se réunissaient. Ils saluèrent le directeur, serrèrent la main moite et glissante de M. Augulanty et prirent place autour d'une longue table, creusée et minée par l'ingéniosité des écoliers, qui combattent, comme chacun sait, leur paresse naturelle en exécutant dans le bois des pupitres les travaux les plus pénibles et les plus absorbants.

Après avoir récité trois *Pater*, trois *Ave* et un *Souvenez-vous*, l'abbé Barbaroux donna la parole à ses collaborateurs pour qu'ils lui communiquassent leurs réflexions sur les élèves. Il interrogea successivement M. Bermès, qui faisait la rhétorique, ancien professeur au collège Stanislas et ancien journaliste, un petit homme bavard et gai, potinier et content de soi, puis M. Niolon, rêveur et distrait, au visage pâle, encadré d'une longue chevelure blonde, M. Serpieri, un Corse au visage tanné, colérique et rébarbatif, M. Inart, chargé du cours de mathématiques, et M. Peloutier, poète à ses moments perdus et qui essayait, en les enseignant, d'apprendre les langues vivantes.

Puis on consulta l'abbé Mathenot, qui dirigeait la

sixième. Rien n'était plus antipathique à voir que ce grand diable sombre, chafouin, avec sa large figure vulgaire, convertie en passoire par la petite vérole. Sa voix rauque et sourde, ses yeux défiants, sournois, soupçonneux, la maladresse de ses gestes heurtés, tout avait chez lui le même caractère désagréable. Il affichait ce catholicisme haineux, qui semble s'être introduit en France avec le protestantisme. Il ne voyait en tout qu'une occasion de blâme et d'indignation. Mais, détestant surtout les femmes, il en poursuivait partout, avec des diatribes et des invectives, l'odieux souvenir.

Il ne fut pas tendre pour ses élèves. Leur précocité l'effrayait. Il les croyait attirés par les séductions du monde, les attraits du mal, toutes les pompes de Satan.

L'abbé Barbaroux hochait la tête, d'un air désolé. M. Niolon rêvait. M. Peloutier griffonnait des vers sur une carte de visite. M. Augulanty prit la parole.

Il s'exprimait avec une voix douce, melliflue, presque sirupeuse. Il vantait la piété des enfants qui lui étaient confiés ou blâmait leur indifférence religieuse. Il ne soufflait mot ni de leurs travaux, ni de leur intelligence, il ne prenait souci que de leurs âmes.

L'abbé Barbaroux écoutait avec satisfaction cet archipatelin. Il le préférait visiblement à ses confrères. Et Mathenot reconnut une fois de plus qu'Augulanty plaisait davantage à son directeur en peignant ses élèves comme de beaux petits saints qu'il ne savait le faire en insistant sur leur dépravation et leur précocité. Mais, quoiqu'il détestât Augulanty et voulût le supplanter dans l'esprit de M. Barbaroux, il avait un caractère trop fougueux et trop cassant pour déguiser sa pensée.

Quand la séance fut à peu près finie, l'abbé Barbaroux se leva et, d'une voix étranglée, commença à parler en ces termes :

— Messieurs, j'ai à vous faire une communication si douloureuse pour moi que j'ai à peine la force de vous la confier...

Tous écoutaient. L'étrangeté de ce début confirmait les troubles secrets nés à la vue de l'abbé et de son économe. Théodore Barbaroux continua :

— Messieurs, j'ai le regret de vous apprendre qu'il va se passer ici... un fait... unique.. et qui... qui n'était jamais arrivé... à l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Après-demain, je vous prie de ne point vous présenter à la caisse. Ce mois-ci, beaucoup d'élèves n'ont pas payé, j'ai eu à régler des notes en retard. Bref, je ne pourrai vous donner ce qui vous est dû... Je ne peux vous exprimer combien je suis peiné... de vous prier d'attendre la fin de février, pour recevoir ce qui vous revient... Messieurs, acheva l'abbé d'une voix plus forte, offrons ce sacrifice au Seigneur !

Il récita les prières habituelles. Les professeurs se retirèrent dans un morne silence. Ils descendirent la rue Saint-Savournin. Le vent glacé courait entre les vieilles maisons.

— Brrr ! qu'il fait froid ! dit M. Bermès en frottant ses mains l'une contre l'autre.

On ne répondit point. Chacun se taisait, n'osant pas, le premier, réveiller une angoisse qui taraudait secrètement chacun. Enfin, le fougueux Serpieri se décida à rompre les chiens.

— Eh bien, messieurs, cria-t-il, que dites-vous de cela? Il en parle bien à son aise, le patron ! Offrir ce sacrifice au Seigneur ! Ça nous est moins facile qu'à lui. Il faut manger !

Ce mot lui remplissait la bouche, il en avait les joues gonflées et la salive aux lèvres. Il semblait le mâcher et l'avaler, comme une nourriture.

M. Niolon s'étonna que la caisse du directeur fût à ce point vidée. Il croyait l'abbé Barbaroux assez riche pour ne jamais se trouver à court.

— Ce qui est arrivé, ce mois-ci, expliqua M. Bermès, c'est que le patron a été obligé de payer une ou deux notes, faites par Mme Pioutte, sa chère sœur, et par ses nièces, qui ont les goûts dispendieux que vous leur connaissez. Ce qui fait, messieurs, permettez-moi de vous le dire, que vos appointements ont été dépensés pour solder les robes, les chapeaux et les petits fours de Mlles Cécile et Virginie Pioutte...

— Hein? c'est raide, tout de même, cria furieusement Serpieri.

— Quand une femme entre quelque part, l'Esprit du Mal y entre avec elle, dit Mathenot. Et la ruine la suit, non seulement la ruine morale, mais encore la ruine matérielle.

— C'était un négociant, ce Pioutte? interrogea M. Inart.

— C'était plutôt un brasseur d'affaires, expliqua M. Bermès, et vous savez que qui trop embrasse manque le train. A force de gagner énormément et de dépenser plus encore, il a fini par mourir de chagrin, ou de travail, ou d'apoplexie, ne laissant à sa famille que des yeux pour pleurer. Ce qui fait que la mère Pioutte, Charles et ses deux filles sont tombés sur les bras de ce pauvre Barbaroux, dont les affaires n'étaient pas déjà si brillantes...

— Quand on est à la charge de quelqu'un, on y met de la discrétion, grogna Serpieri, qui avait le don des réalités et n'exprimait jamais que des vérités d'un ordre inférieur, quand on vous nourrit par charité, on ne mange pas tout...

— La famille Pioutte, déclara Mathenot, d'une voix sombre, ruinera l'école Saint-Louis-de-Gonzague, et l'abbé Barbaroux finira par être sur la paille.

Il n'ajoutait pas qu'en ce cas il espérait lui succéder et qu'il comptait relever le pensionnat de son éphémère déchéance en lui donnant, grâce à son autorité et à son intransigeance, un lustre nouveau. Il ne disait pas, non plus, qu'il soupçonnait Augulanty de former le même plan que lui et qu'il voyait avec une secrète horreur grandir l'ascendant de l'économe sur l'esprit du directeur.

En arrivant aux allées de Meilhan, les professeurs se séparèrent, mais s'ils prirent des directions différentes, leur esprit ne cessa point de scruter le même problème douloureux : l'alimentation du mois.

II

L'ABBÉ THÉODORE BARBAROUX

Théodore Barbaroux appartenait à une vieille famille provençale. Son père, avoué médiocre, le voyant studieux et intelligent, voulut en faire un professeur ; sa mère aurait préféré qu'il fût prêtre. Docile et soumis, aussi travailleur que dévot, l'enfant s'achemina en même temps vers cette carrière et vers cette vocation. Il acheva brillamment ses études et, reçu à l'École normale, il en sortait avec le titre de professeur au lycée de Marseille. Il comptait exercer cet emploi quelques années, afin de se rompre à l'enseignement, puis se vouer à la théologie et entrer dans les ordres. Les événements disposèrent autrement de son sort. Ses parents moururent, à trois mois de distance l'un de l'autre. Il demeura seul au monde avec sa sœur Gaudentie, qui avait treize ans de moins que lui. Il se consacra à elle.

Elle fut l'unique joie de sa vie solitaire. Il s'efforça de lui donner un caractère ferme et généreux, il mit toute son ardeur à cette formation d'une âme. Pendant cinq années, il n'eut de pensées que pour elle, sa piété le tenant fort éloigné des femmes ; elle lui constitua, à elle seule, un intérieur et un foyer.

Un jour, il fallut songer à la marier. Gaudentie était alors jeune, jolie et fraîche. Silencieuse et renfermée, elle révélait peu de son caractère. Un vieux prêtre s'occupa d'elle, il lui trouva un prétendant, ambitieux et finaud, pressé de faire fortune. Il était employé dans une maison de commerce et s'appelait Marius Pioutte. Gaudentie eut en dot la totalité de l'héritage laissé par ses parents, et, de plus, Théodore s'engagea à faire sur ses appointements une rente au jeune ménage.

Aidé par cette mise de fonds, Pioutte gagna de l'argent dans le courtage. On était alors dans une époque

très favorable aux affaires. Adroit et rusé, il devint assez vite négociant, et l'un des plus gros brasseurs d'entreprises de la place.

Pendant ce temps, Théodore Barbaroux modifiait toute sa situation. L'Université se montrant fort libérale en matière philosophique, le professeur fut mal noté pour son catholicisme intolérant et surtout pour les virulentes sorties qu'il se permettait en pleine classe contre ceux qui ne partageaient point ses convictions. On lui donna de discrets avis. Il n'en tint aucun compte. On lui adressa des reproches sévères. Il se fâcha alors, étant fort entier et cassant de caractère, et, donnant brusquement sa démission, quitta le lycée.

Les raisons de ce départ furent connues. Quelques familles bien pensantes tinrent à retirer également leurs enfants, par protestation contre l'enseignement voltairien. Barbaroux fonda une école libre. Un ancien clerc de M. Barbaroux, homme pratique et d'intelligence nette dans les choses de la vie courante, lui servit d'économe, et contribua au succès du nouveau pensionnat. Il eut l'idée de mettre le prix de la pension à cent francs par mois, ce qui attira un grand nombre d'enfants. On y prenait ainsi, dans la ville, par le seul fait d'y être élevé, comme un brevet de richesse, d'aristocratie et de bon esprit. Il n'y avait pas de classes primaires. M. Barbaroux n'avait pour adjoints qu'un professeur de langues étrangères, celui de mathématiques, et un surveillant. Il possédait un local étroit et mal placé qui lui coûtait peu. Il ne dépensait presque rien, sobre, économe et chaste comme il l'était. En vingt ans, il plaça plus de cent mille francs. Quand la guerre de 1870 éclata, il licencia son école et alla se battre, quoique déjà âgé, dans une compagnie de francs-tireurs. Il fut blessé, se réfugia en Suisse et revint à Marseille, après la signature de la paix. Alors il songea à réaliser le grand souhait de toute sa vie. Il partit pour Rome, y resta cinq ans et revint avec la soutane.

Il y avait longtemps que les Pioutte se passaient de lui. M. Pioutte gagnait énormément d'argent, il menait une vie luxueuse et dépensière qui effrayait un peu la

simplicité de M. Barbaroux. Gaudentie avait eu quatre enfants ; l'aîné étant mort, il lui restait un fils et deux filles.

Ce fut alors l'époque des fameux décrets. On ferma plusieurs couvents, et des religieux allèrent loger en ville. Plusieurs familles catholiques vinrent demander à l'abbé Barbaroux de rouvrir son pensionnat. Il obéit par devoir. Mais il voulut consacrer toute sa vie à cette œuvre, qu'il souhaita immense et propre à restaurer la foi dans les nouvelles générations. Il eut l'imprudence de faire de grands frais. Il acheta, rue Saint-Savournin, une vaste maison, qui appartenait à des religieuses et qu'il paya fort cher. Il consacra vingt mille francs à l'édification d'une chapelle, dans la cour, afin de satisfaire un de ses rêves les plus longuement caressés.

La nouvelle école profita d'abord de la réputation de l'ancienne. Mais l'abbé Barbaroux eut le tort de vouloir y appliquer pratiquement plusieurs principes chrétiens. C'est ainsi qu'il accepta un grand nombre d'écoliers pauvres, dont la mauvaise éducation se communiquait peu à peu à tous les élèves. Beaucoup de parents retirèrent leurs enfants, et le pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague périclita.

L'ancien économe étant mort dans l'intervalle, l'abbé Barbaroux choisit, pour le seconder, un très brave homme, extrêmement religieux, mais aussi chimérique que son patron. A eux deux, ces idéalistes commirent fautes sur fautes, et l'administration générale de la maison s'en ressentit.

Dix ans après la fondation du nouvel établissement, il arriva une catastrophe qui ébranla toute la famille. M. Pioutte mourut brusquement, d'une attaque d'apoplexie. La hardiesse de ses spéculations et l'exagération toujours croissante de ses dépenses l'avaient conduit à la ruine. De cette colossale fortune, aussi vite écoulée que rapidement construite, il ne restait que des dettes. L'abbé Barbaroux en paya la plus grande partie, puis il prit à sa charge sa sœur et ses neveux. Charles avait alors vingt ans, Cécile dix-neuf et Virginie, quinze.

Le nouvel économe mourut peu après et M. Augu-

lanty le remplaça. La situation de l'abbé commençait à ne pas être brillante. Il dépensait beaucoup, son pensionnat baissait insensiblement, et il ne lui restait de tout son capital péniblement amassé qu'une quarantaine de mille francs sur lesquels il prélevait une somme à la fin de chaque période scolaire.

Pendant quelque temps, il tint bon. Mme Pioutte s'occupait du ménage, Charles étudiait la peinture à Paris, Cécile et Virginie, ne se contraignant de rien, vidaient la poche de l'abbé, pour subvenir à leurs frais de toilettes, de promenades en voiture, et de distractions.

Mais les premiers symptômes de ruine dans la maison furent surtout visibles, le fameux jeudi où l'abbé Barbaroux pria ses collaborateurs de ne point passer à la caisse.

III

L'ENGRENAGE

Quatre jours après la réunion mensuelle des professeurs, Mme Gaudentie Pioutte avait avec Charles une discussion assez vive.

Elle venait d'apprendre, par une amie qui passait ses hivers à Paris et qu'elle chargeait de surveiller de loin son fils, que celui-ci y vivait avec une maîtresse que l'on disait même enceinte de ses œuvres. Une telle révélation bouleversa Mme Pioutte. Elle vit du premier coup le sinistre collage tant redouté de toutes les mères, la situation détruite, l'avenir perdu ; cette nouvelle fauchait impitoyablement ses rêves les plus chers ; il fallait renoncer au mariage riche et à la brillante position mondaine qu'elle ambitionnait pour le futur peintre. A cela, s'ajoutait la terreur que l'abbé Barbaroux apprît la conduite de son neveu ; elle connaissait Théodore, il ne l'excuserait jamais, et la généreuse protection qu'il accordait à Charles disparaîtrait avec sa confiance. Il était donc indispensable d'éviter au plus tôt ces funestes consé

quences, et de détacher le jeune homme de la femme qui l'avait captivé et qui le tenait en esclavage, car Mme Pioutte ne doutait pas que Charles fût un brave enfant, trop naïf et trop inexpérimenté, pour se défier des ruses d'une dangereuse sirène. Elle lui envoya de l'argent afin qu'il vînt passer quelques semaines auprès d'elle. Charles arriva sans méfiance. Le soir même de son retour, sa mère l'entreprit sur le chapitre de ses mœurs avec une redoutable violence. Elle s'emporta, elle cria, elle pleura. Mais Pioutte opposait à ses reproches, à sa colère et à ses larmes une sereine indifférence et des plaisanteries moqueuses. Il inventa d'ailleurs, pour s'excuser, tout un fabuleux roman, transforma sa maîtresse, en réalité modèle fort vulgaire, en une belle jeune fille de bonne famille qui s'était enfuie de chez elle, où elle était malheureuse, battue même par une marâtre, évidemment empruntée à quelque mélodrame, et il déclara qu'il ne l'abandonnerait jamais. Sa mère crut à ce conte. Il flattait sa vanité et son admiration pour Charles. Elle se tut. Puis, un matin, où le peintre causait avec Mme Pioutte dans sa chambre, la discussion recommença :

— Avec tout ce que j'ai fait pour toi, Charles, voilà comment tu m'en récompenses !

Mme Pioutte se tenait assise auprès de son lit, petite, vive, l'œil gris, rusé et fin, la figure osseuse, le teint jauni, la peau serrée sur les os. Elle avait la forte mâchoire et le grand nez en bec de vautour de son frère, mais l'air défiant et dissimulé.

— Non, mais c'est inimaginable, à la fin, s'écria Charles. — Ce que j'ai fait, ce que j'ai fait ! On dirait que j'ai tué quelqu'un ! Tout ça, parce que j'ai une maîtresse !

— Malheureux ! mais si ton oncle le savait !

Charles éclata de rire.

— Ah ! oui, je crois que si mon oncle le savait, il en ferait une fière maladie ! Tout le monde ne peut pas vivre comme lui. Je ne suis pas un anachorète, moi !

— Ton enfant naîtra-t-il bientôt? demanda madame Pioutte, après un moment de silence.

— Dans cinq mois.

— Vois-tu, mon petit, si ton oncle savait tout cela, il serait capable de tout, il te supprimerait peut-être même ta pension ! Et alors qu'est-ce que tu deviendrais?

— Le fait est que ça ne serait pas rigolo, déclara Charles.

— Tu as fait une bêtise, Charles, répare-la.

La proposition était si inattendue que Charles vira prestement sur ses talons.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? grommela-t-il.

Mme Pioutte ne songeait qu'à interrompre une situation qui pouvait brouiller son fils avec son frère. Puisqu'il se refusait à abandonner sa maîtresse, il ne lui restait plus qu'à l'épouser.

— Marie-toi, fit-elle. Tu m'as dit toi-même que tu le ferais volontiers, Mlle Jouve étant...

Elle s'arrêta devant l'ahurissement du peintre :

— Est-ce que ce n'est pas une jeune fille de bonne bourgeoisie, obligée de devenir institutrice et que tu as rencontrée chez des amis...

— Oui, oui, s'écria Charles, qui se rappela à temps le formidable récit qu'il avait raconté à sa mère et déjà oublié.

— Épouse-la donc, répliqua Mme Pioutte.

Tout en causant, l'ingénieux Charles entrevoyait peu à peu les lignes d'un plan machiavélique. Il souffrait de sa misère, des besoins sans nombre le poursuivaient, il désirait une installation plus luxueuse que le garni où il logeait, les créanciers le harcelaient, et il n'apercevait, dans le cruel souci de sa mère, que le moyen de lui tirer une nouvelle et colossale carotte.

Il s'écria donc avec amertume :

— Comment veux-tu que nous nous mariions? Il faut de l'argent pour cela ! Ce n'est pas toi qui nous en fournira... Nous sommes des sacrifiés, il faut bien accepter avec résignation la douloureuse existence des sacrifiés.

— Ne dis pas cela, Charles !

— Pourquoi? C'est la vérité. C'est bon pour les riches de se marier. Ah ! si mon oncle, au lieu de dépenser tant d'argent pour ses coûteuses fantaisies, en avait gardé un peu plus pour nous, nous n'aurions pas une si misérable

situation ! Crois-tu que ce soit gai d'être avec une femme qui n'est pas la vôtre, renié des siens, ne pouvant voir personne, hors de l'Église et de la Société? Tout cela parce qu'on n'est pas riche et qu'on a cependant du cœur ! Et quand mon enfant naîtra, il n'aura même pas de nom. Ce sera un enfant naturel. Ton premier petit-fils, maman, sera un enfant naturel.

Mme Pioutte, touchée au vif, se mit à pleurer.

— Mais enfin, il ne faut pas tant d'argent pour se marier?

— J'admets qu'il en faille peu, ce peu, est-ce toi qui nous le donnera?

— On pourrait peut-être le trouver. Voyons, Charles, combien te faut-il?

— Vingt mille francs ! déclara Charles Pioutte, avec aplomb.

Il pensait que, s'il réussissait seulement à obtenir le quart de cette somme, il réaliserait une fameuse affaire.

Mme Pioutte sursauta.

— Vingt mille francs ! Tu es fou. Il ne faut pas tant que ça...

— Tu vois bien, dit-il placidement, qu'il est inutile d'y songer.

— Mais vingt mille francs ! Y penses-tu?

— Je n'ai pas une autre idée en tête !

— Vingt mille francs ! Sais-tu que c'est une somme?

— Je le sais. C'est vingt mille francs, deux fois dix mille, quatre fois cinq mille...

— Ne te moque pas de moi, fit Mme Pioutte, courroucée, et qui, au son métallique de ces mots retrouvait beaucoup de son caractère et un peu de sa lucidité. Je sais ce qu'est la vie. Jamais tu ne me feras croire qu'il faut vingt mille francs...

— Je ne te force pas à le croire, dit Charles avec indifférence.

— Du moins, explique-moi ce que tu comptes faire d'une telle somme.

— N'en parlons plus !

— Établis-moi le montant de ces dépenses, si tu veux que je te croie. As-tu des dettes?

— Parlons d'autre chose !

— Certes, je reconnais que la vie est chère. Nulle ne le sait mieux que moi. Veux-tu avoir des provisions, devant toi, pour l'avenir?

— Je ne veux rien, je ne demande rien, — sinon qu'on me fiche la paix. Quant à mon mariage, zut, n'est-ce pas?

Il y eut un silence. Mme Pioutte pleurait à petits coups comme une gargouille qui se déverse. Charles mangeait la moitié d'un croissant qu'il venait de trouver sur la commode.

— Si ton oncle apprend cela, tu n'auras plus un sou !

— Et alors, dit brusquement Charles, comme je n'ai de goût que pour la peinture, et que, pour vivre, il faut au moins se donner la peine de vivre avec agrément, je me débarrasserai au plus tôt de ces soucis, une balle de revolver est vite reçue !

Mme Pioutte frémit de terreur et vit, dans son imagination affolée, un Charles étendu sur un lit, le front troué d'une blessure rouge, près d'une jeune fille de bonne maison, qui joignait ses mains aristocratiques et pleurait sur les draps sanglants.

— Tu ne ferais pas cela, s'écria-t-elle, en pâlissant.

— Plus souvent que je me gênerais ! répondit Charles.

— Tu ferais ça, toi, toi... Toi que j'ai élevé chrétiennement, tu me laisserais...

— Que je meure de faim, ou autrement, pour toi, le résultat est le même !

— Tu n'as pas de cœur, tu es cruel, injuste, égoïste... Tu n'as pas pitié de moi, ta mère...

— Allons, nous y voici, recommence à faire des phrases !

— Mais enfin, pourquoi te faut-il vingt mille francs ! s'écria Mme Pioutte, éperdue, explique-moi au moins ce que tu veux faire de tant d'argent !

— Sapristi, maman, ne comprends-tu pas qu'avec les deux cents francs que je reçois de mon oncle il m'est impossible de vivre avec Clémentine...

— Tu le fais bien maintenant...

— Maintenant, je vis en concubinage, comme tu le dis si bien. Sais-tu que nous logeons en garni? Avec cet argent nous serions chez nous, nous pourrions avoir con-

fiance dans l'avenir. D'ailleurs, si je n'ai rien, Clémentine sera forcée d'aller faire ses couches à l'hôpital. Comment veux-tu que je paye un docteur, une garde, avec ces pauvres dix louis? Maman, ajouta-t-il, comme s'il trouvait cette idée prodigieusement drôle, ton premier petit-fils naîtra à l'hôpital !

Mme Gaudentie Pioutte, tout en pleurant, réfléchissait. Elle ne voyait nulle part l'Eldorado, la Terre Promise, le Klondyke où elle puisse découvrir cette somme mythologique de vingt mille francs. A tout hasard, elle tenta cependant de faire baisser les prétentions de son fils.

— Avec dix mille francs tu en aurais bien assez !

Une lueur de convoitise passa dans les gros yeux bleus de Charles.

— Les aurais-tu, par hasard?

— Non, fit-elle, mais c'est plus facile à trouver que vingt.

— Tu es bête, maman, dit-il assez vexé de cette déception.

Mme Pioutte se mit à gémir. Elle n'avait rien à elle. Elle n'arrivait qu'avec beaucoup de peine à faire marcher la pension. Et elle énumérait ses griefs, d'une voix sourde et monotone, comme l'on débite un chapelet. Il interrompit :

— Alors, maman, c'est entendu, tu me trouveras ces argents.

— Non, mon cher, je t'assure, n'y compte pas.

— Si, j'y compte. Tu ne veux pas en avoir l'air, mais tu me les trouveras. Tu es habile, tu sais où le diable a fait feu. Et puis t'as du cœur, t'es une bonne vieille bête de mère dévouée qui ne voudra pas que son fils bien-aimé, son Charlot, continue à offenser le Bon Dieu et que son petit-fils naisse à l'hôpital.

Il s'approcha de sa mère, posa sur ses joues deux baisers retentissants et prit un feutre noir à larges bords qu'il avait jeté sur le lit défait.

— Et n'oublie pas que j'attends les vingt mille balles pour la noce, dit-il à voix basse.

Repliant à demi un bras qu'il rapprocha de sa poitrine, il exécuta, de l'autre, sur sa manche, le mouvement d'un

archet qui va et vient contre les cordes d'un violon, puis, avec une dernière grimace, il enfonça son feutre crasseux sur sa tête chevelue et descendit quatre à quatre l'escalier.

IV

QUI SE TERMINE PAR UN DOUBLE ESPOIR

Mme Gaudentie Pioutte, restée seule, et tout en trottinant dans sa chambre, rêvait à ces vingt mille francs, mais sans doute, à peu près, comme Silvio Pellico et Christophe Colomb durent rêver, l'un, à sa liberté perdue, l'autre, aux grandes Indes qu'il voyait, avant son premier départ, miroiter dans son imagination. Le feu d'un désir presque irréalisable brûlait son âme avide et fiévreuse, qui se débattait sous l'angoisse d'une inéluctable nécessité. Cet or, qui contient toutes les puissances et tous les plaisirs, cet or qui est devenu le but presque unique de la vie humaine, elle ne l'avait jamais souhaité pour elle-même avec une telle frénésie. Mais la pauvreté de son fils torturait comme avec des tenailles de fer rouge son cœur maternel. Parfois, pourtant, elle avait des accès de révolte subite contre Charles, il lui paraissait tout à coup égoïste, injuste, noceur, puis, l'instant d'après, elle se calmait, oubliait, cherchait vingt raisons de l'excuser et en trouvait cinquante, s'attendrissant alors sur lui et s'expliquant avec tant d'indulgence qu'il eût une maîtresse !

— Pouvait-il demeurer seul, loin de sa famille, dans cet immense Paris, lui qui redoutait la solitude et ne se sentait heureux que lorsqu'il était entouré, cajolé, chéri?

Elle avait toujours considéré Charles comme un tendre, et elle ne voyait que désirs affectueux dans son continuel besoin de société.

L'amour s'augmente de ce qu'il donne, et Mme Pioutte, en se souvenant des années d'enfance de son fils, laissait

déborder encore d'elle tout ce trésor d'affection dont elle l'avait gorgé.

Quand on lui reprochait ses faiblesses envers lui, elle répondait :

— Que voulez-vous? C'est mon seul garçon.

Elle préféra toujours à ses filles, avec une partialité visible, cet enfant gai, paresseux, indolent et câlin, un peu cynique, sans grande intelligence, ni beaucoup de cœur.

Comme toutes les mères, dès la naissance de son fils, elle avait aveuglément cru à une supériorité éclatante qu'il montrerait bientôt en quelque chose. Mais cette supériorité attendue demeura longtemps négative. Charles se révéla nul en littérature, nul en latin, en grec, en mathématiques, irréparablement nul en toute chose, si ce n'est au jeu de barres et aux billes. Et Théodore Barbaroux disait à sa sœur :

— Ton fils est un cancre, Gaudentie !

Le jour où l'enfant exhiba devant sa mère ses premiers dessins, elle exulta. Elle distingua aussitôt, dans les hiéroglyphes de ces gribouillages, les signes indubitables d'un grand talent, et elle poussa Charles de toutes ses forces vers cette vocation qu'elle appelait pour lui et où elle donnait rendez-vous à la fortune et à la gloire. Elle plaça sur cet avenir tous les vœux qu'avaient déçus les déboires de sa propre existence. Charles Pioutte serait un Raphaël, un David, un Meissonier. Elle crut à son génie comme s'il l'avait déjà. Elle fit des merveilles d'éloquence pour obtenir de Théodore qu'il envoyât son neveu à Paris. Elle visita ses anciennes amies, intrigua dans plusieurs salons, obtint des recommandations en sollicitant de tous côtés. Cette petite femme maussade et sèche, souvent cassante, assez sotte, se montra affable, cordiale, intelligente ; elle sut flatter, s'abaisser, jouer la comédie. Enfin elle parla si bien que Charles partit.

Et voici que tout cela allait s'anéantir si l'abbé Barbaroux apprenait la conduite de son neveu, voici que la plus inattendue catastrophe allair faire avorter misérablement le fruit de tant d'efforts, de tant de prières et de tant de promesses. Ah ! que le sort était donc injuste, cruel et sournois, en ses complots malveillants ! Et

Mme Pioutte se rabâchait les raisons trop véritables de son effroi. L'abbé ne transigeait jamais. On pouvait tout obtenir de lui, mais à condition de ne pas choquer ses principes religieux. Or, pour M. Barbaroux, un homme capable de vivre avec une maîtresse, sans souci de l'offense qu'il fait à Dieu, du péché mortel où il s'obstine, est un être sans foi, c'est-à-dire perdu et presque criminel. Il n'autoriserait pas plus longtemps son neveu à habiter Paris et à continuer une existence à laquelle sont attachées de telles tentations. Cette promiscuité des modèles fut le plus sérieux argument opposé par le prêtre au projet de Gaudentie, lorsqu'elle le lui confia. Mme Pioutte entendait encore la grosse voix, alors bourrue, de son frère retentir à son oreille :

— Je crains beaucoup pour Charles cette vie d'artiste et de bohème. Et puis il y a là un danger permanent. Ces jeunes gens ont des modèles, des femmes qui osent se déshabiller devant eux. On dit que c'est pour l'art ! Mais l'art n'excuse pas tout. L'art ne doit pas passer avant la morale et la pudeur. Les peintres ont la manie de représenter des femmes nues. Je n'ai jamais compris pourquoi. De tels spectacles ne sont bons pour personne. On est obligé de les interdire à une jeune fille, les jeunes gens y puisent de mauvaises pensées, les honnêtes femmes baissent les yeux devant. Je n'entends pas que Charles devienne ainsi un homme sans décence qui peigne de mauvaises choses. Et, dans ce milieu corrompu, un jeune homme est bien vite perdu, s'il n'a pas des principes solides.

Et Mme Pioutte n'avait réussi à vaincre cette résistance qu'en déclarant à son frère que Charles ne suivrait pas les cours de nudités, mais se consacrerait aux tableaux religieux. Et sachant le culte de l'abbé pour sa chapelle, elle fit briller à ses yeux l'espoir d'avoir de grandes et belles peintures à y mettre, qui représenteraient tous ses saints de prédilection, et Notre-Dame-de-Lourdes.

Et par le résultat de ses réflexions, Mme Pioutte songeait à ces vingt mille francs comme au seul moyen d'éviter la débâcle. Dans son aveuglement maternel, elle trouvait bonnes toutes les raisons qui empêchaient Charles

de se marier tant qu'il ne posséderait pas cette somme. Et sa désolation augmentait à mesure qu'elle voyait moins de possibilités de la découvrir. Elle s'exaspérait à la pensée que son frère les avait, ces vingt mille francs, qu'il pourrait les lui donner, s'il voulait, et qu'il n'en ferait rien, elle pensait à lui avec haine, elle éprouvait cette frénésie de désir, cette convoitise brûlante qui fait que des femmes volent dans les magasins et que tant d'êtres assassinent pour palper de leurs mains sanglantes un peu du prodigieux métal. Son esprit et son corps se tendaient et se contractaient dans la soif affreuse de cet argent, qui devenait pour elle la condition unique de l'avenir, de la réussite et de la gloire de son fils bien-aimé.

Mais rien ne forcerait un peu de cet or à tomber dans ses mains ! Il avait beau en circuler autour d'elle, elle n'en toucherait nulle part ! Charles ne se marierait pas ; son petit-fils serait un bâtard, et un jour, l'abbé Barbaroux, apprenant tout, chasserait le pauvre peintre et l'abandonnerait à son sort ! Comment cacher longtemps ces hontes aux yeux du vénérable prêtre? Il avait lui-même chargé un de ses camarades, l'abbé Thomas Trenquier, de lui envoyer de loin en loin quelques renseignements sur son neveu. L'abbé Trenquier ignorait jusqu'ici ce qu'avait si finement découvert l'amie de Mme Pioutte, il finirait tout de même par le savoir et l'écrire à Théodore. Et alors ce serait la catastrophe !

A ce moment, Rosita, la bonne, une brunette, jolie et fraîche, vint annoncer que Mme Maubernard attendait Madame dans le salon du rez-de-chaussée.

Mme Maubernard avait quelques années de plus que Gaudentie. C'était une femme assez grande, qui avait été fort grosse et qu'une maladie d'estomac avait extrêmement maigrie. Sa peau, ayant eu beaucoup de graisse à retenir, s'était mal habituée à se vider ainsi ; les dimensions en demeuraient, mais non point ce qui les avait remplies, de telle sorte que Mme Maubernard donnait l'impression d'une baudruche dégonflée. Ses joues longues pendaient, avec des plis tombants qui communiquaient à ses traits quelque chose de pleurard. De larges fanons réunissaient son menton flasque à son cou ridé.

Elle avait le nez long et pointu des personnes qui aiment à le mettre partout où il n'a que faire, la bouche boudeuse et saillante, des yeux petits, mobiles, vifs et malicieux.

Mme Maubernard, veuve, sans enfants, brouillée avec toute sa famille, qui se composait de trois frères, et possédant une rente viagère de cinq mille francs, vivait en compagnie d'une bonne, dans une petite maison de la rue des Cyprès. Comme elle n'avait plus rien à mettre dans sa vie, elle se mêlait à celle des autres. Elle avait conservé de nombreux amis à qui elle rendait de menus services, en remerciement des nombreux repas qu'elle prenait chez eux. Elle s'effaçait aux jours prospères pour reparaître aux moments de deuil et de malheur. Elle arrivait immanquablement avec la maladie, la ruine et la mort, comme les corbeaux avec la guerre. Cela la faisait considérer comme une amie dévouée et sincère. Dans les maisons éprouvées, elle devenait prépondérante. Et, sans cesser de s'occuper d'un procès qu'elle avait avec les siens, elle emmanchait des mariages, aidait à des réconciliations, prêchait la concorde et la paix, raccommodait des parents brouillés entre eux. Beaucoup de gens la considéraient comme le bon ange de leur foyer. Elle ne trouvait d'ailleurs à cela aucun intérêt pratique, mais elle y satisfaisait son unique passion.

Mme Pioutte avait toujours été liée avec Mme Maubernard, mais celle-ci était devenue son intime après la ruine et le trépas subit de M. Pioutte. Gaudentie, très abandonnée, alors, par ses amis, gardait beaucoup de reconnaissance à Mme Maubernard de ne l'avoir pas lâchée comme les autres.

Mme Pioutte entra dans le salon où l'on recevait d'habitude les parents des élèves. Cette grande pièce sévère et glacée s'ouvrait par trois fenêtres sur la rue Saint-Savournin. A trois heures, en hiver, il fallait allumer les lampes ; on n'y faisait jamais de feu. Le long des murs, des fauteuils et des chaises de velours rouge étaient rangés, avec la mine rogue et hargneuse d'un tribunal de professeurs qui va examiner des enfants.

Mme Maubernard s'était avancée à la rencontre de son

amie, et elle l'embrassait cordialement. Puis elle se mit aussitôt à parler.

— Comment allez-vous, chère petite? Toujours bien, je vois. Ma parole, vous rajeunissez! Voilà ce que c'est que de vivre en famille, au milieu de l'affection des siens. Tandis que moi... Oh! ne protestez pas! Je sais bien ce que je dis. J'ai eu encore deux crises d'estomac, cette semaine-ci. Que voulez-vous? C'est notre lot. Nous sommes sur la terre pour souffrir. Et ce bon abbé? Comment va-t-il? Toujours à l'œuvre? Quel saint homme! Je ne verrai pas vos filles aujourd'hui? Quel dommage! A mon âge, chère petite, il est reposant et agréable de voir de jolis visages. Ah! si j'avais seulement une fille comme votre Cécile, je ne me plaindrais pas!

Elle soupira, se rassit et se mit à parler. Quand elle avait commencé, rien n'aurait pu l'arrêter. Elle semblait toujours avoir une revanche à prendre sur de longues années de silence. D'une maison à l'autre, elle colportait des nouvelles et des potins. Mais elle était très discrète et ne répétait jamais ce qu'elle apprenait des affaires de ses amies.

— Vous ne savez pas pourquoi je suis venue, aujourd'hui, déclara-t-elle, en se carrant dans son fauteuil, non, vous n'en avez pas la moindre idée!

— Mais, fit Mme Pioutte, avec un sourire malin, c'est parce que vous désirez me voir, je suppose.

— Oui, c'est pour cela, évidemment, mais pour autre chose encore.

— Et pourquoi donc, ma chère amie?

— Ma chère Gaudentie, fit Mme Maubernard, sans répondre directement, et avec quelque solennité, vous savez combien j'aime vos enfants. Vous savez comment mes parents se sont conduits avec moi et pourquoi j'ai entièrement cessé de les voir; et vous savez aussi que, privée des joies pures de l'intimité et du foyer, j'ai fini par me considérer presque dans ma famille, quand je me trouve au milieu de mes amis, et il n'en est point que j'aime autant que vous...

Il ne faut pas se dissimuler que Mme Maubernard avait déjà fait cette dernière déclaration dans toutes les mai-

sons où elle se rendait fréquemment. Mais quoi, ne convient-il pas d'user d'indulgence envers qui ne cherche qu'à plaire à chacun, par un tel aveu de préférence?

— Croyez bien que cette affection vous est rendue par nous, fit Mme Pioutte.

— Je le sais, chère petite, je le sais, répondit la vieille dame, en pressant dans la sienne une des mains osseuses de son amie. Je vous parle ainsi pour que vous compreniez la raison qui me pousse à me mêler de ceci. C'est une véritable tristesse pour moi que de voir des jeunes filles aussi parfaites que Cécile et Virginie ne pas se marier, parce qu'elles ne sont pas riches... Ah ! dans quel temps vivons-nous, Seigneur ! Quand j'étais jeune, il suffisait qu'une jeune fille eût des principes, fût élevée au ménage, avec ordre et économie, pour qu'on la demandât. Aujourd'hui, il faut de l'argent, rien que de l'argent ! Je sais, chère petite, combien la situation de vos filles vous préoccupe.

Mme Pioutte fit un geste d'orgueilleuse protestation.

— Oh ! ne niez pas, Gaudentie ! Je sais que vous avez du courage et de la dignité. Mais on ne cache pas aux yeux clairvoyants et affectueux d'une amie de trente ans ce qu'on dissimule si facilement aux autres. Par conséquent, ne vous froissez pas de ce que je vais vous dire et écoutez-moi en silence.

Il était, certes, bien difficile d'écouter autrement Mme Maubernard, et Gaudentie ne s'avisa pas de l'essayer. Mais s'approchant de son amie et enfonçant ses coudes pointus dans les accoudoirs du fauteuil, elle suivit avec circonspection les labyrinthes de phrases où s'engageait la visiteuse. Le sens des paroles vagues qu'elle avait d'abord prononcées se précisait peu à peu. Mme Pioutte attendait, non sans quelque impatience, qu'après tant de précautions oratoires Mme Maubernard en vînt à l'objet réel de sa visite. Cela ne tarda pas trop.

— Je n'y vais pas par quatre chemins, continua la vieille dame, je dis les choses comme elles sont. C'est pour cela que j'ai voulu vous assurer d'abord que j'agis dans l'intérêt de vos filles, avec tout l'empressement et la sympathie qu'elles méritent. Enfin, voici la chose.

Dernièrement, ma chère petite, j'ai vu chez mon amie, Mme Hampy, son neveu, M. Caillandre, un jeune homme bien distingué. Sa tante m'a avoué qu'il cherchait à se marier et qu'ayant peu de connaissances il la chargeait de lui trouver une femme. J'ai aussitôt pensé à vos filles. Ce M. Caillandre a trente-cinq ans, il est caissier au Crédit Parisien, où il gagne six mille francs par an. Son père avait cet emploi avant lui. Il voudrait une jeune fille bien élevée et qui ait des principes. Et, chose à signaler, il ne tient pas à l'argent, il ne demanderait pas de dot, si la jeune fille lui convenait sous tous les autres rapports. Enfin, j'ai cru comprendre qu'il ne lui déplairait pas d'avoir une jolie femme. Je dois avouer qu'il n'est pas beau...

— La beauté ne fait pas le bonheur, déclara doucement Mme Pioutte.

— Maintenant, ma chère petite, c'est à vous de continuer. Je n'y vais pas par quatre chemins. Si l'affaire vous convient, c'est à vous d'y donner suite. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous suis tout acquise pour ce qui pourrait dépendre de moi. Si, pour une raison ou pour l'autre, ce mariage ne vous plaît pas, n'en parlons plus et dites-le-moi carrément. Je ne m'en froisserai pas. Si cela réussit, tant mieux, j'aurai fait mon devoir et peut-être contribué au bonheur d'une enfant bien chère à mon cœur...

— Avez-vous déjà parlé d'elle? demanda Mme Pioutte.

Mme Maubernard eut un haut-le-corps indigné.

— Oh! je ne me serais jamais permis de la nommer sans vous consulter d'abord. Pour les renseignements, vous pouvez vous adresser, soit à M. Médizan, directeur du Crédit Parisien, soit à M. l'abbé Tacussel, vicaire aux Réformés, qui est un ami de la famille. Parlez de M. Caillandre à Cécile, consultez votre frère, et quand vous aurez décidé quelque chose, venez me voir...

— Vous dites qu'il prendrait une jeune fille sans dot?

— Je crois pouvoir être en mesure de l'affirmer, assura prudemment Mme Maubernard.

Mme Pioutte réfléchissait. Elle voyait dans le hasard de ce projet de mariage une sorte d'événement provi-

dentiel, et une lumière lente, qui pénétrait dans son esprit, y précisait un projet audacieux, paru brusquement, lorsque Mme Maubernard avait vanté le désintéressement de son protégé et affirmé qu'il ne cherchait pas l'argent.

— Mon Dieu, fit Mme Pioutte, à tout hasard, ce n'est pas que mes filles soient sans le sou. Mon frère a toujours parlé de faire quelque chose...

Elle prêtait bien gratuitement cette promesse à son frère qui ne lui en avait jamais parlé. Mais son plan tout entier repcsait sur le don de cette dot encore hypothétique, et Mme Pioutte semblait assurer à l'avance plus de succès à son entreprise hasardeuse, en attribuant à l'abbé Barbaroux un projet dont le sien dépendait absolument.

Elle sentit que l'heure de l'attendrissement était venue. Elle laissa tomber le petit paquet d'os de ses doigts dans la large main molle de Mme Maubernard, qui s'ouvrit pour les recevoir.

— Ma bonne, ma chère amie, s'écria-t-elle, d'une voix pathétique, comme je retrouve encore votre amitié toujours sûre, toujours fidèle. Croyez bien que je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour nous. Cette nouvelle preuve de bonté, de dévouement, de...

Mais Mme Maubernard interrompit son amie.

— Ma parole ! vous allez me faire rougir. Non, ne me remerciez pas. Ce que je fais là est tout naturel. Oubliez-vous que vous êtes ma vraie famille? Je serai si heureuse de les voir mariées, ces chères petites. Mais, pour en revenir au côté pratique de la question, entendons-nous bien. Le parti peut paraître excellent à première vue, il n'est pas dit, pour cela, qu'il vous convienne. L'abbé Barbaroux a peut-être des projets plus brillants pour sa nièce... Cécile peut avoir des raisons pour ne pas épouser M. Caillandre...

— Bah ! lesquelles !

— Sait-on jamais? Votre fille a peut-être quelqu'un dans l'idée...

Mme Pioutte hocha la tête en signe de négation.

— N'affirmez rien, fit Mme Maubernard, avec vivacité, vous l'ignorez... Les jeunes filles sont si cachottières. Si Cécile avait le désir d'épouser quelqu'un qui lui plaise, vous n'en sauriez rien. Les parents sont toujours

les derniers informés dans ces cas-là. Enfin, quand vous aurez consulté votre frère et Cécile, venez m'apporter la réponse. Dans le cas où vous donneriez suite à ce projet, portez-moi la photographie de votre fille, j'aurai celle de Louis. Nous les leur remettrons mutuellement, nous aurons ensuite une entrevue quelque part pour que les jeunes gens se voient et causent un peu ensemble. Et puis vous vous chargerez du reste...

Mme Maubernard se leva. Elle s'enveloppa dans une vieille pelisse démodée et embrassa son amie. Tout un avenir de visites, d'entrevues, de questions et d'intrigues s'offrait à son désœuvrement actif. Elle s'immisçait plus intimement encore dans la famille Pioutte, et elle n'aurait pas donné pour tout l'or du monde la place qu'elle y allait occuper. Là, elle trônerait dorénavant à son aise, conseillerait, jugerait, rendrait des oracles, et ne rêvait rien moins que d'étendre jusque sur l'abbé Barbaroux son patronage empressé et sa fureur de direction. Il y a des âmes parasites.

Mme Pioutte accompagna son amie jusqu'à la porte de la rue. Mais son obséquiosité s'adressait moins à cette Mme Maubernard, qu'elle connaissait depuis trente ans, qu'au personnage nouveau qui s'était révélé, durant cette visite, et qui tenait quelques-uns des fils des marionnettes que Gaudentie allait faire mouvoir, à l'abri derrière la corpulence de son amie, pour satisfaire les exigences effrénées de sa passion maternelle.

Quatre heures et demie tintèrent à la grosse horloge du corridor. C'était une de ces horloges fantastiques que tous les directeurs d'école se procurent chez quelque marchand conseillé par les fées, une de ces horloges qui, pendant le temps des classes, font l'école buissonnière, traînent et lambinent pour enfermer trois ou quatre heures dans soixante minutes de cadran et se rattrapent aux récréations où elles courent la poste pour sonner la demie cinq minutes après avoir annoncé l'heure.

M. Augulanty traversait le corridor. Mme Pioutte l'appela pour le prier de lui envoyer son frère. L'économe s'inclina, et, cinq minutes après, l'abbé Barbaroux accourait, effaré, les lunettes à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a, s'écria-t-il en entrant. Augulanty vient de me dire que tu m'attendais.

— Je voudrais te parler, dit affectueusement Mme Pioutte, on ne te voit jamais. J'ai à t'annoncer une nouvelle qui te fera sûrement plaisir...

— Parle vite. Je suis pressé. Il faut que je surveille les élèves.

— On vient de demander Cécile en mariage.

L'abbé ne chercha pas à dissimuler sa joie. Son visage sérieux s'épanouit.

Mme Pioutte lui exposa la situation : un jeune homme, qui avait des principes, qui était même pratiquant, un ami personnel de M. l'abbé Tacussel, et, avec cela, une jolie position. Cécile n'en savait encore rien. Gaudentie avait voulu de suite avertir son frère.

— Tu as bien fait, tu as bien fait, fit l'abbé. Remercions la Providence ! Quelle bonne nouvelle tu m'annonces là ! Parles-en vite à cette chère enfant. Je retourne à la récréation. Nous en recauserons, ce soir...

Il s'évada vers la cour, réjoui, hilare, tout ému dans sa passion pour Cécile, dans cet amour presque paternel qu'il avait pour elle et où son cœur ardent d'homme privé d'enfants, mais conservé jeune par l'ignorance du monde et la chasteté, épanchait une flamme vigoureuse et pure.

Mme Pioutte entendit la grande voix de Théodore dominer les cris des élèves ; et alors une expression de malice, comparable à celle qui allume le regard des chasseurs, quand ils voient un oiseau sautiller, autour du piège où il va se prendre, passa sur son visage usé, maigri et parcheminé.

V

UN JEU DE BONNE SOCIÉTÉ

Le lendemain matin, Mme Pioutte, qui se levait toujours de bonne heure, alla trouver sa fille aînée, pendant qu'elle faisait sa toilette. Cécile se peignait devant la

glace. Sa chevelure nombreuse, glissante, abondante, ondulée, lui tombait jusqu'aux reins. Il y avait dans toute la personne de la jeune fille un air magnifique de conquête et de défi. Ses sourcils arquaient leur courbe élégante, comme un pont sous lequel coulait un regard intense, brûlant, plein de fièvre et d'orgueil.

Mme Pioutte s'assit devant le feu, se plaignit de sa santé, déclara qu'elle vieillissait de jour en jour et parla de la mort. Ses lamentations furent obscures et longues. Elle dit enfin que ce serait une grande consolation pour elle que de laisser ses filles mariées.

— Mais, maman, fit Cécile, avec humeur, est-ce notre faute, si nous ne nous marions pas? Nous ne demandons pas mieux, Virginie et moi.

— Vous dites cela, et quand il se présente un parti, vous le refusez...

— Oh! parce que j'ai refusé cet avorton de M. Promase... D'ailleurs, il y a déjà deux ans de cela. J'en ai vingt-cinq maintenant, et je suis réellement si lasse et découragée de la vie que je mène que j'accepterais n'importe qui...

Mme Pioutte n'attendait que cet aveu qu'elle avait soigneusement préparé par ses récriminations. Elle annonça aussitôt qu'il se présentait pour sa fille un parti brillant, inattendu...

— Qu'est-ce que c'est que ce parti inattendu? demanda Cécile, avec mépris.

— Il est caissier dans une banque.

— Enfin, c'est un employé...

— Oui, mais un employé supérieur.

Ni le nom du monsieur, ni sa situation n'enchantèrent Cécile. Mais elle consentit cependant à ce que sa mère donnât suite au projet, en se réservant toutefois de refuser catégoriquement si le prétendant ne lui plaisait pas.

Mme Pioutte courut chez Mme Maubernard. Elle habitait, rue des Cyprès, le second étage d'une maison de trois fenêtres qui paraissait plus antique, plus sombre, plus démodée encore, s'il est possible, que ses voisines. Mais Mme Maubernard y demeurait peu, vivant de préférence chez ses amis. Elle n'y rentrait guère que pour

dormir, quand elle n'était pas en villégiature, ce qui lui arrivait fréquemment. Une mercerie, où personne n'entrait, occupait le rez-de-chaussée. En regardant à travers les vitres salies de la devanture, on apercevait des pelotons d'un fil jauni qui était peut-être celui dont Ariane avait guidé Thésée, dans le Labyrinthe, des cordes à sauter, qui donnaient par leur seule vue envie de se pendre avec, des jouets qui avaient vu mourir de vieillesse les enfants qui les avaient désirés, des boîtes de boutons, des lacets, des aiguilles à tricoter qui dataient du temps où la reine Berthe filait, des camisoles déteintes, des paquets d'épingles, tout un bric-à-brac abandonné par le temps et laissé aux enchères de l'oubli.

— Ma chère petite, s'écria Mme Maubernard, en voyant entrer son amie, je savais que vous viendriez aujourd'hui. J'attends justement Mme Hampy, la tante de M. Caillandre. Elle sera ici dans un moment. Je suis très contente de vous voir. C'est un bon signe. Vous savez que je dis les choses comme elles sont. Eh bien, je suis aussi heureuse de marier Cécile que si je mariais une de mes filles. Ma parole, tout aussi heureuse !

— Eh bien, ma chère Gaudentie, demanda Mme Maubernard, en s'enfonçant dans un large fauteuil recouvert d'une housse grise, qu'a dit votre frère?

— En principe, Théodore a vu d'un bon œil ce projet de mariage, dit Mme Pioutte, qui arrangea tout à fait à sa façon et selon les nécessités de la cause les opinions des siens. Ce que je lui ai dit de M. Caillandre, de ses sentiments religieux, de son éducation ne pouvait qu'attirer sa bienveillance. Mais il m'a recommandé de ne pas me presser, de ne rien décider avant d'avoir pris des renseignements. Il ira voir M. Médizan et l'abbé Tacussel, un de ces jours. D'ici là, je ne pourrai rien vous dire.

— C'est bien naturel. Et Cécile?

— Oh ! Cécile a été ravie ! Ces jeunes filles, ça ne songe qu'à se marier ! Ça n'a pas d'autre idée en tête...

— Vous aviez raison alors, elle n'est amoureuse de personne.

— Ne vous l'avais-je pas dit? assura Mme Pioutte d'un air important. J'étais sûre de ma fille.

— L'abbé n'aurait-il pas désiré un parti plus... brillant, plus... avantageux sous plusieurs rapports?

— Écoutez, madame, vous connaissez mon frère. Ce qu'il estime avant tout ce sont les qualités morales. L'argent est bien peu de chose dans la vie...

— Votre frère est un saint!

Là-dessus, Mme Maubernard ouvrit le tiroir d'une console et en sortit la photographie de M. Caillandre. Mme Pioutte la prit avec un peu d'anxiété. Évidemment, ce M. Caillandre n'était pas beau. Le trait le plus saillant de sa physionomie était de gros yeux à fleur de tête, pareils à des boules de verre.

— Comment le trouvez-vous?

— Ni bien, ni mal, répondit Mme Pioutte, qui, connaissant sa fille, se disait qu'elle aurait de la peine à se faire un gendre de ce monsieur-là.

— N'est-ce pas? C'est mon avis.

Mme Pioutte exhiba à son tour le portrait de Cécile, où elle apparaissait dans tout l'éclat de sa beauté, en toilette de bal, avec son air de défi et d'orgueil. Et cela avait quelque chose de singulier et de déconcertant, ce mariage qui se réglait par des photographies, comme si les deux dames jouaient ensemble, avec ces cartes d'un nouveau genre, à ce petit Jeu de la Vie d'Autrui, si en honneur dans la société bourgeoise. Elles comparèrent le Roi et la Dame, se les passèrent, les examinèrent sous tous leurs aspects, évoquant, dans leur imagination menteuse, ce qu'offrirait à l'examen du monde le couple formé de ces deux êtres. Pourtant, il suffisait de voir leurs effigies pour comprendre que M. Caillandre et sa prochaine fiancée appartenaient à deux races pour toujours étrangères l'une à l'autre; ils seraient venus, vers leur mutuelle rencontre, lui, des régions polaires, elle, des Tropiques, qu'ils n'auraient pas été séparés par un fossé plus infranchissable.

Mme Pioutte et Mme Maubernard en étaient là de leur conciliabule quand on annonça Mme Hampy. Il y eut un trottinement léger de souris sur le parquet du corridor, puis la porte s'entre-bâilla tout doucement, on vit poindre, entre les deux battants à peine écartés, une ombre qui recula soudain avec effroi.

— Entrez donc, madame Hampy, entrez donc, cria Mme Maubernard. C'est Mme Pioutte.

Alors la nouvelle venue se décida à paraître et à glisser discrètement dans la pièce. C'était une petite dame frêle, timide, mince, effacée, qui avait, dans sa figure ramassée et dans sa démarche, quelque chose de l'air timoré et prudent d'un lapin. Elle parlait si bas qu'on l'entendait à peine, elle rougissait sitôt qu'on la regardait. Elle devait avoir une cinquantaine d'années, mais elle paraissait plus jeune, tant elle était menue. Elle s'habillait, d'ailleurs, comme une femme de trente ans, et son chapeau rond secouait, au-dessus de son front plat et fuyant, une grappe de cerises rouges, propres à attirer les moineaux.

Elle fut épouvantée quand on la présenta à Mme Pioutte, qui prit aussitôt un air protecteur et condescendant. Elle n'eût pas été plus intimidée si elle eût comparu devant elle pour s'excuser de l'avoir volée ou d'avoir dénigré le pensionnat de son frère. Avoir convoité Cécile Pioutte pour son neveu était sans doute, à ses yeux, une mauvaise action que toute une vie de macérations et de pénitences ne saurait faire oublier.

Lorsqu'on eut épuisé les préliminaires et les banalités de la conversation, on se fit, sans rien se dire de précis sur la question, des allusions discrètes.

— Je viens de voir la photographie de M. Caillandre, dit Mme Pioutte à Mme Hampy. Il est vraiment très bien, très sympathique. Ce jeune homme vous donne beaucoup de consolation. — Mme Hampy devint pourpre, comme si on lui eût dit que son neveu avait été arrêté pour attentat à la pudeur dans la rue. Elle murmura faiblement qu'elle n'avait pas à se plaindre de son cher Louis... Mme Maubernard prit l'affaire en main, avec cette aisance, cette cordialité et cette bienveillance qu'elle mettait à s'introduire dans l'existence d'autrui, quand autrui n'appartenait pas à sa famille.

— C'est Mme Hampy qui lui a presque servi de mère. Elle est la sœur de son père, et Mme Caillandre est morte encore jeune !

Chacun de nous jouit dans la société d'une légende

qui accompagne aussitôt, dans l'esprit du public, l'énoncé de son nom. C'est un récit qui se perpétue par tradition orale, qui est fabuleux, le plus souvent où nous sommes chargés de trop de vices ou de trop de vertus et où la vérité n'a rien à voir. Dans la légende, Mme Hampy avait servi de mère à son neveu Louis, mais son neveu Louis étant âgé de vingt et un ans, à la mort de la sienne, on se demandait à quels soins étranges avait pu se complaire la maternité de Mme Hampy.

Celle-ci se chargea d'ailleurs de rectifier dans un certain sens cette opinion, en murmurant qu'elle n'était pas seule à prendre soin de Louis Caillandre, que son grand-père et sa grand'mère maternels, M. et Mme Farnarier, avaient aussi entouré de leur affection et de leur aide.

— Enfin, quand on est récompensé de ses soins, n'est-ce pas, tout est pour le mieux, dit Mme Maubernard. Moi, si j'avais dû compter sur mes frères ou sur n'importe qui de ma famille, je crois que j'aurais pu mourir dans la rue ! Il est vrai que si j'ai perdu en famille, j'ai gagné en amis. Cela se vaut. Il y a encore des gens de cœur sur la terre, Dieu merci ! Je ne peux pas me plaindre. Voulez-vous voir la photographie de Mlle Pioutte, madame Hampy?

Le portrait de Cécile sortit aussitôt du tiroir où il demeurait auprès de celui de M. Caillandre plus aisément et plus paisiblement, certes, que ces jeunes gens ne le feraient jamais, s'ils vivaient un jour ensemble. L'effigie de Louis reparut à son tour, et on se remit à jouer, à trois, au petit jeu de la Vie d'Autrui. Mme Hampy fit timidement quelques éloges de Mlle Pioutte, qu'elle regardait en rougissant, comme si sa pudeur était offensée de voir les épaules nues de Cécile, sa pauvre pudeur de petite femme qui n'avait que des os à montrer et qui se fût fait hacher menu comme chair à pâté plutôt que d'exhiber ce squelette à qui que ce fût. On lui rendit la politesse en trouvant à M. Caillandre un air distingué, qui était sûrement la plus frappante des nombreuses choses qui lui manquaient.

A la porte, Mme Pioutte déclara à son amie que cette Mme Hampy était tout à fait sympathique. Elle ajouta qu'elle ne reviendrait que lorsque son frère aurait tous

les renseignements et que ce ne serait pas avant une semaine ou deux.

VI

COMMENT SE FAIT UN MARIAGE

Mme Gaudentie Pioutte retourna chez elle, en toute hâte. Elle croisa son frère dans le corridor de la maison et l'entraîna au parloir où elle lui fit le plus grand éloge de M. Caillandre. Elle ne lui dit du caractère du jeune homme que ce qui était le plus propre à exciter l'enthousiasme du vieux prêtre qu'elle ne lâcha que lorsqu'il fut intimement persuadé que jamais Cécile ne pourrait avoir un meilleur parti. Elle décida l'abbé à visiter M. Tacussel et M. Médizan, puis elle monta dans la chambre de Cécile, qui l'attendait en lisant. Elle composa auprès de sa fille un nouveau panégyrique de M. Caillandre, en changeant toutefois les termes et en sculptant, pour l'imagination de la jeune fille, un personnage tout neuf qui ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait façonné pour son frère. Cécile l'écouta attentivement, mais en se gardant bien de répondre, ce qui excita l'indignation de Mme Pioutte, qui s'en alla furieuse, en faisant claquer les portes et en criant qu'elle se tuait pour des filles ingrates qui ne lui tenaient aucun compte de tous ses sacrifices.

L'abbé Barbaroux se rendit chez l'abbé Tacussel, prêtre ambitieux et diplomate, qui ne réussissait que par l'habileté de ses flatteries et l'immensité de son optimisme. Il savait que tout ce que l'on dit des gens se répète, le bien comme le mal, et il louait, sans cesse, les présents comme les absents. Il se répandit aussitôt en éloges sur M. Caillandre, vanta son intelligence, son cœur, son honnêteté.

— C'est un de ces caractères fermement trempés, mon cher abbé, qui font le plus grand honneur à l'éducation ecclésiastique. Il a quelque chose de l'acier. C'est l'honnête homme courageux, loyal et fier qui impose sa volonté et ne transige pas.

L'abbé Barbaroux devait se souvenir plus tard de ce jugement.

M. Médizan, le directeur du Crédit Parisien, un grand monsieur rasé, sec et condescendant, lui fournit également des renseignements parfaits sur son caissier en qui il estimait surtout le bon employé, exact, probe, méticuleux et correct.

Comment ce bon M. Barbaroux n'eût-il pas été ravi? Que vouliez-vous qu'il fît en face de tant de louanges et de compliments? Il remercia le ciel avec ferveur de sa protection si visible et courut conter à Gaudentie le résultat de ses entrevues. Ils s'exaltèrent ensemble et pleurèrent d'attendrissement sur le bonheur qui allait échoir à Cécile, ils firent mille rêves, cent projets d'avenir et partagèrent leur joie, comme ils avaient souvent partagé leurs peines.

Et soudain Mme Pioutte mit à éviter son frère autant d'affectation qu'elle en montrait jadis à le chercher. Elle se glissait discrètement dans les corridors, osant à peine respirer, de peur d'être entendue de lui. Elle ne bougea plus guère de sa chambre, et, plusieurs fois, s'y fit servir son repas. Et quand, par hasard, elle croisait l'abbé, elle montrait une figure si triste et elle soupirait tant qu'une taupe en eût été frappée. Certes, la malice était cousue de fils blancs, mais l'abbé était un peu myope, comme on sait. Il avait beau, cependant, ne pas être observateur et vivre, dans son imagination mystique, sans trop remarquer ce qui se passait autour de lui, il ne put s'empêcher de voir combien, en quelques jours, Mme Pioutte avait changé. Elle ne se plaignait de rien, mais ce silence plein de dignité parut à l'abbé plus pesant et plus redoutable encore que n'importe quelles plaintes.

Un jour même, Théodore, croyant entrer à l'improviste au salon, y trouva Mme Pioutte, qui essuyait avec un mouchoir ses yeux pleins de larmes et qui fit en entendant s'avancer son frère un mouvement visible pour dissimuler son chagrin.

— Qu'as-tu donc, ma bonne Gaudentie? s'écria l'abbé, en s'élançant vers sa sœur. Depuis quelques jours, tu n'es plus la même...

— Je n'ai rien, je n'ai rien, fit Mme Pioutte, qui parut suffoquer, ne m'interroge pas. Je ne peux rien te dire encore.

Elle s'évada, en laissant son pauvre frère se tourmenter l'esprit et cuver mélancoliquement les doutes et les inquiétudes qu'elle lui avait habilement semés dans l'esprit. Théodore ne comprenait rien à tout cela. Il supposait que ces soucis n'étaient pas étrangers au mariage de sa chère nièce, et, dans son trouble, il ne savait que prier et invoquer saint Antoine de Padoue, saint Jude, saint Expédit et d'autres saints d'une invention plus récente encore.

Trois fois, il demanda à sa sœur des explications, et, trois fois, elle lui répondit :

— Je ne veux rien te dire encore. Je ne veux pas que tu traverses les angoisses par où je passe. Si, comme je le crains, rien ne s'arrange, je serai toujours à temps de t'en aviser...

Elle savait bien, la rusée mâtine ! que les angoisses de l'abbé étaient d'autant plus pénibles à supporter qu'il en ignorait la cause exacte et leur importance.

Enfin, un jour que Théodore Barbaroux alignait péniblement des colonnes de chiffres, dans l'Économat, sa sœur se présenta à lui, dans le plus triste appareil, gémissante, courbée et toute prête, semblait-il, à porter quelqu'un en terre. Elle s'écroula sur une chaise et agita son mouchoir comme si elle souhaitait un dernier adieu à un navire imaginaire, qui emportait loin d'elle sa joie et son espoir.

— Notre pauvre Cécile ! s'écria-t-elle, d'une voix mourante et tout en s'efforçant de refouler dignement ses larmes.

L'abbé, tout ému, se leva :

— Mon Dieu, Gaudentie, qu'y a-t-il? Dis-le-moi vite... C'était donc à cause de ça que tu étais si inquiète, ces jours-ci? Je m'en doutais un peu... C'est le mariage de Cécile...

Mme Pioutte fit oui, de la tête, sans pouvoir répondre.

— Il est rompu? demanda l'abbé, désespéré.

— Il est impossible ! dit Gaudentie avec tant de pathé-

tique que cette simple déclaration parut au vieillard l'arrêt même de la Fatalité.

— Mais pourquoi? s'écria-t-il enfin, affolé par le chagrin, le mystère et la blessure que cette déception faisait à sa paternité spirituelle. Un mariage ne se rompt pas sans raison.

Puis, hochant la tête, avec gravité, il leva les bras au ciel et proclama :

— Le Christ saccage en nous tout ce qui est humain. Mon Dieu, vous voulez m'éprouver. Merci. Il est noble et doux de souffrir comme vous l'avez fait.

Gaudentie, après avoir repris haleine, consentit à raconter à son frère la débâcle de leur projet.

— Je t'ai dit que M. Caillandre consentait à prendre Cécile sans dot. Il n'est pas intéressé, ce jeune homme. Malheureusement, il a des parents qui n'ont pas entendu de cette oreille. Tu sais que M. Caillandre a perdu ses parents, tout jeune, et que c'est Mme Hampy, qui a achevé son éducation, aidée en cela de M. et de Mme Farnarier, ses grands-parents maternels, d'anciens portefaix enrichis. Ils ont été tenus au courant, bien entendu. Quand ils ont su que Louis voulait épouser une jeune fille pauvre, ils ont été très étonnés. Ils ont déclaré qu'ils refuseraient leur consentement, que jamais ils n'accepteraient que leur petit-fils se mette en ménage sans rien. On a eu beau leur parler des qualités de Cécile, leur dire comment elle a été élevée, vanter son économie et ses principes, rien n'y a fait. Ils sont très têtus, ils répètent qu'un jeune homme qui apporte une certaine somme, par an, dans le ménage, doit choisir une jeune fille qui ait un revenu équivalent. Et Louis a beaucoup d'affection et de respect pour eux, jamais il ne voudra leur désobéir en se mariant sans leur autorisation...

— Mais je les verrai, moi, ces Farnarier, s'écria l'abbé, je leur parlerai...

— N'en fais rien, s'écria Gaudentie, vivement. Comment, nous aurions l'air de leur jeter Cécile à la tête? Cela ne serait pas digne...

— Tu as raison, Gaudentie. Mais... ils demandent une forte dot? demanda l'abbé, avec une anxiété visible.

Mme Pioutte lui jeta un regard incisif.

— Jamais ils ne donneront leur petit-fils à une femme qui ait moins de vingt mille francs !

L'abbé respira et s'écria aussitôt, en reprenant son ton de voix ardent et jovial :

— Vingt mille francs ! Mais cela se trouve, ce n'est pas la mer à boire !

— C'est assez, cependant, pour que Cécile soit obligée de renoncer à ce mariage auquel elle tenait tant, la pauvre petite ! Elle a beaucoup pleuré, quand elle l'a su, puis elle s'est résignée. Que faire? Il faut accepter les tristesses de notre position ! Que la volonté de Dieu soit faite, et non la nôtre !

— Voyons, Gaudentie, s'écria l'abbé, en posant sa main droite sur le bras de sa sœur, tu as tort de ne pas avoir plus de confiance en moi. Sais-tu que je t'en veux presque de ton silence? Comment n'as-tu pas pensé plus tôt que j'étais là, moi, que tu n'avais qu'à parler... Ta fille aura ses vingt mille francs ! Il ne sera pas dit qu'elle manquera un mariage si bien sous tous les rapports, pour une misérable somme d'argent, et quand son vieux bonhomme d'oncle est encore là...

Mme Pioutte se leva avec beaucoup d'agitation.

— Oh ! Théodore, comme je te reconnais là, comme je retrouve ton affection et ta bonté ! Que serions-nous devenus sans toi? Mais, écoute, il faut une limite à tout. Tu as été pour mes enfants un véritable père, nous t'en aurons une éternelle reconnaissance, tu t'imposes pour nous de lourds sacrfices... Je ne peux pas encore accepter celui-là...

— Voyons, Gaudentie !

— Non, mon ami, non, s'écria Gaudentie, avec un nouvel élan de générosité, c'est trop ! Nous ne voulons pas que tu te mettes sur la paille pour nous. Tu es gêné. Ce n'est pas le moment de faire une telle brèche à ton budget. Déjà, tu n'as pu, le mois dernier, payer tes professeurs. Il ne faut pas agir ainsi. Je crois même que souvent nous abusons de ta charité. Cette note de modiste, l'autre jour, t'a causé bien du tracas. J'ai grondé mes filles. Mais, tu sais, elles se laissent aller facilement aux

tentations. Quand mon pauvre mari vivait, elles étaient si peu habituées à compter...

— Voyons, Gaudentie, l'affaire de la modiste est de trop ici. Laissons-la de côté. Je t'ai dit qu'il m'était impossible de continuer à faire de telles dépenses, je t'ai priée de mieux surveiller les emplettes de tes filles, mais tout cela n'a rien à voir avec ce qui nous occupe. Il est inutile de s'endetter et de se gêner pour payer, très cher, des chapeaux à peu près inutiles et d'enrichir ainsi celles qui les font et qui sont souvent des femmes peu recommandables, quand il y a tant de pauvres créatures honnêtes qui meurent de faim... Mais cela n'a pas de rapport, encore une fois, avec le mariage de Cécile. Il y a des sacrifices qu'il faut savoir faire, quand il s'agit d'une chose aussi importante qu'un mariage. Cécile ne retrouvera peut-être jamais les conditions qui sont réunies là. Quand on a sous la main un jeune homme aussi plein de qualités solides que ce M. Louis Caillandre, on ne le laisse pas échapper comme cela. Certes, s'il refusait lui-même de prendre Cécile sans dot, je tiendrais moins à lui, car je l'estimerais moins. Mais ce sont ses parents ! Et d'ailleurs, cette soumission à leur volonté prouve en sa faveur... Le respect existe si peu de notre temps ! Crois-moi, Gaudentie, je connais les jeunes gens, nous aurons de la peine à en découvrir un qui ressemble à ce M. Louis Caillandre...

— Tout ce que tu dis est marqué comme toujours au coin du bon sens, mon cher Théodore. Mais il n'est pas moins vrai qu'en l'état actuel de tes finances nous ne pouvons accepter que tu te dépouilles d'une somme aussi importante. Oui, j'ai pensé à toi, tu n'en doutes pas, quand Mme Maubernard m'a posé les conditions des Farnarier, mais il m'a semblé que ce ne serait pas honnête de t'en parler, tant je te sais large et généreux...

— Ce scrupule t'honore, ma bonne Gaudentie, mais tu l'exagères...

— Non, mon ami. Admets que je les accepte ces vingt mille francs. Où les prendrais-tu?

— Mais, répondit l'abbé, tu sais qu'il me reste une trentaine de mille francs. J'en prendrai les deux tiers, voilà tout.

Mme Pioutte avait, sans doute, d'excellentes raisons de ne pas toucher aux valeurs de son frère, car elle répondit avec empressement :

— Écoute, Théodore, je n'admettrai jamais cela. Cet argent te rapporte douze cents francs, qui sont compris dans les frais généraux de ta maison. D'ailleurs, on ne doit jamais toucher à son capital. On ne sait pas ce qui peut arriver. Et puis, la plupart de tes valeurs ont été achetées plus cher que ce qu'elles valent maintenant. Tu perdrais en les réalisant...

— Oh ! cela ! fit l'abbé, avec un geste d'insouciance.

— Sois plus pratique, Théodore. Je t'assure que ce n'est pas le moment de vendre. Il y aura sûrement une hausse, tôt ou tard, sur ces valeurs. Tu vois bien que tu ne peux rien faire et que nous devons y renoncer, à ce mariage !

— Jamais, s'écria énergiquement l'abbé, qui se leva et se mit à marcher de long en large dans le salon, jamais ! Tu me déconseilles de vendre mes valeurs? Très bien. Mais je peux hypothéquer ma maison. Elle vaut au moins soixante mille francs. Qu'est-ce que c'est qu'une hypothèque de vingt mille là-dessus? Je trouverai toujours dans l'année de quoi payer l'intérêt...

— Non, vois-tu, dit Mme Pioutte, Cécile, ni moi, n'accepterons que tu fasses tant pour nous... Nous te sommes très reconnaissantes de ton intention. Mais nous refusons.

— Je vais envoyer chercher Cécile, dit l'abbé, qui commençait à se fâcher, je verrai si elle est aussi intransigeante que toi. D'ailleurs, tu n'as pas le droit de t'opposer à ce que je veux faire. Le bonheur de Cécile est en jeu. Ce n'est pas le moment de soulever des scrupules que j'admire et dont je suis fier, mais qui sont excessifs. Enfin, Gaudentie, je suis libre de doter ma nièce, je pense...

— Mon cher, mon admirable Théodore ! s'écria Mme Pioutte, en jetant les bras autour du cou de son frère, nous ne t'aimerons jamais assez, jamais nous n'oublierons ce que tu fais pour nous ! Comment pourrai-je jamais te rendre tout cela? Grâce à toi, ma pauvre Cécile

pourra se marier et être heureuse. Ta conduite est sublime !

— Ne dis pas cela, fit l'abbé Barbaroux, ému et qui essuyait une larme, ma conduite n'a rien d'extraordinaire. Et, d'ailleurs, j'en suis récompensé par vous au delà de mes propres mérites. Tes filles et ton fils ne me donnent-ils pas beaucoup de consolations par leur affection autant que par leur sagesse? N'ai-je pas une famille? Véritablement, Gaudentie, je ne peux pas me plaindre. Dieu m'a fait la part bien belle, et je l'en remercie à toute heure du jour. M'avoir permis de concilier l'état de célibat, si agréable à ses yeux, avec les douces joies de la famille, c'est une grande grâce qu'il m'a donnée là. La reconnaissance que j'ai envers lui, ne dois-je pas vous en garder un peu? Vous répandez autour de moi les paisibles satisfactions de votre présence et de votre dévouement. Grâce à tes enfants, je connais quelques-uns des bonheurs de la paternité. Oui, Gaudentie, je me sens presque un cœur de père pour eux... Ne me dis donc pas que ma conduite est sublime ! Elle est toute naturelle et toute simple, ma chère, et c'est encore moi qui devrais vous remercier !

Si Mme Pioutte fut mal à l'aise devant ces ardents témoignages d'affection, elle n'en témoigna rien.

Elle pria son frère de tenir secret le don de ces vingt mille francs. Elle donna pour raison qu'il était inutile que Virginie l'apprît, car elle pourrait se marier avec une dot moindre, et il était à craindre qu'elle éprouvât un peu de jalousie en ne recevant pas, à son tour, une somme que l'on n'avait pourtant accordée à sa sœur que sous la pression des circonstances. Le prétexte était trop bon pour que l'abbé ne l'acceptât pas. Après avoir fait cependant quelques objections contre ce qu'il appelait des cachotteries, il promit de se taire.

Mme Pioutte courut au logis de Mme Maubernard. Il y avait deux semaines qu'elle n'y avait paru, et la vieille dame commençait à douter du succès. Mme Hampy venait chez elle, tous les trois jours, pour s'informer discrètement des nouvelles. — Je n'y comprends rien, disait Mme Maubernard, en hochant la tête, personne ne bouge. — Elle poussa un soupir de soulagement en revoyant sa

bonne Gaudentie. Elle apprit avec joie l'enthousiasme de l'abbé Barbaroux et quels renseignements avaient donnés M. Médizan et l'abbé Tacussel.

On était au lundi. Il fut décidé que l'entrevue entre Louis Caillandre et Mlle Pioutte se ferait, le jeudi suivant, au Jardin Zoologique, autour du kiosque de la musique militaire.

Quand sa mère lui apprit cette grande nouvelle, Cécile parut aussi indifférente que d'habitude et eut un sourire dédaigneux. Sa mère la querella à ce sujet, et Virginie, qui assistait à l'algarade, éclata de rire :

— C'est tout à fait nouveau, dit-elle, une mère qui reproche à sa fille de ne pas montrer assez de joie à voir son fiancé !

— Oh ! il ne l'est pas encore ! répondit Cécile, avec calme.

Sa mère lui jeta un regard furieux, mais n'osa rien dire.

Le jeudi, elle s'occupa, dès le matin, de la toilette de sa fille. Quelle robe mettrait-elle, quel chapeau? Et de longues discussions commencèrent.

Cécile voulait s'habiller très simplement, sa mère soutenait qu'elle devait exhiber tout ce qu'elle avait de plus beau, puis elle la trouva mal coiffée, et, à onze heures du matin, la jeune fille dut refaire entièrement sa coiffure. Le repas se passa en criailleries. Virginie riait, et ce fut à peine si Cécile et sa mère purent être prêtes à quatre heures.

Elles partirent à la hâte, se croyant en retard. Pourtant, quand elles arrivèrent au Jardin Zoologique, en sueur, haletantes, elles virent que Mme Maubernard et M. Caillandre n'y étaient pas encore. Elles s'assirent sur le terre-plein qui entoure le kiosque à musique. Les militaires jouaient un pot-pourri d'un musicien oublié, sur un opéra inconnu.

Non loin de là, il y avait une petite mosquée mauresque, avec un palmier si raide qu'il semblait découpé dans du zinc, et un chameau aux poils bourrus, aux genoux protubérants, se tenait immobile, derrière la grille, le museau élevé, dans la posture d'un muezzin. Ailleurs, des poules tournaient dans leurs cages, un paon éblouissant rouait

sur un barreau, et des faisans blancs ou dorés erraient avec dignité, en levant très haut, précautionneusement, leurs pattes fines et précieuses.

— C'est très gai, cette entrevue, ne trouves-tu pas? demanda tout à coup Cécile, qui paraissait impatientée et nerveuse.

— Mais non, fit sa mère, avec une gravité un peu pompeuse. C'est trop sérieux, au contraire, pour que ça me fasse cet effet. Je pense que si quelque chose a droit à notre respect, c'est bien le mariage.

— Oh ! maman, pas de phrases, s'il te plaît. Moi, je trouve cette entrevue absurde, et même ridicule, s'il faut tout dire. Est-ce assez stupide d'avoir l'air de se rencontrer ici par hasard ! Et avoir choisi le Jardin Zoologique, et un jeudi encore ! Comme c'est bien une idée de Mme Maubernard ! Et se réunir devant la cage du chameau, par-dessus le marché ! A-t-il l'air assez bête, ce chameau !

— Je ne te comprends pas, ma fille, dit Mme Pioutte, interloquée.

— Je le sais, va, maman. Tu ne t'es jamais donné la peine de chercher à me comprendre. D'ailleurs, qu'avons-nous de commun, toi et moi?

— Comment? Qu'avons-nous de commun? Mais... mais, je suis ta mère, il me semble.

— Eh ! je le sais bien, mais après? Sais-tu ce que je pense, ce que j'aime, ce que je suis? Allons, maman, nous sommes deux étrangères l'une pour l'autre !

— Voilà la récompense, s'écria Mme Pioutte, indignée. Sacrifiez-vous pour vos enfants !

Mais elle se tut tout à coup. Elle voyait Mme Maubernard, suivie d'un jeune homme, longer la cage du chameau, en cherchant des yeux dans la foule bigarrée.

— Les voilà ! dit Mme Pioutte avec émotion.

Elle se leva et agita son parapluie. Mme Maubernard l'aperçut et s'avança. Son manteau marron, usé et démodé, se fraya un passage entre les nourrices et les mères attentives aux jeux de leurs rejetons. Quand elle arriva devant son amie, elle cria, fit l'étonnée, parla du hasard et présenta son compère. Certes, Mme Pioutte,

d'après sa photographie, ne s'attendait pas à le trouver beau, mais elle ne l'aurait cependant jamais cru si mal que cela. Il y a des laideurs magnifiques, la sienne était misérable. Il était laid, mais d'une laideur pauvre et mesquine, décente et convenable, sans pittoresque et sans caractère ; il avait une de ces figures disgracieuses, ternes et mornes, qui éloignent à jamais toute femme, vous isolent comme un lépreux, et ne vous permettent de tenter ni conquête, ni compliment, ni même galanterie. Il traînait avec lui, douloureusement, le refus involontaire et implacable de tout amour, de toute sympathie tendre, de tout baiser consenti, de tout ce qui fait la vie de l'homme charmante, poignante, innombrable, variée !

Il était très grand, très maigre, les épaules voûtées, la poitrine étroite, le torse long et la tête si enfouie dans les épaules qu'on ne lui voyait pas de cou. Il avait le teint terreux, la peau huileuse, le front bas, une barbe courte et clairsemée, la voix caverneuse, des mains rugueuses et rouges, et des yeux énormes, à fleur de tête, humides et globuleux, qui roulaient comme de grosses billes noires et blanches, et qui semblaient presque inhumains, tant ils étaient inexpressifs et tant ils sortaient de leurs orbites. Bien qu'il eût fait toilette, il n'était habillé ni avec élégance, ni avec soin. Cécile vit de suite qu'il portait un col renversé, des souliers à élastiques, un nœud de cravate tout fait et qu'il n'avait pas de gants. Avec une redingote trop large et un pantalon noir, il arborait un chapeau de feutre marron. Simple et doux, il n'était ni timide, ni entreprenant, ni triste, ni gai. Il ressemblait à tout le monde. Il disait ce qu'il fallait dire et pensait ce qu'il fallait penser. C'était la médiocrité faite homme, le juste milieu en redingote, le ni trop ni trop peu devenu fiancé et cherchant femme, au Jardin Zoologique, aux sons d'une musique de Boïeldieu. Il parla de tout ce dont il était nécessaire de parler, du temps, des maladies, de l'abbé Tacussel, du chameau, du Crédit Parisien, de l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Il en causa gravement, sérieusement, sans sourire, ni plaisanter. Cécile se taisait. Mme Maubernard faisait des grâces et s'efforçait de mettre en valeur les talents de son jeune ami ; elle avait

l'air d'un barnum. Mme Pioutte jubilait. Et tout le monde, autour d'eux, les regardait, car ce qu'ils venaient faire, là, dans le plus grand secret, avec tout le mystère de ces sortes d'entrevues, était si visible sur leurs physionomies que nul ne pouvait s'y tromper.

Les soldats entonnèrent un morceau de musique italienne, une marche frénétique et bruyante, qui assourdit tous les auditeurs du fracas de ses cuivres.

— Un bien joli morceau, dit M. Caillandre, pour essayer d'engager une conversation particulière avec Cécile.

— Oui, monsieur, répondit-elle, avec ironie, un bien joli morceau... pour faire danser des chiens savants.

Louis ouvrit des yeux plus grands encore, s'il est possible, et Cécile eut peur qu'il les laissât tomber. Elle regretta intérieurement de ne pas avoir une assiette, un plat, une soucoupe, un récipient quelconque, pour les recueillir au passage, s'ils venaient à lui glisser le long des joues.

— Vous êtes bonne musicienne, mademoiselle?

Elle ne prit pas la peine d'afficher les airs modestes des jeunes filles que l'on interroge ainsi. Elle répondit oui, avec calme. M. Caillandre parut plus étonné encore. Comme cette Cécile ressemblait peu aux autres ! Et il la regardait avec admiration.

Mme Pioutte leva la séance. Les chaises remuèrent et grincèrent sur le gravier. Quelques dames prêtèrent l'oreille pour tâcher de saisir un bout de conversation.

— J'espère, monsieur, dit Mme Pioutte, que nous n'en resterons pas là et que nous aurons l'occasion de nous revoir.

— Je l'espère aussi, madame, fit M. Caillandre.

Il tendit la main à Cécile, sans attendre qu'elle lui présentât la sienne. Elle la mit avec regret dans cette large patte comme si elle croyait que ce fût là un piège qui refermerait sur ses doigts des pinces de crabe et ne les rouvrirait plus.

M. Caillandre et Mme Maubernard descendirent vers le bassin où le phoque s'amuse à décevoir les badauds, en plongeant sous l'eau pour ne plus reparaître de longtemps.

Au loin, on entendait les aras et les perroquets pousser des cris aigus et féroces.

— Eh bien, monsieur Louis? fit Mme Maubernard, en prenant la rampe de l'escalier étroit et rude qui aboutit au plateau de Longchamp, comment trouvez-vous Cécile?

— Bien belle, bien belle! répondit le jeune homme, avec mélancolie.

— N'est-ce pas?

— Elle est si belle que je regrette de l'avoir vue.

Mme Maubernard s'était arrêtée pour souffler un peu. Appuyée contre le mur, elle regardait les longs bassins étinceler sous le ciel gris, entre les branches affinées des arbres d'hiver.

— Pourquoi? demanda-t-elle, avec vivacité.

Caillandre la débarrassait de son parapluie et de son réticule de velours vert, orné de pendeloques d'acier d'un goût très ancien.

— Parce que je suis déjà presque amoureux d'elle, et qu'elle ne voudra jamais m'épouser.

— Allons donc! en voilà une idée!

— J'ai bien compris que je lui ai déplu, madame. Je sais que je ne suis pas beau. Et elle est si belle, elle!

Ils étaient arrivés sur le plateau. Un vent plus frais y soufflait et gémissait dans les branches toutes fourrées des cèdres majestueux et lugubres.

Le grondement des eaux, qui s'engouffraient dans les réservoirs, faisait un fracas marin, dans le silence mélancolique de cette après-midi pluvieuse. M. Caillandre marchait à petits pas pour permettre à Mme Maubernard de reprendre haleine. Et il tenait toujours à la main le parapluie de la vieille dame et son réticule aux ornements d'acier, qui y faisaient une étrange figure.

— Mon cher monsieur, dit enfin Mme Maubernard, en prenant le bras de son compagnon pour s'appuyer sur lui, je n'y vais pas par quatre chemins, je dis les choses comme elles sont. Vous verrez que vous épouserez Cécile. Dans notre société, vous savez, les jeunes filles ne font pas toujours leurs trente-six volontés. M. l'abbé et Mme Pioutte tiennent à ce mariage; soyez tranquille; il se fera.

VII

OU LES EAUX DORMANTES SE RÉVEILLENT

En route, Mme Pioutte essaya de causer avec sa fille. Mais aux quelques questions qu'elle lui posa, Cécile ne répondit rien. Elle semblait ne pas entendre. Elle était pâle, et son regard fixe et sombre dévisageait, à travers l'espace, quelque point invisible et secret de sa conscience. Par moment, elle se mordait les lèvres, avec tant de rage contenue que le bout de ses dents se colorait fugitivement de rouge. Mme Pioutte la vit si préoccupée qu'elle n'osa plus lui parler. Elles descendirent du tramway et, sans échanger un mot, gagnèrent la rue Saint-Savournin. Il commençait à pleuvoir, on ouvrait des parapluies, et chaque être se transformait en une tortue humaine, qui cheminait dans la boue, à l'abri de sa toiture convexe.

L'abbé était sorti. Virginie passait l'après-midi chez une de ses amies. Il n'y avait dans l'école que M. Niolon, qui gardait quelques élèves en retenue, dans la salle d'études du rez-de-chaussée. Cécile, toujours taciturne, entra dans sa chambre ; sa mère l'y suivit. Cécile s'assit près de la cheminée et jeta quelques morceaux de bois dans le feu, qui se mit à flamber et à pétiller joyeusement. Mme Pioutte prit place sur le divan et commença d'ôter ses gants noirs. Il y eut un long silence.

— Eh bien, Cécile, fit-elle, enfin, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre enjouée, comment trouves-tu M. Caillandre?

— Affreux ! s'exclama Cécile.

— Mon Dieu, ma fille, tu exagères ! dit Mme Pioutte, avec bonhomie. Je conviens qu'il n'est pas joli, joli... Mais enfin tu t'y habitueras. On se fait vite à la figure des gens. Quand il y aura dix mois que tu seras avec lui, tu n'y feras plus attention...

Cécile se retourna brusquement et donna à sa mère un regard indigné.

— Tu t'imagines que je vais l'épouser ? s'écria-t-elle.

— J'en suis sûre.

— Eh bien ! détrompe-toi, je ne l'épouserai jamais.

— Pourquoi? fit posément Mme Pioutte... Écoute, Cécile, si ton pauvre père vivait encore, tu pourrais faire la dégoûtée, mais, dans ta position, tu n'as pas les moyens de te montrer si dédaigneuse. Tu refuses M. Caillandre aujourd'hui. Sais-tu qui tu accepteras demain? Les qualités morales de ce monsieur devraient te faire passer sur son extérieur. C'est un très honnête homme, qui aimera son foyer et qui ne courra pas après la première venue comme ont l'habitude de le faire de plus jolis garçons. Il gagne six mille francs, il aura davantage avec le temps. Il est encore jeune, il a de l'avenir. C'est une jolie situation pour une jeune fille sans dot. Je ne veux pas t'influencer, tu es libre, mais je sais que tu es trop raisonnable pour ne pas reconnaître combien ce parti est avantageux pour toi. Je crois même que tu seras très heureuse avec lui. Il te faut un homme doux, pas violent, comme ce M. Caillandre. Si tu épousais un homme aussi vif que toi, vous feriez ensemble un mauvais ménage...

Cécile ne répondit rien. Elle conservait son air rêveur et distrait et regardait bondir dans la cheminée les flammes élégantes et souples.

— Allons ! demanda Mme Pioutte, que peux-tu répondre de raisonnable à ce que je te dis?

— Ah ! fit la jeune fille, avec un air de profond ennui, tu penses encore à ce M. Louis Caillandre !

— Oui, et je pense aussi qu'il faudrait que tu fusses bien sotte pour ne pas l'épouser.

— Mais tu ne l'as donc pas vu, s'écria Cécile, avec un subit accès de colère, tu ne l'as donc pas regardé ! Mais c'est un imbécile, ton M. Louis Caillandre, c'est même pis que cela, c'est l'Imbécile. Je n'en veux pas. Je ne veux pas croupir, végéter misérablement auprès de cette défroque d'humanité, de ce déchet vivant. Ce n'est pas un homme, cela, c'est un résidu. L'as-tu examiné en face, cria-t-elle, avec un sursaut de fureur, as-tu contemplé cette figure plate, ce front écrasé, ces yeux bestiaux? Cela n'existe pas, cela n'a ni beauté, ni caractère,

ni intelligence, ni esprit, ni manières, ni rien. Je ne me marie pas pour devenir une potiche, pour faire la cariatide dans un salon ou dans une chambre... Je me marie pour vivre !

— Toujours romanesque ! dit Mme Pioutte, avec mépris.

Cécile eut un mouvement d'indignation :

— Romanesque ! Romanesque ! Vous n'avez tous que ce mot-là à la bouche, mais c'est une niaiserie, maman, ce que tu dis là ! Enfin, il faut comprendre les choses. Nous en sommes arrivés à un tel point d'inconscience, de veulerie et de mollesse que le désir seul de la vie s'appelle du romanesque ! Mais il n'y a rien de plus faux, de plus artificiel, de plus romanesque que notre manière d'agir ! Est-ce que ça ne ressemble pas à un mauvais roman, ce que nous venons de faire? Attendre un jeune homme, que l'on n'a jamais vu et qui doit vous épouser, sans vous connaître, l'attendre en compagnie de sa mère, aux sons d'une musique militaire, près d'un chameau... Non, cela me répugne d'y penser ! Je suis en vente, je suis aux enchères, je le sais ! Mais me le faire sentir à ce point-là ! Allons ! qui en veut? une jolie fille sans dot, qualités morales (car j'en ai, moi aussi, de ces qualités morales dont on me rebat les oreilles), élevée chrétiennement, fait ses robes (c'est un mensonge, j'en ai fait deux dans ma vie !), femme d'intérieur (n'est-ce pas ainsi que tu t'exprimes?), elle sera à n'importe qui, au premier venu, mais qu'on se présente ! Allons ! vite ! vite ! Profitez de la liquidation ! Demain, il sera trop tard, elle vaudra moins. Elle aura vieilli, elle sera fanée ! Allons ! personne ne dit mot? Voyons, un peu de bonne volonté, messieurs, c'est une occasion unique, ne la laissez pas échapper !

Cécile poussa un éclat de rire strident et hystérique et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Cette scène est absurde et ridicule, dit Mme Pioutte, de sa petite voix aigrelette et sèche, tu ne dis que des bêtises. Ton seul grief contre M. Caillandre est qu'il n'est pas beau. On ne peut pourtant pas t'envoyer chercher l'Apollon du Belvédère. Quant à son intelligence, tu en parles comme une enfant. Sur quoi peux-tu la juger?

Tu as passé dix minutes avec lui ! Et tu n'as pas même fait le moindre effort pour le faire parler ! Évidemment, si tu n'appelles intelligents que ceux qui ont des idées aussi extravagantes et aussi biscornues que les tiennes, j'espère bien pour lui qu'il ne l'est pas !

— Je ne veux pas de la vie qu'il me ferait mener, reprit Cécile, avec une ardeur fiévreuse. Ah ! je la vois d'ici, cette existence ! Passer mes journées chez moi, attendre patiemment l'heure de son retour, l'écouter se plaindre de ses chefs ou raconter des anecdotes sur ses collègues, ne jamais bouger, croupir, croupir ! Je ne veux pas !

— Eh bien ! refuse, ma fille, refuse. Attends le Prince Charmant, le fils du roi, le millionnaire qui viendra te chercher. Comme si la vie était un conte de fées !

— Mais ce n'est pas cela que je demande. Je ne suis pas si bête, enfin ! Je ne désire pas un millionnaire, un Prince Charmant, mais quelqu'un qui vive, qui soit un homme, un ambitieux, un énergique, quelqu'un qui gagne deux mille francs, mais qui ait un véritable avenir ! C'est une vie sans imprévu que je refuse. Se marier ainsi, mais c'est déjà mourir ! Je saurai, en épousant M. Caillandre, que ce sera fini pour moi, comprends-tu? fini, fini, que rien d'autre n'arrivera, que tout le long de ma vie, j'entendrai les mêmes sottises, je serai dans la même position, avec les mêmes connaissances et les mêmes meubles. Mais ma vie serait aussi morne, aussi triste, aussi immobile que celle du chameau... Ah ! il était symbolique, ce chameau-là !

Mme Pioutte maintenait à grand'peine sa colère. Venir à bout des difficultés les plus insurmontables, garantir l'avenir de son fils, assurer son travail et son succès, et tout perdre en se heurtant là, contre cet entêtement, contre ce refus qui n'était pour elle qu'un caprice ! Et elle s'exaspérait en silence, n'osant montrer sa fureur, de crainte de laisser échapper un mot maladroit qui mette sa fille en garde et lui fasse soupçonner qu'elle avait peut-être plus de raisons qu'elle n'en révélait à vouloir ce mariage. Et elle regardait avec rage cette belle fille aux yeux éclatants et durs qui dressait son indépendance en face de son désir et s'obstinait à faire de sa vo-

lonté une barrière infranchissable aux vœux de sa mère.

Cécile se leva tout à coup et commença de se déshabiller. Elle ôta son chapeau, en face de la glace, et dégrafa rapidement son corsage. Quand elle l'eut enlevé, elle le jeta à l'autre bout de la chambre, puis elle contempla longuement la claire image de son cou lisse, de ses épaules et de sa poitrine en pente douce. Et soudain, elle s'élança vers sa mère.

Elle lui mit sous les yeux et sous le nez ses bras frais, ses poignets veinés de bleu, toute sa chair mate et brune, d'où montait une bonne odeur de sève et de jeunesse, et elle lui cria avec une sombre violence :

— Regarde-moi donc ! Regarde mes épaules, mes bras, ma gorge ! Ne suis-je pas belle? Mais belle à créer des émeutes ! Et crois-tu que tout cela ira à un Caillandre, crois-tu qu'un Caillandre aura cette poitrine, ces lèvres, ce corps? Non, ce n'est pas pour lui, il n'est pas digne d'être aimé d'une femme comme moi ! Mais il n'oserait même pas me toucher ! cria-t-elle, avec un nouvel éclat de rire hystérique, cela l'aveuglerait, l'éblouirait ! Ah ! vous avez la main heureuse ! Un Promase et un Caillandre !

— Tu es souverainement inconvenante, ma fille, dit Mme Pioutte, suffoquée. Si ton oncle t'entendait...

— Eh bien ! oui, je suis inconvenante, je le sais, et puis après? Je suis lasse de toujours mentir. Comme si je ne savais pas ce que les hommes veulent de nous ! Mais j'ai vingt-cinq ans, ma mère. Et d'ailleurs, je suis une révoltée, entends-tu, une révoltée...

— Je ne te reconnais pas, Cécile, fit Mme Pioutte ahurie.

— Je le sais bien ! Comment pourrais-tu me reconnaître? Tu ne me connais même pas. Tu ne sais rien de moi. Eh bien, oui, je jette le masque, voilà tout !

— Tais-toi, Cécile, tu es folle ! J'ai honte de toi. Tu as donc perdu toute retenue, toute pudeur pour parler ainsi ! Moi, qui suis ta mère, je n'oserais pas m'exprimer comme tu le fais !

— Oh ! toi, tu as passé l'âge où l'on s'exprime ainsi ! — Mais ne sais-tu pas, cria Cécile, plus violente encore,

que tout cela a un prix, que la chair est l'équivalent de l'or, que cela représente, à qui sait s'en servir, de la joie, de la fortune, de la passion, des voyages, du luxe, des fêtes, que cela vaut de la vie intense, non pas un végètement obscur de mollusque, mais de l'amour, des désirs, de l'ardeur, de la frénésie, qu'avec cela on marche devant soi, fièrement, en regardant ce qui vient, au lieu de rester immobile, à somnoler, à voir passer les jours, en les comptant, à ouvrir stupidement les yeux, devant le même jardin, la même cage...

La fureur de Cécile commençait à épouvanter sa mère. Elle ne l'avait jamais vue ainsi. Elle allait et venait à travers la pièce en gesticulant, une flamme allumait ses joues pâles, ses yeux brillaient de fièvre et presque de démence. Elle avait l'air d'un torrent qui rencontre une digue, et qui, ne pouvant la rompre, ne sait où s'épancher. Il y avait en elle quelque chose de frénétique, de tendu et d'exaspéré qui était épouvantable et qui était superbe. Elle reprit :

— Ah ! se sentir étreinte de toutes parts par la médiocrité ! N'avoir rien où se raccrocher ! Je suis empoisonnée par mes désirs ! Ils meurent en moi, et ce sont autant de cadavres que je porte et dont la pourriture me corrompt... — Ah ! notre père a été bien coupable ! Quand on ne peut assurer l'avenir de ses enfants, on n'en fait pas !

— Cécile, ne parle pas ainsi de ton père ! s'exclama Mme Pioutte, indignée.

La jeune fille ne l'écoutait pas. Elle continuait à crier :

— Si j'avais su tout cela plus jeune, j'aurais pu me faire actrice. J'aurais vécu au moins avec intensité ! Maintenant, c'est trop tard ! — Épouser Louis Caillandre, — mais c'est mourir ! C'est se mettre sous la dalle d'un tombeau. C'est un monument funéraire, cet homme-là ! Il faut le renvoyer au cimetière... Ah ! passer ses plus belles années, ses années de force, de jeunesse et de beauté, dans cet ennui, dans cette inaction, dans cette torpeur ! Ne rien sentir, ne rien voir, ne rien éprouver, n'avoir pas une occasion où se passionner, où goûter la vie ! Des

années entières où il n'y a rien, rien, le néant, le vide, une existence de cave. Et passer ainsi des jours et des jours, et recommencer avec un mari ! Non, je ne sais pas ce que je ferais plutôt que de m'y résigner. Pour briser ces liens qui me retiennent à la misère, au dégoût, à la médiocrité, je suis capable de tout. S'il ne s'agissait que de mettre le feu à cette maison, je le ferais... oui, je crois bien que je le ferais !

— Mais tais-toi donc ! C'est effrayant, ce que tu dis là. Tu es complètement folle, tu as perdu la tête... Si ton oncle t'entendait !

— Ah ! que me fait que l'on m'entende ou non ! Pour une fois que je suis sincère !

— Si tu te révoltes, déclara Mme Pioutte, avec beaucoup de dignité, ce ne peut être que contre Dieu, puisque c'est de la vie même que tu te plains. C'est ton orgueil qui t'inspire ces folies. Prends garde, c'est l'orgueil qui a perdu Lucifer ! Tu reproches à la vie, en somme, de ne pas t'offrir plus de distractions. Mais la vie est une série d'épreuves.....

— Ah ! tu dis cela maintenant. Tu en as pourtant pas mal joui, de la vie, avant la mort de papa. Tu as pas mal gaspillé d'argent à t'amuser et à te distraire, comme tu dis. Et comme tout cela t'est interdit à présent, tu voudrais que personne n'en profitât, c'est tout naturel. Et maintenant que tu es vieille, que tu as fini ton temps, tu trouves que la vie n'est qu'une série d'épreuves et qu'il faut songer à l'Éternité. J'en ferai autant quand j'aurai ton âge ! Et d'ailleurs, ce n'est pas m'amuser que je veux, mais vivre ! Je ne refuse pas la souffrance, mais je veux que ma vie soit pleine, et non pas un long mur gris, gris, gris !

Elle appuya sur ce mot comme une folle, et cela devint une sorte de cri aigu, de glapissement sauvage, strident, féroce.

Elle tordit de désespoir ses beaux bras nus, elle arracha ses peignes, les jeta à terre et les piétina. Le flot superbe de ses cheveux croula sur ses épaules et la vêtit jusqu'aux reins de son ruissellement frais, soyeux, ondulé, innombrable. Elle se jeta sur le canapé en sanglotant. Bien des

années de révolte contenue, de désirs effrénés et de désillusions cruelles crevaient ainsi, dans cette écluse de larmes qui la vidait de tout un passé taciturne. La crise de nerfs, qui menaçait depuis un moment, éclata. Cécile se tordit, en hurlant de désespoir et de rage, et se roula au milieu des coussins.

Mme Pioutte courut au pot à eau et baigna la figure de sa fille, en la suppliant de se taire. Mais Cécile criait plus fort. Alors sa mère le lui vida sur la tête. L'eau inonda la jeune fille, gonfla sa bouche, remplit ses yeux, colla les mèches éparses de sa chevelure.

Cette fois, Cécile se tut et resta hagarde, suffoquée, prise d'un accès de toux qui l'étouffait. Et déjà elle sentait renaître en elle un calme charmant, un repos de convalescence, maintenant qu'elle s'était à demi soulagée de cette souffrance qui l'avait torturée si longtemps.

VIII

MADAME PIOUTTE PREND SA FILLE AU PIÈGE

Cécile eut la fièvre toute la nuit. Elle se leva tard, avec une figure pâle et défaite, les yeux cernés, les traits tirés. Les jointures lui faisaient mal, elle avait la bouche amère et sèche et une grande lassitude. Elle ne descendit pas à la salle à manger et demanda qu'on lui servît son déjeuner dans sa chambre. Sa mère monta la voir.

— Tu as bien dormi, Cécile? lui dit-elle, paisiblement.

— Pas mal, merci, et toi? répondit Cécile, indifférente.

Elles se regardèrent du coin de l'œil, comme deux ennemis qui s'observent avant de se tirer dessus. Mme Pioutte posa à sa fille quelques questions banales, se plaignit de sa santé, puis s'en alla.

L'après-midi, Virginie tint compagnie à sa sœur. Elles travaillèrent ensemble. Cécile ne racontant rien, Virginie n'osa pas lui demander de détails sur la rencontre de la veille. En prenant le thé, Virginie narra qu'elle avait ren-

contré, tantôt, M. Augulanty et qu'il avait causé quelques minutes avec elle, plus amicalement que d'ordinaire. Elle s'en étonnait.

Deux journées passèrent. Mme Pioutte semblait avoir oublié le mariage de Cécile et la scène qu'il y avait eu entre elles. Mais la jeune fille ne se dissimulait point le mensonge de ce calme apparent. Elle savait trop bien ce que cachaient la bienveillance et l'air bénin de sa mère, et elle se préparait à subir un nouvel assaut.

Le matin suivant, Mme Pioutte entra dans la chambre de Cécile d'un air décidé qui éclaira la jeune fille. Il était de si bonne heure que Cécile était encore au lit.

Mme Pioutte s'assit sur un prie-Dieu, se frotta le bras droit avec la main gauche, de son geste habituel de rhumatisante, et commença de cette voix aigrelette et sèche qu'elle avait quand elle parlait d'affaires ou quand elle récriminait, — sa voix véritable, en un mot :

— Je pense, Cécile, que tu as eu le temps de réfléchir à tout ce que je t'ai dit, l'autre jour...

Cécile agita affirmativement sa belle tête orgueilleuse et pâle, où le pli d'amertume et de défi se creusait davantage aux coins des lèvres.

— Je ne te fais pas l'injure de croire que les raisons sérieuses que je t'ai données n'ont pas ébranlé ta foi dans les extravagances que tu m'as servies. Tu es, je pense, arrivée à un âge où l'on dirige sa vie avec son jugement, et non pas avec des phrases. Par conséquent, je suis sûre d'avance que tu es décidée à épouser M. Caillandre.

— Pardon, maman, je ne suis pas décidée du tout, dit Cécile, avec le plus grand calme.

Mme Pioutte eut un mouvement de colère, ses joues sèches et jaunes s'empourprèrent, sa main, posée sur son genou pointu, s'agita convulsivement. Elle contint, avec peine, la fureur qui gonflait ses veines. Elle reprit, cependant, d'une voix dont elle s'efforçait de déguiser le tremblement :

— Ah ! tu n'acceptes pas M. Caillandre? Et pourquoi, s'il te plaît?

— Je te l'ai déjà dit, répliqua Cécile, d'un ton d'ennui profond. A quoi sert de revenir là-dessus? Il est inutile

de répéter les mêmes choses. Ce sujet de conversation offre, il me semble, peu d'intérêt...

— S'il en offre peu pour toi, Cécile, il en offre beaucoup pour moi ! — Mme Pioutte prit une voix plus calme pour continuer : « Je peux mourir d'un moment à l'autre, Cécile, — avec mon déplorable état de santé, tout est possible, — je ne veux pas te laisser seule dans la vie. Écoute, ma fille, je connais ton caractère. Tu es très entêtée. Tu te buttes maintenant par caprice. Tu as eu, je ne sais pourquoi, un parti pris contre M. Caillandre, dès que tu as su son nom et son emploi. Tu t'es mis dans la tête de ne pas l'épouser. Ce n'est pas sérieux. J'entends faire ton bonheur malgré toi. Crois-en ma vieille expérience. Tu seras heureuse avec Louis Caillandre et tu me remercieras, plus tard, d'avoir tant insisté. Il se peut que je te fatigue à présent, mais un jour viendra où tu me seras reconnaissante de n'avoir pas craint de te fatiguer... Mon Dieu, je sais bien, quand on est jeune, on se fait beaucoup d'idées fausses, on croit que la vie est une chose agréable, riche, facile. La vie n'est pas un roman, ma pauvre enfant ! Elle est plate, grise, médiocre. Nous n'y pouvons rien. Nous l'avons trouvée comme ça, nous la laisserons comme ça. Moi aussi, quand j'avais ton âge, je faisais de beaux rêves, je croyais que tout allait me venir à foison. J'ai dû en rabattre depuis ! Il est si aisé de s'imaginer qu'on sera heureuse toute sa vie, qu'on voyagera tout le temps, que les jours seront une succession de divertissements, de bals, de cadeaux, de plaisirs. Toutes les jeunes filles en sont là. Il faut choisir cependant. Quand on ne peut pas avoir ce qu'on désire, le plus simple c'est de désirer ce qui est à sa portée. Le mariage n'est pas une fête. C'est une existence toute de devoirs, de dévouement et de sacrifices, avec quelques bonnes heures, de loin en loin. Mais il faut penser aux enfants. C'est pour eux qu'on se marie, afin de fonder une famille et de faire de ceux que le ciel vous envoie des êtres honnêtes et de bons chrétiens. Je regrette d'avoir à te dire tout cela. Tu es assez intelligente pour le comprendre toi-même. Laisse ton amour-propre de côté, oublie ton entêtement, dis-toi bien que ce jeune homme, s'il ne réalise

pas ton idéal, a des qualités sérieuses, de l'avenir, qu'il jouit d'une jolie situation et qu'il ne te demande pas d'argent... Tout cela est à considérer. Il faut réfléchir aussi que tu seras très libre, que tu auras peu d'ennuis de famille puisque M. Caillandre est orphelin. Quant à ses grands-parents, ils sont bien vieux, et, d'ailleurs, tu les verras rarement. Moi, quand je me suis mariée, je n'ai pas eu cette chance... Ton pauvre père avait encore son père, sa mère et sa tante. Tu te souviens de cette vieille tante Herminie qui m'en a fait voir de toutes les couleurs. ..

Mme Pioutte parlait posément, sans cesser de frotter son bras maigre avec la paume de sa main, d'un geste machinal et doux. Elle fermait à demi les paupières, comme pour cacher l'expression de ses yeux, mais on voyait passer entre ses cils un coin de regard aigu, pareil à celui dont les chats suivent les évolutions de la souris avec laquelle ils jouent et qui ne leur échappera pas. Et elle observait ainsi, sur la figure de sa fille, les changements que ses paroles auraient pu y susciter.

Cécile avait sorti des couvertures une belle main blanche, fine et potelée, suivie d'un bras charmant, nu jusqu'au coude, et elle semblait scander avec ses doigts minces, sur le drap où ils s'agitaient en cadence, la musique intérieure de son impatience et de sa révolte.

— Les raisons que j'ai pour ne pas me marier, répondit-elle enfin froidement, n'ont pas changé depuis jeudi. Je ne suis pas une enfant, quoique tu le prétendes, et je sais ce que je dis. Elles sont aussi bonnes que les tiennes, mais il est naturel que tu en fasses fi. D'ailleurs, je ne suis pas pressée. A vingt ans, on se marie pour se marier. On épouserait Bagatouni! ajouta-t-elle en souriant de cette expression provençale, prise au répertoire de sa mère. Le moindre jeune homme qui vous fait alors la cour vous paraît exquis, et vous l'acceptez avec joie. A vingt-cinq ans, on réfléchit davantage. C'est mon cas. J'ai encore du temps. Je ne demande à celui que je choisirai ni romanesque, ni qualités extraordinaires. Je ne lui demande que de me plaire. Je suis sûre de trouver un jour ou l'autre quelqu'un qui me plaira mieux que ce...

— Rien n'est moins sûr, répliqua vivement Mme Pioutte

qui s'irritait peu à peu. Avec ce que tu as vu autour de toi, comment conserves-tu encore tant d'illusions? J'imagine que ce qui nous est arrivé aurait dû te servir de leçon ! Tu crois que tu trouveras facilement un autre parti, mais tu vois la peine que nous avons eue pour dénicher celui-là. Combien t'en a-t-on offert depuis la mort de ton père? Deux. M. Promase et M. Caillandre...

Ici, Mme Pioutte eut un sourire patelin qui mit sa fille en défiance, et lui persuada que quelque flèche de Parthe, spécialement barbelée et empoisonnée, était en route vers elle. Sa mère continuait :

— Pourtant, tous les jeunes gens qui venaient à la maison manger et danser, quand mon pauvre mari vivait, étaient tous empressés autour de vous. Y en a-t-il un qui ait demandé votre main? Vous faisaient-ils cependant assez la cour, à Virginie et à toi? Que sont-ils devenus? Les as-tu revus? Nous envoient-ils même leur carte au Jour de l'An? Devant le malheur, ils se sont enfuis. Pourtant, ils étaient au mieux avec vous. Est-ce qu'André Bourgine a reparu? L'autre jour, j'ai rencontré le lieutenant de Vittaccia, il a fait semblant de ne pas me voir. Et Joseph Quartaire, et Roger Malval? Et Armand Féline, conclut Mme Pioutte d'une voix plus lente, est-il revenu? Il était bien assidu auprès de toi... Mais, six mois après notre deuil, il a épousé la sœur de Roger, ce petit chat écorché de Clémence.

Les couvertures, qui se froissaient contre la poitrine de Cécile, se levèrent et s'abaissèrent, avec un mouvement plus rapide, comme si les seins qui les berçaient, sur leurs globes arrondis et voluptueux, battaient avec une précipitation fiévreuse. La main pâle, qui dansait sur le drap, s'agita d'une manière brusque et convulsive. Mais Mme Pioutte ne put voir le visage de sa fille, car ses cheveux bruns, répandus sur l'oreiller, se rabattirent brusquement sur ses joues, comme par hasard, et en voilèrent, avec pudeur, la pourpre, aux yeux inquisiteurs de Mme Pioutte.

Pendant près de deux ans, cet Armand Féline s'était montré très épris de Cécile, qui, de son côté, ne dissimulait pas son plaisir de le voir. Jusqu'à quel point l'avait-

elle aimé? Était-ce un caprice, une passion ou un flirt? Mme Pioutte ne l'avait jamais su. Mais le trouble de sa fille ne lui échappa pas, et elle en profita pour tourner ce fer tout neuf dans la vieille plaie.

— Et pourtant, ce M. Féline semblait t'aimer sincèrement. Je ne serais pas étonnée qu'il eût compté faire de toi sa femme. En tout cas, tu y pensais, c'est certain. Je ne veux pas croire qu'il ne t'aurait prise que pour ton argent ; mais on disait alors partout que ton pauvre père vous ferait une dot superbe. Il t'aimait sans doute aussi pour toi-même. Il n'en est pas moins vrai que, seule, tu ne lui as pas suffi. Il s'est dit ce que tout le monde se chuchote sur votre compte : « Elles n'ont pas le sou, et elles ont été élevées jusqu'à vingt ans comme des millionnaires, en grandes dames habituées au luxe et qui satisfont tous leurs caprices. » Les jeunes gens réfléchissent avant de choisir une telle femme...

Le flegme de Cécile exaspérait sa mère. Rien de ce qu'elle disait ne paraissait plus émouvoir ce beau visage contenu. Alors elle réfléchit qu'elle ne blesserait à fond sa fille et qu'elle ne dissoudrait ainsi sa résistance qu'en le faisant brutalement, grâce à cet amour-propre exagéré et presque maladif, à cet orgueil susceptible et toujours inquiet, qui était en même temps la force et la faiblesse de ce caractère à jamais aigri par la défection de tous ceux qu'elle aimait, lors de la mort retentissante de son père. Il y avait une place de sa sensibilité, toujours écorchée, toujours à vif, et où le moindre heurt un peu violent réveillait une souffrance que les années n'avaient pu entièrement guérir.

Ce fut là que Mme Pioutte, irritée, frappa de toutes ses forces.

— Enfin, ma chère, fit-elle, en reprenant sa voix aigre, tout cela est inutile, je le vois. Tu ne veux pas démordre de ce caprice. Eh bien, voici qui te touchera davantage. J'aurais voulu t'épargner cette humiliation. Tant pis pour toi ! Ton oncle est furieux. Il trouve ta résistance stupide. Il tient absolument à ce mariage. Et quand il tient à quelque chose, Théodore, tu sais, il est aussi têtu que toi... Il était déjà vexé de cette note de couturière

que vous avez faite si inconsidérément : « J'entends que ce mariage s'accomplisse, m'a-t-il dit. Quand on est dans la situation de Cécile, on ne fait pas la petite bouche. Tes filles devraient comprendre qu'elles sont une charge pour moi. Je la supporte volontiers, certainement, mais qu'elles y mettent du leur ! Si elles refusent tous les partis, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, comme de petites-maîtresses, elles me resteront sur les bras, et, ma foi ! dépensières et gaspilleuses comme elles le sont, c'est une fameuse plaie ! Quand on vit, par charité, aux crochets de quelqu'un, on y met de la discrétion ; d'habitude, on s'arrange pour ne pas en abuser... »

Mme Pioutte eut peur d'être allée trop loin. La froide Cécile s'était jetée hors de son lit, et, à demi nue, élancée vers sa mère.

Ses yeux étincelaient, le fard de la honte et de l'humiliation couvrait ses joues pâles. Et toute sa chair éblouissante resplendissait de colère et d'indignation.

— Il t'a dit cela? s'écria-t-elle.

— Oui, fit Mme Pioutte, sans hésiter. — Elle ajouta avec terreur, craignant de voir son mensonge découvert :

— Ne va pas lui en parler, au moins. Ça ferait un scandale affreux.

— Ah ! il a dit cela ! répétait Cécile, qui, assise sur le prie-Dieu que sa mère venait de quitter, enfonçait ses jambes délicates dans des bas noirs, c'est bien, je ne serai plus à sa charge. Non, je le jure. Ah ! je vis ici par charité ! Je suis à ses crochets ! C'est bien, je me marie. Tu peux dire à Caillandre que j'accepte. Et vite ! Ne pourrait-on pas me marier, ce soir même, pour que je débarrasse plus vite cette maison? Le fardeau de mon oncle serait certainement diminué. Quand pourrai-je me marier? Je ruine tout le monde ici, je suis une dépensière, je mets mon oncle sur la paille. Par charité ! Cours chez Mme Maubernard lui demander que Caillandre vienne me prendre de suite, que je m'en aille au plus tôt de cet asile de nuit, de cette œuvre de bienfaisance !...

Elle s'habillait à la hâte, avec des gestes brusques et saccadés, cassant des cordons, déchirant des boutonnières, arrachant des agrafes.

— Tu es folle, fit Mme Pioutte, ravie d'avoir enfin brisé la résistance de sa fille, mais inquiète de voir la façon dont elle s'exaltait, ne dis donc pas tant de bêtises. Il était en fureur, tu sais, il a dit cela dans un moment de colère. Il doit le regretter. Au fond, il n'en pense rien...

— Si, il le pense. C'est quand on est en colère qu'on dit la vérité. Tout le reste du temps, on ment.

— Écoute, Cécile, j'espère que tu ne vas pas lui en vouloir. N'oublie pas ce qu'il a fait pour nous. Il ne vous a jamais reproché vos dépenses, jusqu'ici, et Dieu sait que vous n'y mettiez guère de modération, cependant. Mais il a eu un instant de rage, quand il a su ton entêtement...

— Pourquoi le lui as-tu dit? As-tu besoin de tout lui raconter? D'ailleurs, inutile de revenir là-dessus. Je me marie. Ma décision est prise. Et tu sais que je ne reviens jamais sur une décision. Je ne serai plus à la charge de mon oncle, je le débarrasserai de ma présence. Mais écoute ceci, maman, vous me forcez, ton frère et toi, à un mariage dont je ne voulais pas entendre parler. Je vous obéis, je me marie contrainte et forcée. Sa responsabilité retombe entièrement sur vous, avec toutes ses conséquences...

— Que veux-tu dire?

— Je ne veux pas subir plus tard un seul de vos reproches. N'oubliez pas que, seuls, vous aurez voulu ce mariage.

— Tu seras une honnête femme, je pense, dit Mme Pioutte, avec solennité.

— Je ne suis pas une honnête femme en prenant, parce qu'il me nourrira, un homme que je méprise. Cela s'appelle de la prosti...

— Tais-toi, Cécile, il y a des mots qu'on ne prononce pas, interrompit majestueusement Mme Pioutte. Ah! je suis fièrement contente que tu te maries, avec la nature que je découvre en toi depuis quelques jours et que j'étais loin de soupçonner, pauvre innocente que j'étais! c'est un fameux souci de moins que de te savoir casée... Je ne sais vraiment ce que tu as, tu t'exprimes comme une domestique! Ce sont tous ces sales livres que tu lis.

J'espère que tu n'auras plus le temps de lire quand tu seras dans ton intérieur ! Ce que tu viens de dire du mariage est odieux... Tu oublies que l'Église le bénit et que, par conséquent, elle l'épure de ses imperfections quand il en a...

Mme Pioutte eut le triomphe discret. Elle se retira brusquement, tout heureuse d'avoir mené à bien son entreprise. Les souffrances de sa fille, ses cris, ni ses larmes ne la touchaient ; elle n'avait en vue que le bonheur de Charles. Il aurait quinze mille francs, son avenir était sauf. Il épouserait celle qu'il aimait, et aucun mauvais rapport ne lui déroberait la confiance et l'aide de son oncle.

Il y avait quelque chose de monstrueusement égoïste dans l'amour de cette mère pour son fils ; une grande passion est comme le vent du désert, elle dessèche tout là où elle passe. Gaudentie Pioutte n'avait eu, en réalité, qu'une maternité de cœur, elle ne répandait pas ses affections autour d'elle comme les âmes généreuses, mais elle les concentrait sur un seul être, avec une sorte d'avarice ardente.

Elle sacrifiait joyeusement Cécile à son fils, sans même se douter de la cruauté de ce sacrifice. Elle se disait d'ailleurs qu'elle agissait pour le bien de Cécile, tant nous sommes habiles à nous leurrer nous-mêmes et à nous dissimuler, par des sophismes, les véritables motifs de nos actes.

Elle avait tout mis en œuvre pour vaincre l'entêtement de sa fille. N'était-ce pas dans l'intérêt de Cécile, afin de détruire un caprice qui lui défendait un mariage honorable? Elle l'avait atteinte au point le plus sensible de sa fierté ; n'avait-elle pas eu la patience d'attendre jusqu'aux derniers moments pour employer de tels moyens, dont elle connaissait d'avance l'effet terrible et sûr? Cécile acceptait le secours de son oncle, aussi simplement qu'il le lui donnait. Il remplaçait son père, et voilà tout. Et cela lui semblait si naturel qu'elle n'éprouvait aucun scrupule à abuser de sa générosité. Mais qu'il s'en soit plaint, qu'il ait parlé de charité, c'était là une blessure intolérable à l'orgueil ombrageux et malade qui tourmen-

tait le cœur ulcéré de Cécile. Et Mme Pioutte savait aussi que jamais Cécile ne reviendrait sur sa résolution, qu'elle serait morte plutôt que de se désavouer.

Tout cela tranquillisait Mme Pioutte. Engagée dans une voie de mensonges, elle s'y trouvait à l'aise. Elle ne craignait aucunement que Théodore démêlât la vérité. Elle avait prévu les plus minutieux détails ; son plan formait un ensemble presque inattaquable. Une telle conduite aurait été impossible avec un autre homme. Mais il était facile de tromper l'abbé Barbaroux, si profondément honnête qu'il ne soupçonnait le mal chez personne, toujours distrait, et qui, n'ayant aucun sens de la vie pratique, s'en remettait entièrement de tous ses soucis d'argent à Augulanty et sa sœur, afin de s'occuper uniquement de son salut et des intérêts moraux de son pensionnat.

D'ailleurs, l'abbé, qui ne quittait jamais ses élèves, le jour, ni la nuit, avait peu de temps pour converser avec ses nièces. Il ne leur accordait qu'une demi-heure d'entretien chaque soir, après le dîner, et quelques moments plus longs dans l'après-midi du dimanche, où il ne les voyait qu'en compagnie de leur mère.

Après avoir laissé Cécile, Mme Pioutte se dirigea vers la chambre de Charles, qui devait repartir pour Paris, depuis plus d'un mois, et qui, toujours retenu par la patronne, comme il appelait irrévérencieusement sa mère, ne se pressait point de retrouver sa maîtresse et ses vagues travaux.

Charles était fort occupé à poursuivre la femme de chambre autour du lit. Il s'arrêta tout penaud quand sa mère parut. Rosita s'esquiva.

— Tu sais ce que je t'ai recommandé, Charles, fit Mme Pioutte. Ne souffle mot à personne de tes besoins d'argent, ni de tes projets de mariage. Je pourrai peut-être t'avoir, non pas vingt mille francs, mais une quinzaine de mille. Tu en auras bien assez.

Mme Pioutte et Charles causèrent assez longuement. Le peintre, ivre de joie, formait dans sa cervelle les plus beaux rêves de luxe et de plaisirs. Il n'y avait qu'au mariage qu'il ne songeait pas. Et il n'écoutait plus les

conseils de sa mère qui lui recommandait l'économie et lui disait que si elle consentait à lui donner cette somme énorme, c'était pour qu'il puisse subvenir aux premiers frais nécessités par la naissance de son enfant.

Le soir, Mme Pioutte eut une longue entrevue avec son frère, et, le lendemain, l'abbé Barbaroux se rendait chez son notaire, Me Garoutte, qui, le connaissant de longue date, lui facilita l'affaire. Il lui trouva quelqu'un qui prît sur l'immeuble de la rue Saint-Savournin une hypothèque de vingt mille francs. Quelques jours après, le vieux prêtre remettait la somme à sa sœur, qui l'en remercia, les larmes aux yeux.

— Tu les placeras comme tu voudras, dit-il, tu t'y entends mieux que moi à ces choses d'argent. Consulte ton agent de change et achète à Cécile de bonnes valeurs de tout repos...

Dès qu'il eut touché ses quinze mille francs, Charles partit aussitôt pour Paris. Mme Pioutte apprit alors à Cécile que son oncle, en plus du trousseau qu'il lui donnait, lui constituait une dot de cinq mille francs. Mais l'orgueilleuse jeune fille secoua sa belle tête impériale et fronça les sourcils.

— Je n'en veux pas, dit-elle, c'est encore une charité !

Mme Pioutte fut très effrayée. Elle n'avait pas prévu cela. Elle parla une heure pour que Cécile acceptât et remerciât son oncle. Quand elle l'eut enfin décidée, elle lui dit :

— L'abbé est désolé de te donner si peu. Mais ses affaires ne sont pas brillantes ! Il souffre de ne pouvoir faire davantage, il trouve cette somme dérisoire. Alors je t'en prie, Cécile, garde-toi bien, en lui parlant, d'énoncer un chiffre. Ton oncle est assez susceptible, il croirait que c'est par ironie.

Cette bonne pensée mit du baume sur la blessure dont souffrait l'amour-propre de Cécile. Elle témoigna à son oncle une reconnaissance assez chaleureuse. Il embrassa la jeune fille sur le front :

— Ma chère enfant, tu sais que j'aurais voulu faire plus encore. Ma position ne me le permet pas. Mais je suis heureux que tu me doives ton bonheur, puisque

c'était là, paraît-il, la condition de ton mariage. N'oublie pas que tu auras toujours un père en moi. Chaque jour, je remercie Dieu d'avoir pu remplacer le vôtre, au moins, en quelque chose. Je le dis, d'ailleurs, bien haut. Je n'ai qu'à me louer de ce que j'ai fait. Vous m'avez donné de grandes consolations, ta sœur et toi, par votre affection, votre conduite sérieuse, votre piété, vos bons sentiments. Je suis heureux de le reconnaître aujourd'hui, continua l'abbé, de plus en plus ému et prêt à pleurer, et de déclarer... quel cœur dévoué, fidèle... affectueux, affectueux... j'ai trouvé en vous. Grâce au ciel, l'amertume de la vieillesse... et sa solitude m'ont été épargnées. Ta mère m'a dit... que je dépensais trop pour vous. Mais je ne comprends pas... ce monde-ci, mon enfant... Qu'est-ce qu'un peu... d'argent... considéré... en face de l'affection, de... la... confiance... de...

L'abbé ne put aller plus loin, les larmes débordèrent de ses prunelles bleues et coulèrent dans les rides de ses joues. Il serra sa nièce dans ses bras.

Tout cela parut à Cécile assez énigmatique et assez incohérent. Comparant ces paroles à celles que Mme Pioutte avait attribuées à son frère, elle réfléchissait à ces contradictions si formelles. Elle pensa d'abord que son oncle, regrettant ses paroles, s'efforçait de réparer le mal par des flatteries, puis elle allait franchement l'interroger, lorsque Mme Pioutte, qui écoutait soigneusement à la porte pour éviter que la conversation ne dégénérât en explication, entra à la hâte, embrassa l'un, l'autre, pleurnicha, invoqua le ciel, remercia Dieu, brouilla les cartes, enfin, fit cent tours de sa façon et, emmenant sa fille, indifférente, quitta son frère, ahuri.

Les jours suivants, elle n'eut garde de laisser Cécile approcher, seule, son oncle. Elle lui tint compagnie dans tous les entretiens que la jeune fille eut avec l'abbé et fut sûre ainsi du silence de son frère. D'ailleurs, Cécile cessa vite de s'occuper du mystère apparent qui l'avait intriguée un instant ; elle avait d'autres chats à fouetter et Caillandre à conduire.

IX

UNE NOCE BOURGEOISE

Cécile avait demandé que le mariage se fasse au plus tôt. Maintenant que son sort était décidé, elle avait hâte de quitter la maison de son oncle. Aussitôt que M. Louis Caillandre apprit la réponse de la jeune fille, il montra une joie d'enfant ; il n'osait pas espérer qu'une aussi belle femme fût jamais à lui. Mme Maubernard et Mme Hampy partagèrent son bonheur. La demande en mariage fut faite officiellement par M. et Mme Farnarier. On vit arriver un petit vieux, tremblotant, ratatiné, chauve, frileux, que sa femme, une grosse dame lente et timide, déballa avec précaution d'un fouillis de pardessus, de foulards et de châles. Des paroles entrecoupées et chevrotantes accompagnaient les gestes tremblants du vieux monsieur, sa compagne approuvait toutes ses phrases en balançant un prodigieux chapeau vert qui élargissait son dôme feuillu au-dessus de sa figure vulgaire. Ils se montrèrent hésitants et gênés, et Mme Pioutte eut beaucoup de peine à soutenir la conversation. A tout moment, ils se consultaient du regard pour savoir si ce ne serait pas décent de s'en aller. Enfin, le petit vieux se leva, sans attendre l'arrivée de son petit-fils, et sa femme le renferma aussitôt dans son amas de vêtements dont elle calfeutra soigneusement toutes les ouvertures.

Louis Caillandre apporta, le soir même, la bague de Cécile, une topaze assez belle entourée de diamants. C'était évidemment un bijou de famille qu'il avait fait remonter, pour la circonstance. A l'annulaire de sa fiancée, elle faisait grand effet, mais Cécile se disait tout bas qu'elle était plate, large, et qu'elle témoignait du mauvais goût de Caillandre.

On donna le repas de fiançailles, le dimanche soir. M. Augulanty, Mme Maubernard et Me Lacreu, un notaire qui avait été l'ami de M. Pioutte, y assistaient. On

remarqua que les Farnarier, qui n'avaient aucun usage du monde et qui trouvaient sans doute, dans leur sainte innocence, qu'il était inconvenant et même sale de laisser les os de la volaille au bord de leur assiette, avaient coutume de les jeter sous la table, où ils tachaient de graisse les robes de leurs voisines.

A dater de ce jour, Louis Caillandre vint passer ses soirées à la rue Saint-Savournin. L'abbé Barbaroux, toujours préoccupé de ses élèves, ne faisait dans le salon que de brèves apparitions. Mme Pioutte trônait. Mme Maubernard et Mme Hampy assistaient fréquemment à ces réunions, et M. Caillandre les raccompagnait chez elles, en s'en allant.

Deux fois par semaine, le fiancé envoyait un bouquet de fleurs à Cécile, et quand il arrivait après le dîner, à neuf heures, il ne manquait pas de lui demander si elle avait pris soin de le mettre dans l'eau. Il lui indiquait différentes façons de le conserver, lui recommandant l'eau tiède, ou savonneuse, ou semée de charbon. Il savait aussi des recettes de confiture et les communiquait avec plaisir.

Durant ces entrevues, Cécile Pioutte ne modifia pas son premier jugement sur son fiancé. Elle le trouvait correct, sérieux, de bonne éducation, mais affreusement banal. Il appartenait à cette classe de gens qui acceptent toutes les opinions médiocres sans les réviser, qui n'ont jamais une idée originale, ni une vue personnelle, ni une réflexion qui indique chez eux un esprit particulier. Il semble que tous ces êtres-là n'ont qu'une même cervelle pour eux tous et qu'ils y puisent ensemble les mêmes pensées. Sur quelque sujet de conversation qu'on le mît, on pouvait s'attendre à ce qu'il dirait, on en était sûr d'avance. Il réglait sa vie, ses actes, ses idées, avec des principes rigoureusement établis, mais qu'il n'avait pas choisis lui-même. C'était presque un être anonyme, il était là pour boucher un trou, pour faire foule. Mme Pioutte avait pour lui beaucoup d'estime. N'était-il pas le jeune homme modèle, celui que toutes les mères désirent pour leur fille, travailleur, pratique, économe, ordonné, vertueux, méthodique, intolérant pour ceux qui ne lui res-

semblaient pas? Assez dévot, il assistait à la messe tous les dimanches, communiait quatre fois l'an, pour Pâques, la Pentecôte, l'Ascension et la Noël, et faisait partie de plusieurs sociétés de bonnes œuvres. Patriote chauvin, dans ses conversations avec sa fiancée, il parlait fréquemment des destinées de la France. Il se déclarait républicain (à condition d'avoir une république d'honnêtes gens), libéral (il n'aurait pas supporté qu'on touchât au suffrage universel) et antisémite (il ne se servait jamais dans les magasins juifs). Enfin, il s'exprimait avec chaleur sur la famille, le devoir, la conscience de l'homme intègre, la foi et l'indissolubilité du mariage.

Entre elles, Cécile et Virginie l'appelaient M. Tout-le-Monde. Il arriva cependant que M. Tout-le-Monde parut vouloir prendre une personnalité. Il devint réellement amoureux de sa fiancée, et cet amour lui révéla un côté de lui-même qu'il était le premier à ignorer. Cécile avait fait sur lui une impression violente, le jour de leur rencontre au Jardin Zoologique. Persuadé qu'une jeune fille aussi belle ne voudrait jamais d'un homme tel que lui, il s'était efforcé de l'oublier. Quand il se sut agréé, il se laissa aller à l'amour, et cette tendresse, qui ne lui parut qu'un caprice quand elle commença, était devenue une passion, avant que Caillandre eût songé à en restreindre l'intensité. La manière dont il s'éprit de Cécile l'étonna. Il avait vécu jusqu'alors dans une grande indifférence pour les femmes. Celle-ci lui donna des émotions qu'il ignorait, ardentes, étranges, inattendues. Il lui tint quelques discours qu'il jugea brûlants, et il fit diverses choses qui lui parurent des folies, mais qui ne l'étaient que par comparaison avec l'état de raison somnolente où il avait vécu jusqu'alors.

Les fiançailles de Cécile et de M. Caillandre ne durèrent qu'un mois. Ils étaient aussi pressés d'en finir l'un que l'autre. Dans les derniers jours de mars, on fit la lecture du contrat. Mme Pioutte fut terrifiée à la pensée que son frère viendrait peut-être l'écouter. Mais l'abbé, occupé par ses examens trimestriels, et, au surplus, se déchargeant de tous ces soins sur sa sœur, ne se souciait guère d'y assister, n'étant ni témoin, ni tuteur de Cécile,

comme il l'était de Charles et de Virginie. Pour plus de sûreté, Mme Pioutte s'arrangea de telle sorte que la lecture eut lieu, un mardi, à l'heure de la classe de son frère. Elle avait choisi pour notaire Me Lacreu, sous le prétexte qu'il lui avait rendu de grands services, lors du décès de son mari et des difficultés qu'elle éprouva, alors, à régler ses affaires.

En sortant du cabinet de Me Lacreu, Mme Pioutte se sentit l'âme rassérénée. Elle avait craint jusqu'au dernier moment que sa supercherie ne fût découverte. Maintenant, elle était tranquille. Les témoins de Cécile étaient deux cousins germains de son père, un inspecteur de la manufacture des tabacs, M. Bertrandon, et M. Regouffre, agent d'assurances. Ils connaissaient peu l'abbé Barbaroux et n'avaient aucune occasion de le rencontrer. Sa conscience inquiète, maintenant rassurée, elle n'eut qu'à se réjouir du tour heureux qu'avaient pris les événements et de l'habileté qu'elle y avait montrée.

En arrivant à Paris, Charles lui écrivit une lettre admirable de chaleur, d'enthousiasme et de protestations affectueuses qui aurait suffi à récompenser Mme Pioutte. Il lui assurait qu'il se marierait le plus tôt possible, c'est-à-dire au commencement de l'année prochaine. C'était déjà un retard sur son ancien projet. Mais Mme Pioutte ne s'avisa pas de songer à ce détail. Elle caressait le rêve d'aller à Paris habiter avec son fils, aussitôt qu'elle aurait marié Virginie, ce qu'elle espérait faire au plus vite, avec l'aide de la bonne Mme Maubernard. Elle voyait déjà Charles au pinacle, riche, considéré, décoré de la Légion d'honneur. Et demeurant alors auprès de lui, elle jouirait de toute sa gloire. Cette femme pratique et qui connaissait mieux que personne la valeur de l'argent et les difficultés de la vie, dès qu'il s'agissait de son fils, tombait dans le plus étrange aveuglement.

On célébra le mariage dans les premiers jours d'avril. La messe fut dite aux Réformés par l'abbé Barbaroux, mais comme il avait refusé par modestie de prononcer le discours, ce fut l'abbé Tacussel, ami du marié, qui s'en chargea. Il fut plus mielleux que jamais, il accabla les deux familles d'éloges, de flatteries, de compliments, il

vanta la jeune mariée, cette femme si chrétienne, élevée pieusement par une sainte mère, qui était, selon lui, la femme forte dont parle l'Écriture, et qui avait su trouver dans l'adversité le courage et la sérénité que la religion donne aux âmes fortes; il loua M. Caillandre, ce cœur noble et généreux, qui ne battait que pour les grandes causes, cet esprit élevé, sans cesse tourné vers l'idéal, ce courageux soldat de la phalange du Christ, qui trouvait encore le temps de s'intéresser aux bonnes œuvres, malgré le poste de haute confiance dont il était chargé. Il célébra l'abbé Barbaroux, oncle de la mariée, ce grand caractère dont tous les catholiques connaissaient le nom et célébraient les vertus, cet austère fondateur d'une école qui, depuis trente ans, déversait sur le monde une glorieuse armée d'hommes dignes, religieux et dont le caractère bien trempé et le cœur d'acier contrastaient si violemment avec la mollesse et la lâcheté qui sont la honte de notre époque aveulie.

Le repas de noces eut lieu dans un des restaurants spécialement destinés à ces sortes de cérémonies. Par égard pour eux, l'abbé avait tenu à inviter ses professeurs. D'ailleurs, il ne lui restait plus aucune famille. Les parents de M. Pioutte étaient représentés par quelques cousins. Par contre, Caillandre et les Farnarier amenaient une foule énorme. Ils se présentèrent, suivis d'une tribu de ces parents humbles, gauches, vulgaires, fagotés, que l'on ne sort que pour les mariages et que l'on voudrait tant cacher alors, toute une kyrielle d'oncles, de tantes, de cousins, bruyants, affamés, sanglés dans des redingotes de 1860 ou des corsages éclatants, et qui emplirent les vastes pièces de leurs grands gestes, de leurs gros rires, de leur accent provençal, de leurs figures expressives, agitées par la sauvagerie de leur conversation. Le repas les calma; ils cessèrent de parler. Ils se jetèrent sur les mets comme s'ils jeûnaient depuis plusieurs jours; beaucoup n'avaient rien pris le matin pour avoir l'estomac plus libre. La présence, sur la longue table blanche, de plats qu'ils ne pouvaient savourer que lorsqu'un mariage se faisait dans leur famille oblitéra toutes celles de leurs facultés qui n'étaient pas masticatives.

Mais, après les premiers mets, ils s'abandonnèrent à plus de joie ; des enfants commencèrent à crier. Le champagne les enthousiasma ; à la glace, on ne pouvait plus les tenir.

Cependant, M. Augulanty portait un toast. Il lut un discours extrêmement habile, où, tout en souhaitant beaucoup de bonheur aux jeunes époux, « que les douces mains de l'amour avaient conduits sur les routes de l'Hyménée », il prodigua les flatteries à l'abbé Barbaroux et surtout à M. Caillandre, ce qui étonna quelques assistants. L'abbé tint à remercier son économe et à prononcer une allocution. Quand il commença à parler de ses nièces, l'émotion l'empêcha de continuer. Sa voix était entrecoupée de larmes ; il se rassit sans avoir achevé. On applaudit à grand fracas. Le plaisir de marier celle qu'il considérait comme sa fille spirituelle, avec l'homme qui devait assurer son bonheur, la satisfaction d'avoir pu aider cette union par un sacrifice, — ce qui lui donnait la complaisante joie de se savoir dévoué et magnanime et il n'y a rien qui émeuve autant, — tout cela l'agitait étrangement, il éprouvait une plénitude heureuse à voir les siens contents autour de lui. On se mit ensuite à danser.

Ce fut le plus beau moment de la journée. Les valses succédaient aux quadrilles, sans interruption, et les pieds des danseurs soulevaient une poussière vagabonde. Plusieurs d'entre eux mêlaient à leurs entrechats des excentricités personnelles qui excitaient de grands éclats de rire. Tous étaient rouges, suants, essoufflés, mais hilares et infatigables. L'abbé Barbaroux allait de groupe en groupe, se frottant les mains, épanoui, voyant partout le triomphe de la bonté de Dieu. Le vieux M. Farnarier, débarrassé de ses ballots de pardessus et de châles, grignotait des biscuits que sa femme lui apportait sans cesse. La timide Mme Hampy rougissait toute seule dans un coin, et Mme Maubernard se répandait dans l'assistance, bonne, affable, ayant un mot aimable pour chacun questionnant les uns, causant avec les autres, faisant de nouvelles connaissances, récoltant les invitations, se glissant dans la famille Caillandre, comme une souris dans un trou, afin de s'y nicher, et de rayonner de là tout autour comme l'ange des affaires d'autrui.

Les professeurs de l'abbé Barbaroux ne quittaient pas le buffet. M. Peloutier s'y bourrait de petits fours, M. Bermès, déjà à demi ivre de vin de Champagne, demandait au garçon s'il ne pourrait pas lui monter une bouteille d'absinthe. M. Inart faisait sur les portes claires, avec un crayon, des calculs algébriques, et M. Serpieri, indigné qu'on n'eût pas invité sa femme, alors que Mme Peloutier et ses filles assistaient au défilé de l'après-midi, révolté contre ce nouveau passe-droit, cherchait sans trêve des oreilles complaisantes où déverser sa bile et sa rancœur. Pour le moment, il accaparait M. Niolon, qui l'écoutait à peine.

M. Augulanty, qui savait danser, s'approcha de Virginie et la pria de lui accorder la prochaine valse.

— Non, monsieur, merci, je ne danse pas, fit sèchement la jeune fille.

Augulanty jeta sur elle un regard aigu :

— Vous ne voulez pas danser *ici?* Je comprends cela !

A voir le sourire qui distendit les jolies lèvres de Virginie, il comprit qu'il gagnait sa cause. « Du moins, me permettrez-vous de causer avec vous cette valse? »

Elle l'y autorisa, et il s'assit à côté d'elle, en cambrant son torse puissant et en croisant ses jambes que terminaient des escarpins vernis, qu'il mettait avec joie en pleine lumière, car c'étaient les premiers qu'il portait.

En général, ce digne M. Augulanty était fort antipathique à Virginie, mais elle s'ennuyait tant qu'elle accepta de se laisser distraire par lui. Au moins, le connaissait-elle. Dans une société d'inconnus, nous accueillons comme des amis les êtres qui nous déplaisent le plus ailleurs, parce qu'ils ont le mérite de former une sorte d'îlot contre l'agacement de ne voir que des visages qui n'ont pas de nom pour nous.

M. Augulanty, installé sur sa chaise et tortillant ses gants paille entre ses mains molles, commença aussitôt à parler.

— Vous avez peut-être tort, mademoiselle, de ne pas danser parmi ces gens-là ! Certes, je comprends votre pensée. Mais ce n'est pas très charitable. Ils sauraient au moins une fois dans leur vie ce qu'est une femme élégante et gracieuse qui danse...

Virginie se mit à rire. M. Augulanty ne lui était pas encore apparu comme un homme galant. Elle regretta moins de lui avoir permis de s'asseoir auprès d'elle. Il lui ferait des compliments, cela aide à tuer le temps. M. Augulanty n'était pas un sot, il sut se montrer assez drôle. Il comprit que rien ne plairait davantage à cette jeune fille méprisante que d'entendre ridiculiser les femmes qui assistaient à la réunion. Il révéla quelque esprit en se moquant des danseuses qui passaient devant lui, il trouva des mots à l'emporte-pièce qui raillaient leurs visages, leurs tailles, leurs robes, leurs bijoux. Il eut des flatteries discrètes pour louer la tenue élégante et sobre de Virginie, ses peignes extrêmement modernes et ses bagues de forme ancienne. Il lui comparait, semblait-il, toutes les assistantes, et les plaisanteries moqueuses dont il les saluait tout bas n'étaient qu'un hommage plus délicat encore et plus discret à Virginie. La jeune fille s'amusait. Elle lui donnait la réplique, avec vivacité, et elle s'étonnait de trouver une humeur gaie et méchante, et presque le ton de la société chez ce grand blond à l'air mollasse, qu'elle avait jusqu'ici considéré comme un cuistre et qu'elle n'avait jamais vu que debout devant l'abbé Barbaroux, l'écoutant avec respect, humble et servile, avec la mine d'un larbin devant son maître. Mais il ne lui venait point à la pensée qu'ici encore M. Augulanty jouait le même rôle.

Cependant, l'abbé Mathenot, venu quelques instants, sur la prière de son directeur et dissimulé dans les tentures qui encadraient la porte du buffet, fixait sur Augulanty des yeux que l'attention durcissait. Il paraissait suivre les méandres de la conversation et en comprendre les finesses, tant son visage se contractait, dans l'ombre, de colère impuissante et d'indignation. Cet Augulanty, qu'il poursuivait d'une haine tenace, opiniâtre et perspicace, agissait en ce moment au mieux de ses intérêts, et Mathenot ne se cachait pas que si l'économe mettait Mlle Pioutte dans son jeu, la partie serait rude pour lui, à qui sa soutane et son horreur des femmes défendaient d'employer de tels moyens d'obtenir la protection de l'abbé Barbaroux.

Cependant M. Bermès, qui adorait se moquer des gens, n'était pas assez ivre pour ne pas garder une lueur de lucidité. Cette lueur lui donna l'idée de demander à M. Peloutier une de ses poésies. Le professeur de langues étrangères faisait des vers depuis l'âge de quinze ans, et comme il en avait soixante, il jouissait d'un passé de quarante-cinq années de poésie inédite, aucun journal, ni aucun éditeur n'ayant consenti à imprimer ses élucubrations. Cela lui avait aigri le caractère; mais le malin M. Bermès s'efforçait de persuader à son confrère qu'il avait du génie, et que son génie effrayait l'incapacité générale. M. Peloutier avait des tendances à le croire. Il récitait ses œuvres aux distributions de prix; il attaquait au coin des salons de pauvres auditeurs timides, qui ne pouvaient pas se défendre et leur lisait cruellement ses impitoyables sonnets. De vieilles dames, des institutrices, des demoiselles montées en graines l'admiraient. A force d'entendre louer son talent dans des cercles restreints, il avait foi en lui. D'année en année, sa vanité, son humeur acariâtre, son égoïsme s'étalèrent davantage. Un homme qui se trouve supérieur aux autres tombe immédiatement au-dessous d'eux, s'il n'est pas soutenu par un beau caractère. Peloutier vit en lui une victime, un grand poète dédaigné, méconnu, outragé. Il se comparait surtout à Milton, qui avait des filles comme lui; pour ne pas être en reste avec elles, si elles lui jouaient de méchants tours, il avait pris les devants. Elles étaient les souffre-douleurs affectueux et résignés de ses caprices poétiques.

Une des pièces de M. Peloutier était célèbre chez les gens qu'il fréquentait. Elle s'appelait *le Nombre Deux*. C'était une énumération banale de toutes les choses que l'on trouve par paires. C'était une glorification de la femme aimée et de presque tout ce qu'elle possède en double, et cela finissait par une réclame pour la Providence, qui fait bien ce qu'elle fait et a, selon M. Peloutier, une prédilection pour le nombre deux.

M. Bermès, avec un entêtement d'ivrogne, réclama si longuement, si opiniâtrément, le chef-d'œuvre du professeur que chacun cria à son tour: « Le nombre deux! »

sans trop savoir à quoi il s'exposait. Alors M. Peloutier après avoir exécuté toutes les attitudes de la fausse modestie, s'avança au milieu du salon, et, l'œil vague, ses longs cheveux rejetés en arrière, la main enfoncée entre le deuxième et le troisième bouton de sa redingote, commença de débiter son fameux poème.

Derrière le dos de Virginie Pioutte, qui avait peine à garder son sérieux, M. Augulanty et M. Bermès se tordaient de rire. Mais le reste de l'assistance admirait, surtout quand M. Peloutier, levant les yeux au ciel, dont un plafond à peintures prétentieuses faisait, en ce moment, l'intérim, chanta sa bien-aimée :

> Deux sont ces yeux divins remplis d'un sombre azur
> Plus purs que n'est le ciel quand le beau jour est pur !

Et dans la gloire qui rejaillissait sur son mari et sur leur père, la douce Mme Peloutier, qui était borgne, et ses quatre filles, longues, raides, fagotées et roussottes, rayonnaient doucement sous les éclairs que jetaient sur elles les regards inspirés du poète qu'elles adoraient et dont l'égoïsme féroce exploitait leur tendresse et leur bonté et en tirait autant de bénéfices que s'il possédait une terre ou un capital, au lieu de quatre enfants.

Quand le poète eut fini, chacun applaudit à tout rompre, moins par admiration peut-être que par satisfaction de savoir qu'il n'y avait plus rien à écouter. Ce fut le signal de la débâcle, chacun se retira. Il était sept heures. M. et Mme Louis Caillandre venaient de partir pour faire un classique petit voyage de noces en Italie, où ils devaient rester une quinzaine de jours.

X

LE DIGNE MONSIEUR AUGULANTY

Félix Augulanty avait pour père un perruquier d'Aix en Provence. Des prêtres, qui fréquentaient la boutique paternelle, remarquèrent son intelligence et obtinrent

qu'il entrât dans un pensionnat religieux. Son père se priva de tout pour qu'il pût achever ses études, et il mourut avec la joie d'avoir un fils licencié ès lettres. Comme il fallait vivre, le jeune homme fut pion. Il roula dix ans de boîte en boîte, avant d'aboutir à l'école Saint-Louis-de-Gonzague.

Il avait alors trente-quatre ans. Déçu dans ses espérances, il avait peu à peu abandonné toutes les convictions de sa jeunesse. Avide d'argent, de plaisir, d'amour, brutal et ardent, ivre du désir d'arriver, il se sentait plein d'audace et capable de tout pour parvenir.

Barbaroux le mit rapidement au courant des affaires de la maison. Augulanty n'était pas un sot. Il vit la situation avec netteté et se promit d'en tirer parti. L'école Saint-Louis-de-Gonzague entrait en décadence. Les vertus de l'honnête homme qu'était Barbaroux devenaient des vices pour le directeur d'un pensionnat. Son inépuisable charité le poussait à accepter un grand nombre d'élèves, qui ne payaient pas, parce que leurs parents étaient pieux. Mais ces enfants communs, vulgaires, mal élevés, chassaient lentement les autres, qui se raréfiaient et s'en allaient, un à un. De plus, la famille Pioutte absorbait tous les revenus de Barbaroux, et Augulanty prévoyait le moment où le vieux prêtre mangerait son capital. Dans cette ruine, le malin professeur espérait commencer sa fortune. Cet établissement, qui se décomposait, offrait une proie superbe à cet homme implacable, et qui ne conservait aucuns scrupules.

Il était aimable, empressé, serviable. Il flatta les professeurs et s'en fit des amis. Il connut par M. Bermès les dessous secrets de la maison, et bien souvent les racontars du bonhomme lui rendirent de grands services.

Dès le premier jour de son entrée à l'école Saint-Louis-de-Gonzague, Augulanty fut très frappé de la beauté des demoiselles Pioutte. Il y avait un sensuel ardent sous l'apparence molle de cet homme froid et lymphatique. Épouser une belle femme était un des rêves qu'il caressait le plus souvent. Il pensait que ces jeunes filles se marieraient difficilement. Il jeta son dévolu sur Virginie, qui lui plut davantage, et il se jura d'être un jour

son mari. Mais ce profond diplomate se garda bien de chercher à la voir, à lui parler, à la rencontrer. Il parut même l'éviter.

Il y avait pourtant un homme que M. Augulanty n'avait pu séduire, c'était l'abbé Mathenot. Ce grand prêtre sombre, brusque, intolérant, avait gardé des paysans dont il était le fils une méfiance obstinée et têtue. De plus, Augulanty lui était antipathique, avant même qu'il l'ait vu. En effet, à la mort du dernier économe, Mathenot avait désiré sa succession à laquelle son état lui donnait quelque droit. Barbaroux y pensa. Mais sa sœur le dissuada de ce projet en lui représentant le mauvais effet que produirait sur les parents un sous-directeur cassant, indomptable et sans largeur d'esprit. Ce fut donc avec une sorte d'animosité que Mathenot vit paraître cet intrus d'Augulanty. Toutes les bonnes grâces du nouveau venu et l'étalage de sa dévotion ne purent que renfoncer le prêtre dans sa sauvagerie, comme un sanglier dans sa bauge

M. Augulanty étudia longuement Mathenot et se convainquit que ce personnage taciturne, morne et pieux, n'était qu'un mystique et qu'un imbécile. Il cessa de s'occuper de lui. Les hommes les plus remarquables ont de ces erreurs, qu'ils payent souvent fort cher. Augulanty tint Mathenot pour un sot. Et cela devait, en grande partie, détruire toutes ses combinaisons.

L'abbé Mathenot, qui n'avait pu rester dans aucune paroisse, à cause de son esprit indépendant et révolté, et qui s'était forgé professeur pour être libre, avait un culte secret pour son directeur. Peu expansif, il cacha avec soin l'affection, l'ardente estime et le dévouement qu'il se sentait au cœur pour l'abbé Barbaroux. Mais autant il aimait le vieux prêtre dont il vénérait le caractère si profondément religieux, l'austérité et le sacrifice constant à son œuvre, autant il haïssait Mme Pioutte et ses filles. Elles incarnaient pour lui ce qu'il abhorrait le plus au monde : toutes les séductions de la femme. Il lui semblait qu'un peu de l'enfer pénétrait avec elles. Il voyait avec horreur et perspicacité les Pioutte entraîner l'abbé à sa ruine, il aurait voulu l'avertir, lui crier : « Casse-cou ! », l'aviser du danger qu'il courait en s'exa-

gérant ainsi l'idée qu'il se faisait de son devoir. Il ne l'osait. Et il lui fallait demeurer muet devant un spectacle qu'il jugeait horrible.

Mais en redoutant la catastrophe qu'il prophétisait intérieurement et que, sans se l'avouer, il désirait peut-être du fond du cœur, il se flattait de prendre la succession de l'abbé Barbaroux et de diriger à son tour l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Ce qu'un prêtre avait commencé, un autre prêtre ne devait-il pas le continuer? L'esprit du pensionnat resterait le même. D'ailleurs, en formulant ce projet dans le secret de sa conscience, l'abbé Mathenot n'était pas mû par les raisons d'intérêt exclusivement personnel qui actionnaient Augulanty. Ou plutôt, comme le font en pareil cas tant de personnes très religieuses, il ne séparait pas son intérêt propre de celui de Dieu. Il eût volontiers cédé le pensionnat à un autre prêtre, à condition qu'il fût aussi vertueux que l'abbé Barbaroux, mais il tremblait de le voir tomber entre les mains d'un laïque qui y laisserait pénétrer l'esprit du siècle, ce détestable souffle de science, d'incrédulité et de révolte, qui corrompait tant d'âmes faibles et détournait tant d'hommes de leur salut. Il était intimement persuadé que lui seul conserverait à l'école Saint-Louis-de-Gonzague ces traditions chrétiennes, qui en assuraient le succès moral. Et il s'intéressait certainement moins à son sort qu'à celui des enfants qu'il espérait sauver ainsi.

La haine rend clairvoyant. L'abbé Mathenot soupçonna M. Augulanty d'être un intrigant et un hypocrite, qui comptait, lui aussi, s'emparer de l'école. Avec quelle rage secrète, quelle indignation ne vit-il pas Barbaroux donner dans les pièges grossiers de l'économe! Il n'eût pas été plus exaspéré si le vieux directeur se fût confié à Satan. Augulanty l'accaparerait, un jour, ce collège tant désiré! Ce serait une défaite pour Mathenot, mais c'en serait aussi une pour Dieu!

Lorsque le prêtre, espionnant Augulanty au mariage de Cécile, l'aperçut qui s'empressait aux côtés de Virginie, il comprit le plan de l'économe, et l'avenir lui parut plus redoutable. Augulanty, neveu de l'abbé Barbaroux, lui succéderait infailliblement. Les femmes! Toujours

les femmes ! Ah ! il fallait bien qu'elles collaborassent encore à une œuvre satanique, qu'elles s'acharnassent de nouveau à la ruine d'une maison où était répandu l'esprit du Seigneur ! Comme Dalila, comme Hérodiade, les Pioutte réussiraient à évincer un homme qui ne travaillait que pour la gloire du ciel !

L'abbé Barbaroux n'avait pas de secret pour Augulanty ; l'économe apprit ainsi l'hypothèque prise sur la maison et la raison de cet emprunt. Il ne doutait point que l'abbé ne donnât également une dot de vingt mille francs à Virginie. Le moment de dévoiler ce qu'il voulait bien appeler ses sentiments intimes lui paraissant donc venu, M. Augulanty, après avoir ouvert les premiers feux au mariage de Mme Caillandre, se rapprocha peu à peu de la jeune fille. Il la rencontra comme par hasard dans l'escalier, au seuil de l'économat, il l'arrêtait alors pour échanger quelques mots avec elle. Virginie lui répondait avec une sécheresse polie, qui n'était pas de très bon augure. Mais Augulanty ne se décourageait pas.

A la fin d'avril, Virginie, déjà fort anémiée, se trouva si fatiguée qu'elle dut partir avec sa mère pour vivre à la campagne, chez une sœur de lait de son oncle, qui habirait près de Toulouse et auprès de qui l'abbé Barbaroux passait aussi ses vacances.

Augulanty, dès lors, travailla à se lier avec les Caillandre.

Cécile et son mari, à leur retour, s'étaient installés chez eux, rue Dragon, dans un appartement coquet et cher. Leur installation, qui dura longtemps et qui fut luxueuse, occupa la jeune femme. Elle ne semblait plus se souvenir des orageuses paroles qu'elle avait laissé échapper, pendant ses disputes avec sa mère. Elle portait de nouveau cet air aisé, simple et calme qu'on lui avait connu. Le lac agité par la tempête redevenait une eau dormante. Son mari se montrait toujours amoureux d'elle. Il était fier de cette jolie femme, qui flattait sa vanité et qui savait donner à ses plus minces faveurs quelque chose d'exceptionnel et de condescendant qui humiliait Louis et la rehaussait d'autant. Il la présenta dans les familles de ses supérieurs e de ses amis du Crédit

Parisien. Elle donna des thés. Elle aimait la société, elle était souvent dehors, vivant de cette vie en même temps agitée et oisive des femmes de Marseille. Elle ne parut pas s'ennuyer. Caillandre ne lui reprochait jamais ses excessives dépenses et admirait tout ce qu'elle faisait. Elle ne le méprisait pas trop et prenait un goût visible à le dominer. C'était s'intéresser à lui.

Ce fut dans cet intérieur que se glissa le digne M. Augulanty. Il vint un jeudi prendre des nouvelles de Mlle Virginie. Il fut galant, très affable, un peu servile. Les gens dont la bonne éducation fut tardive ont de la peine à se montrer aimables sans obséquiosité ni bassesse. Il vanta l'ameublement de Mme Caillandre et l'originalité de son goût. Il lui raconta sur les professeurs de l'école des potins drôles qui amusèrent la jeune femme et qu'il tenait de l'inépuisable Bermès. Il sut plaire à Mme Caillandre, il revint. Il rencontra M. Caillandre et causa avec lui, assez longuement. Il se trouva qu'ils avaient les mêmes goûts, du moins Caillandre le crut. Il estima aussitôt l'économe, qu'il jugea sérieux, sensé, intelligent et de bonne compagnie, grâce à cette loi qui veut que nous admirions quiconque montre à penser ce que nous pensons et à aimer ce que nous aimons, tant de grandeur, de jugement sûr et sain et d'élévation d'esprit, puisqu'il nous ressemble ! Augulanty avait eu le tact de révéler en matière de catholicisme plus d'intolérance que le pape, et en matière d'antisémitisme plus d'ardeur que Caillandre lui-même.

Puisque sa femme tenait à recevoir, Louis vit de bon œil qu'elle aimât la société d'hommes pieux, sérieux et graves, et non celle de ces freluquets qui ne songent qu'à conter fleurettes aux dames. Augulanty fut invité à déjeuner, avec l'abbé Barbaroux, à la fin de juillet, chez ses nouveaux amis qui l'invitèrent ensuite, plusieurs fois, pendant les vacances.

Augulanty et Caillandre devenaient inséparables. L'économe était maintenant assuré de voir fréquemment Virginie chez sa sœur, l'hiver suivant. Il n'ignorait pas tout le bien que Louis et sa femme pensaient de lui et qu'ils ne manqueraient pas de répéter à la

rentrée à Mme Pioutte et à sa fille. L'avenir lui souriait.

Trois fois par semaine, M. Augulanty allait, dans un café de la Canebière, jouer aux dominos avec le caissier, qui conservait cette habitude de sa vie de garçon. Quelques jeunes gens s'y réunissaient avec eux, deux employés de la Préfecture, un clerc de notaire et un dentiste.

Augulanty, qui ne connaissait jusqu'alors aucun jeu, avait soudain découvert en lui un enragé joueur de dominos, qu'il avait bien caché antérieurement, puisque lui-même ignorait son existence.

Un jour, les deux amis causaient gravement, selon leur coutume, en attendant l'arrivée de leurs camarades en retard. Caillandre déclamait contre la jeunesse contemporaine et lui reprochait son amour exagéré de l'argent. Il parlait des grands sentiments, et, à la manière dont il prononçait leurs noms, on voyait sûrement qu'il les affublait d'une majuscule.

— C'est Israël qui nous pourrit, affirmait-il en tournant sa cuiller dans sa tasse de café noir. L'argent a chassé l'amour. Ce n'est pas pour les yeux d'une jeune fille que l'on se marie aujourd'hui, mais pour des inscriptions sur le Grand-Livre. Je souffre de voir que partout les intérêts mesquins ont remplacé les Grands Principes de nos Pères. — Prenez donc encore du sucre, mon cher, il est inutile d'en laisser ! On ne nous en offre déjà pas tant !

— C'est une honte, continua-t-il, après avoir bu ; moi, si j'avais fait un mariage d'argent, je crois que je me mépriserais...

Tout à fait par hasard, et en manière de plaisanterie, Augulanty répliqua en riant :

— Eh ! mon ami, vous n'avez cependant pas choisi une jeune fille sans le sou...

— Oh ! mon cher, on ne fait pas un mariage riche, quand votre femme vous apporte cinq malheureux mille francs !

Augulanty entendit cette phrase avec une stupéfaction qu'il ne put, malgré sa présence d'esprit, entièrement dissimuler.

— Comment, vous n'avez reçu que cinq mille francs?

— Mais oui, ne le saviez-vous pas?

— Si, si. Je vous demande pardon, j'avais confondu.

Leurs camarades arrivèrent, on joua aux dominos. Quand la partie fut terminée, on se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

M. Augulanty revint songeur chez lui.

XI

OU LE LECTEUR NE POURRA QU'APPLAUDIR A LA DÉCONVENUE D'UN PERSONNAGE

Il ne pouvait mettre en doute les paroles de Louis Caillandre. Or, il savait pertinemment que vingt mille francs avaient été remis à Mme Pioutte. Il en avait donc disparu quinze mille. Qu'étaient-ils devenus?

En marchant dans la ville à demi déserte, Augulanty, stupéfait, ahuri par une pareille nouvelle, se le demandait. Les plus absurdes hypothèses se présentaient à son esprit. Caillandre aurait-il eu un arriéré de dettes? Impossible. C'était un garçon économe et rangé. Et d'ailleurs, il venait de déclarer que sa femme avait apporté cinq mille francs, et non point qu'il ne lui restait que cette somme. Cécile gardait-elle cet argent pour elle-même, afin de solder des dépenses qu'elle n'avouerait pas à son mari? Son caractère n'autorisait guère une telle supposition. Alors, quoi?

La chaleur et la poussière flottaient dans les rues avec ce grand souffle de l'été, qui est brûlant comme une haleine et brusque comme un poulain en liberté. Les maisons aux volets clos du boulevard Longchamp avaient un air d'abandon ; des valets sévères causaient au seuil des portes, les mouches dansaient aux devantures des épiciers et des confiseurs et regardaient curieusement à travers les vitres, comme si elles étaient les seules personnes qui voulussent encore faire un achat, les fils électriques vibraient dans les arbres verts au passage des tramways, et le digne M. Augulanty, tourmenté par la solution du problème inattendu qui se présentait à lui,

marchait sans but, en roulant dans son cerveau inquiet des questions et des réponses.

A force de fouiller sa mémoire et de secouer ses sacs de souvenirs pour en faire tomber quelques broutilles qui l'aidassent dans son enquête, M. Augulanty, le lendemain, après une nuit blanche usée en réflexions et en promenades dans sa chambre, finit par se rappeler que l'abbé Barbaroux lui disait, un soir, avoir remis lui-même la somme entière entre les mains de sa sœur. Il avait même ajouté en souriant : « Vous savez, ma sœur s'y entend mieux que moi à toutes ces choses d'intérêt, elles placera cet argent comme elle le voudra ! » En se remémorant cette phrase, l'économe revoyait le regard loyal et droit, sous ses gros sourcils touffus, dont le prêtre l'avait soulignée. A ce souvenir, Augulanty appuya d'un air méditatif son index contre sa tempe gauche. Quelque chose qui ressemblait à une lumière perçait les ténèbres de ce mystère. C'était indubitablement Mme Pioutte qui avait escamoté une partie des vingt mille francs. Cécile devait l'ignorer comme son mari. Il n'était pas difficile de tromper l'abbé, qui s'y prêtait autant par sa distraction, sa franchise et son insignifiance pratique que par sa confiance aveugle dans sa famille.

— C'est bien cela, se disait Augulanty, en marchant de long en large dans sa chambre, c'est la Pioutte qui a subtilisé quinze mille francs. Mais pourquoi? Ah ! voilà le chiendent. Il s'agit ici de procéder avec méthode et de ne pas s'empêtrer. On ne vole que logiquement, et tout effet enferme sa cause. Réfléchissons ! A-t-elle gardé cet argent pour elle, afin d'avoir une poire pour la soif, dans l'avenir, en cas de besoin? Peu probable ! On ne commet de pareilles saletés que poussé par la nécessité. Et puis, il faut reconnaître ce qui est. Elle est dépensière, mais pas égoïste. Avait-elle des dettes qu'elle n'avait jamais avouées à son frère?... Ah ! je crois que je brûle ! Sinon, que serait-ce? Pour Virginie? Virginie n'aurait pas besoin d'une telle somme. L'abbé subvient à toutes ses dépenses. Serait-ce pour Charles?... Eh ! mais voilà une nouvelle solution, et plus probable que l'autre. Comment pouvais-je oublier Charles? Cet imbécile est toujours sans le sou, il

doit être endetté... Je crois tenir la clef de l'énigme. Décidément, je ne suis pas dans la peau d'un crétin, acheva-t-il, enchanté de lui.

A mesure qu'il y réfléchissait davantage, Augulanty trouvait sa solution plus raisonnable. Il connaissait la passion immense, aveugle, frénétique de Mme Pioutte pour son fils. Ce n'était d'ailleurs un secret pour personne. Mme Pioutte n'ayant jamais songé qu'on pût dissimuler un amour aussi naturel, quelque exclusif qu'il fût, Augulanty eut maintes fois l'occasion d'observer l'indifférence qu'elle montrait à ses filles en comparaison de l'affection qu'elle avait pour son fils. Il n'était pas extraordinaire que, pour son Charles, cette mère fût allée jusqu'au vol. Ce qui ravissait le digne économe, c'est qu'avec un pareil secret il tenait entre ses mains la mère de Virginie et qu'il était en son pouvoir de la faire trembler tout à son aise, car la divulgation de ces faits risquait fort de brouiller, avec sa sœur et son neveu, l'abbé Barbaroux, qui était inflexible sur les choses de l'honneur et pour qui la plus légère indélicatesse était un crime.

Or, il se trouvait qu'Augulanty, étant encore à Aix, avait donné gratuitement des leçons au fils d'un ami de son père. Ce jeune homme, Jean Badiez, maintenant peintre à Paris, lui en gardait une grande reconnaissance. Il connaissait Charles Pioutte. Augulanty lui écrivit. Il lui demanda de faire une enquête sur son confrère, de savoir comment il vivait, s'il avait des dettes et si, par hasard, depuis six mois, il ne dépensait pas beaucoup d'argent.

— Si Pioutte est endetté ou mène la vie à grandes guides, se disait Augulanty, je suis un homme de génie, et Virginie est à moi. Et je connais mon gaillard, s'il a touché la forte somme, il est incapable de n'avoir pas fait des dépenses excessives et absurdes que chacun doit connaître... Devrais-je aller moi-même à Paris, je saurai la vérité... Sinon, il me faut chercher ailleurs une autre combinaison et reprendre peut-être mon ancienne version des dettes de la Pioutte...

La réponse de Jean Badiez se fit attendre trois semaines, trois semaines pendant lesquelles M. Augulanty se rongea

d'impatience, s'énerva, souffrit toutes les angoisses de l'attente et guetta, chaque jour, la venue du facteur, avec des battements de cœur. Quand elle arriva enfin, Augulanty déchira l'enveloppe avec fièvre, comme si son destin se dissimulait dans ce grand carré de papier jaune. Dès les premières lignes qu'il parcourut, il devint rouge de plaisir, et la lettre trembla au bout de ses doigts. La joie et l'orgueil, l'espoir et le désir l'enivraient comme un élixir divin. Badiez l'informait qu'après une sérieuse enquête, où une femme l'avait aidé, il venait de découvrir, grâce à elle, que Pioutte avait depuis six mois fait au moins dix mille francs de dépenses, qu'il s'était mis dans ses meubles, monté un atelier fort élégant, avait donné le jour à un rejeton et qu'il devait même épouser sa maîtresse, qui était aussi celle de beaucoup d'autres. Du moins, le bruit de ce mariage courait. Badiez donnait aussi divers renseignements fort curieux sur la personnalité de Mlle Clémentine Jouve.

Cette fois, Augulanty voyait s'éclaircir définitivement, devant ses yeux, cette situation bizarre. Mme Pioutte n'ignorait pas que son fils avait une maîtresse, et, dans sa terreur que l'abbé l'apprît, elle avait donné à Charles tout l'argent qu'il avait demandé, sans doute pour indemniser la femme et pouvoir la quitter.

En sortant de chez lui, Augulanty marcha en triomphateur. Il épouserait Virginie, il succéderait à l'abbé Barbaroux. Il se livra à la griserie mensongère et facile des rêves heureux. Il comptait relever le pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague et en faire une école modèle. Avec de l'intelligence et des matériaux, il pouvait y réussir.

M.Augulanty formait le plan de fonder un établissement comparable au collège Stanislas. Avoir une organisation ecclésiastique et des professeurs de lycée, unifier la grande question de la pédagogie contemporaine, concilier l'instruction et l'éducation, tels étaient les principaux points de son projet. Il avait décidé d'ajouter à cela un système de sports anglais, de diminuer les heures de travail et d'établir dans de vastes cours des parties de lawn-tennis, de foot-ball, de courses à pied, de sauts en

hauteur. Le côté anglomane du nouveau collège ne pouvait manquer d'attirer le snobisme de la population. Avec un tel programme, l'école Saint-Louis-de-Gonzague ferait une concurrence sérieuse aux autres institutions de la ville. Augulanty aurait le premier pensionnat libre de Marseille, une jeune femme fort jolie, il serait riche et considéré. Sa compétence en matière pédagogique une fois reconnue, il se proposait d'écrire divers volumes savants et de devenir membre correspondant de l'Institut, ou quelque autre chose de ce genre. Mais il fallait épouser Virginie ! Et M. Augulanty savait pertinemment que l'ambitieuse Mme Pioutte ne consentirait jamais à ce qu'elle se mariât avec un simple collaborateur de son frère. Aussi tenait-il beaucoup à surprendre en faute la sœur de l'abbé et à connaître un secret qui lui permettrait d'obliger Mme Pioutte à donner son consentement qu'elle eût toujours refusé.

Par une pluie diluvienne, le 1er octobre, les élèves effectuèrent pieusement leur rentrée à l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Ils étaient aussi nombreux que l'année précédente, mais les enfants riches et payants avaient diminué, tandis que les descendants de familles pauvres et pieuses, acceptés gratuitement ou pour une somme dérisoire, augmentaient en proportion. L'année ne s'annonçait pas d'une façon brillante, comme l'abbé Barbaroux l'expliquait, peu après, à M. Augulanty.

— Enfin, dit le prêtre en concluant, j'ai tort de me plaindre. Il ne faut jamais désespérer. La confiance en Dieu est le premier des dons, et celui-là, je l'ai pleinement. Dieu ne m'abandonnera pas, je le sais. C'est pour lui que je travaille, et non pour moi. Il ne permettra pas plus longtemps que tant d'enfants soient élevés loin de lui, dans l'ignorance ou le mépris de ses saintes lois...

Cette confiance en Dieu, que l'abbé Barbaroux appelait le premier des dons, lui causait cependant le plus grand tort. Car, persuadé que tout s'arrangerait par l'intervention divine, il ne voulait pas comprendre que le succès de son pensionnat dépendait aussi de causes matérielles, qu'il était dans son pouvoir de modifier.

Ce fatalisme mystique est, au point de vue social,

un des grands dangers de l'esprit chrétien, et il explique en partie l'infériorité des catholiques, dans la lutte qu'ils soutiennent contre leurs adversaires politiques ou leurs détracteurs philosophiques.

Mme Pioutte était revenue de Toulouse en même temps que son frère. La vie au grand air avait comme ressuscité Virginie, et elle arrivait de la campagne, avec un air de santé qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors, les joues hâlées et fraîches, les yeux plus vifs, la physionomie moins mélancolique et moins languissante. Elle fut tout étonnée de trouver Augulanty ancré dans la maison de Cécile.

— Tiens, fit-elle, vous avez hérité d'Augulanty? Vous manquiez de meubles?

— Ma foi, répondit Cécile, avec son calme sourire, mon mari s'entend très bien avec lui et le tient en grande estime... Moi, tu sais, tout m'est égal !... D'ailleurs, c'est un assez joli garçon...

— C'est possible. Je ne l'ai jamais beaucoup regardé...

— Et tu sais, il parle très souvent de toi. Il s'intéresse beaucoup à ta santé...

— Fort bien. Mais moi, je ne m'intéresse pas du tout à lui. Il a quelque chose de déplaisant. Je ne m'explique pas trop quoi, par exemple ! On dirait qu'il a gardé un peu de l'allure du coiffeur qu'était son père. Et puis, il est trop aimable, — et pas naturellement. Il a toujours l'air d'avoir à vous demander un service ou de l'argent... Oui, c'est cela, il a la politesse d'un mendiant.

Virginie eut cependant l'occasion de voir fréquemment l'économe chez les Caillandre. D'ailleurs, M. Augulanty se mettait en frais d'élégance. Il avait fait tomber sa grande barbe qui donnait à sa physionomie quelque chose d'inculte, mais d'expressif. Avec la perte de cet ornement, son visage s'affadissait davantage. Cette face pâle et rose semblait plus molle encore que jamais. On avait envie d'y mettre la main, de la pétrir, d'en faire un masque énergique, de lui enlever cet air humble, bénin, plus servile que serviable, trop câlin, trop affectueux, trop doux.

Augulanty ne venait jamais chez Cécile sans lui offrir des fleurs, il portait des souliers vernis. Augulanty faisait ses visites en redingote et se mettait des cravates

claires, dont il travaillait lui-même le nœud savamment négligé. Il n'était plus reconnaissable.

Tous les dimanches, les Caillandre réunissaient quelques personnes pour prendre le thé. Il y avait là les Farnarier, Mme Hampy, Mme Maubernard et quelques amis de Louis, ses collègues de bureau, qui amenaient leurs femmes. Augulanty ne manquait pas une seule de ces réunions. Mme Maubernard y était fort à son aise. C'était encore un intérieur où apaiser cette rage d'aimer la famille qu'elle n'éprouvait que dans celle d'autrui. Il y avait du bernard-l'ermite en cet être-là. Chaque jeudi, elle déjeunait également chez les Caillandre, dont elle se considérait un peu comme le bon ange.

Augulanty causait fréquemment avec Virginie. Elle le méprisait, mais il l'amusait. Il savait la complimenter et quoique ses guirlandes sentissent un peu la boutique du parfumeur, disait-elle, elle l'écoutait avec une dédaigneuse bienveillance, semblable à celle que l'on montre envers un bouffon.

Cela dura près de trois mois. Les soucis d'argent commençaient à ronger l'abbé Barbaroux. Les dépenses excédaient continuellement ce que lui rapportaient ses soixante-dix élèves. Quoiqu'il fût prodigieusement économe, il fut souvent obligé de vendre des valeurs, ce qui restreignit encore l'intérêt de son capital. Pour solder les médecins et les drogues nécessitées par la fatigue de Virginie, il ne donna rien à ses professeurs pendant un trimestre. Il ne pouvait se permettre d'être malade ; il serait forcé, l'année suivante, de passer ses vacances à Marseille. Il essaya de restreindre les dépenses des Pioutte. Il eut une querelle affreuse avec sa sœur, qui parla de partir. Il était faible, il aimait Gaudentie et Virginie. Il se résigna, attendant un secours divin pour le tirer de ce mauvais pas qu'il crut momentané. Ce fut le commencement de la bohème. On paya les professeurs en acomptes, ils reçurent tantôt dix francs, tantôt cinq, un louis au commencement du mois, un écu à la fin. Après avoir tempêté une heure, M. Serpieri n'obtint un jour que quarante sous. Il faillit mourir de colère. On commença à faire quelques dettes. Les notes s'accumulèrent chez le boucher et chez le boulanger.

Augulanty voyait le pensionnat courir à sa ruine. Il n'essayait pas de le retenir. Il laissait faire. Plutôt même l'aidait-il un peu. Il y avait certaines réformes faciles à accomplir et qui eussent été d'un grand secours pour l'abbé. Augulanty les voyait, mais n'en souffla mot. Il attendait avec impatience le moment où le prêtre, vieilli, débordé, incapable de continuer la lutte, mettrait l'affaire entre les mains de son économe, qui serait alors son neveu. Augulanty espérait que l'abbé Théodore donnerait en dot à Virginie le local de la pension. Il n'avait donc aucun intérêt à tirer l'école d'embarras.

Le digne M. Augulanty jugea le moment venu de brûler ses vaisseaux et de se déclarer auprès de Virginie. Il ignorait ses sentiments, mais il était fat, de faciles succès lui laissaient supposer qu'il en imposait aux femmes. La jeune fille l'accueillait sans mauvaise grâce. Il croyait réussir. L'abbé serait enchanté de ce mariage, les Caillandre le verraient d'un bon œil. Mme Pioutte seule ferait de la résistance, mais le malin professeur savait le moyen de la réduire au silence.

Un dimanche soir, Augulanty isola Mlle Pioutte dans un coin du salon, entre un paravent japonais semé de grues d'or et un guéridon où s'épanouissaient de belles roses de Nice, sensuellement épanouies et comme défaites dans la pâmoison de leurs pétales écartés.

Après une conversation d'allure assez banale, M. Augulanty prit son air le plus doucereux et dit câlinement, en fermant à demi les paupières :

— Voici encore une bonne soirée de passée ! Mademoiselle, désormais, je ne vivrai que dans l'attente de dimanche prochain.

— Pourquoi? demanda rêveusement Virginie, qui écoutait à peine les paroles de son amoureux et pensait à toute autre chose.

— Mais pour avoir le plaisir de vous revoir.

— Ah ! fit Virginie, avec indifférence, vous y tenez tant que ça...

Augulanty se crut encouragé et pensa que c'était le moment de jouer le grand jeu :

— Je n'essaierai pas de vous dissimuler plus long-

temps, mademoiselle Virginie, la profonde impression que vous avez faite sur moi. Je suis, croyez-le bien, le plus sûr et le plus dévoué de vos amis, et... C'est pour vous que je viens ici...

Virginie coupa en riant cette période à effet.

— Vous, je vous vois venir, avec vos gros sabots. Vous allez me faire une déclaration.

Augulanty resta si interloqué qu'il ne trouva rien à répondre.

— Vous allez m'annoncer que vous m'aimez, continua l'impitoyable Virginie.

— Pourquoi ne vous le dirais-je pas? répondit le professeur, qui s'efforçait de conserver son audace. Puisque c'est la vérité...

— Là ! fit Virginie, qui riait toujours. Je le savais bien. C'était prévu. Quand je vous le disais...

— Mais, mademoiselle, murmura Augulanty, de plus en plus ahuri, je ne sais vraiment... Vous avez une manière fort originale de prendre les choses, certes, mais un peu déconcertante, peut-être... et...

— Écoutez-moi, monsieur, dit Virginie, qui ne riait plus. Mettons cartes sur table et parlons sérieusement. Vous m'affirmez que vous m'aimez, très bien, mais vous avez un but, je pense, en me racontant vos petites affaires...

— Je ne comprends pas, balbutia le malheureux économe.

— Vous avez sans doute l'intention de m'épouser...

— Certainement, s'écria Augulanty, ravi du tour nouveau que prenait le colloque, c'est mon plus cher désir. Sans cela, croyez bien que je ne suis pas mal élevé au point de vous...

— Eh bien ! monsieur, j'agirai franchement avec vous. Une autre chercherait des faux-fuyants, vous ferait une réponse vague. Non, ce n'est pas mon genre. Je ne doute pas de vos mérites, ni de vos qualités... mais je ne vous épouserai jamais...

Augulanty attendait avec anxiété la fin de la phrase. Elle l'abattit comme un coup de massue. Rouge, confus, balbutiant, il objecta :

— Permettez-moi au moins de croire, mademoiselle, que cet arrêt n'a rien de définitif.

— Je mentirais en vous laissant cette illusion, monsieur.

— Me défendrez-vous même d'espérer... que peut-être, un jour...

— Oui, monsieur, c'est inutile d'insister.

— Mais au moins, dit Augulanty, avec un regard fielleux, vous avez sans doute des raisons pour me repousser ainsi...

— C'est possible.

— Puis-je demander à les connaître?

— Ceci est de l'indiscrétion, monsieur Augulanty. Si j'ai des raisons, je n'ai pas à vous les dire.

— Me sont-elles personnelles?

— Oui et non. Je ne vous aime pas... Ah! ne dites pas que je vous aimerai plus tard, que l'amour vient avec le mariage et que le sacrement le donne! Non, je ne vous aimerai jamais. C'est très simple, n'est-ce pas?

— Sans doute, fit Augulanty, avec un sourire méchant, votre beauté vous permet-elle de croire que vous trouverez un mari plus avantageux que moi. Certes, je ne prétends point douter de votre charme. Nul n'en est plus féru que moi... Mais c'est peu de chose aujourd'hui, cela, et quand l'argent manque, les qualités physiques ne servent guère...

Virginie fit un geste d'orgueilleux mépris et d'indignation. Augulanty ne la laissa pas parler, il s'empressa de continuer :

— Permettez-moi, au moins, mademoiselle, de me faire encore un moment mon propre avocat... Il y a des cas où la dignité de l'homme le cède à l'amour... Je ne vous parlerai pas de mes qualités, mais j'ai de l'ambition, de l'énergie, je serai bientôt docteur ès lettres, je suis un bon professeur, vous aurez, je pense, une situation qui ne sera pas à dédaigner. Je consens à attendre. Cherchez à vous marier; si vous n'y réussissez pas, je serai toujours là à désirer fidèlement le seul bonheur de ma vie; sinon, si vous parvenez à trouver un parti, tant pis pour moi, mon existence sera finie... Mademoiselle, laissez-moi...

Devant le regard glacé de mépris et d'insolence que Virginie fixait sur lui, Augulanty, à demi désespéré et à demi furieux, s'arrêta. La jeune fille déclara, d'un ton sec, en se levant :

— Vous vous méprenez, je crois, monsieur...

L'économe comprit enfin combien son insistance était de mauvais goût. Il sentit bouillonner en lui la honte indignée de l'humiliation, la colère et la haine. Il ne put se retenir de menacer celle dont il venait de se dire le dévoué serviteur ; il murmura en se dressant :

— Eh bien ! je crois, mademoiselle, que vous serez tout de même ma femme. Vous ne voudrez pas désoler toute votre famille, brouiller avec votre oncle votre mère et votre frère, attirer le désastre et la ruine sur les vôtres... Soyez sûre que votre décision n'a rien de définitif...

Augulanty la salua froidement, serra la main aux maîtres de la maison et se retira.

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie? se dit Virginie, étonnée. Qu'est-ce qu'il insinue, ce Chinois-là?

XII

CHAQUE ARAIGNÉE FAIT SA TOILE

Félix Augulanty, qui continuait à être aidé par les prêtres et qui leur devait des élèves, chaque année, pendant les vacances, reçut, un jour, environ dix mois avant son échec auprès de Virginie, du vieil abbé de Dainnamare, chanoine d'Aix, une lettre où il lui recommandait une jeune ouvrière, piqueuse en bottines, « honnête fille, trop jolie pour sa situation », disait le bon chanoine, et qui fuyait sa famille. Augulanty chercha pour la fugitive une place et un logement, la prit sous sa protection, lui prodigua les bons conseils et finit par devenir son amant. La conquête de cette Émilie Sayaudet, brune, vive, belle femme, avec une chevelure appesantie et des yeux qui brûlaient le regard, flatta la fatuité d'Augulanty. L'ouvrière ne pouvait que s'éprendre de l'homme

qui, le premier, lui témoigna de l'attention, de la galanterie et du dévouement. Elle vint demeurer aux Chartreux, tout près d'Augulanty, qui allait la rejoindre, chaque soir, et la quittait, à l'aube, en hâte, pour regagner son logis.

Mais désormais l'économe eut, lui aussi. son remords. Il trembla à son tour devant l'abbé Barbaroux et craignit que cette intrigue ne lui fût, un jour, connue, ce qui ruinerait à jamais son crédit, ses espérances, son avenir et le rejetterait dans la misère d'où il avait eu tant de peine à sortir.

Plus tard, voyant que rien de sa liaison ne transpirait, Augulanty se rassura et devint moins prudent. Une fois, l'ouvrière parla timidement de mariage. L'économe inventa aussitôt un prodigieux roman pour lui expliquer qu'il ne pourrait l'épouser que dans longtemps, lorsque certaines circonstances fabuleuses, qu'il lui raconta en détail et qui l'enchaînaient, se seraient produites. La piqueuse, lectrice assidue de romans-feuilletons, n'aurait pas osé mettre en doute un tel récit ; elle se décida à attendre patiemment.

Il arriva, par malheur, que ce futé de M. Bermès démêla toute l'affaire, ayant rencontré, un dimanche, Augulanty et sa belle, dans une colline lointaine où il promenait lui-même ce qu'il appelait « une de ses mauvaises fortunes ».

Un jeudi de fin du mois, M. Augulanty, pour se rendre à la réunion des professeurs, passa devant M. Bermès et l'abbé Mathenot, qui causaient devant la porte, et les honora du salut un peu hautain d'un supérieur à ses suborbonnés. C'était quelques jours avant son désastre, et il se croyait encore tout près de remplacer l'abbé Barbaroux.

— Qui dirait que ce garçon-là, qui ressemble à un bâton de cold-cream, a une aussi jolie maîtresse? dit Bermès, en soupirant. — Il avait bu quelques verres d'absinthe de plus que de coutume, et il parlait un peu au hasard.

L'abbé Mathenot eut un éblouissement.

— M. Augulanty a une maîtresse !

Mais le séminariste reparut aussitôt en lui, il cacha sa joie et s'écria d'un ton pénétré :

— Une maîtresse ! Jamais je ne croirai cela ! Un homme qui communie tous les quinze jours ! Un homme d'une piété exemplaire ! Vous devez vous tromper, monsieur Bermès...

Celui-ci haussa les épaules :

— Permettez-moi de vous dire, l'abbé, que vous vous y entendez à connaître la nature humaine comme moi à être pape... ou sous-pape. Votre digne Augulanty a une maîtresse, je peux vous l'affirmer. — Et une jolie fille, encore ! Brune, mince et grasse en même temps, une belle poitrine... J'en ferais volontiers mes dimanches !

— Oh ! monsieur Bermès !

— Pardon, l'abbé, j'oubliais que vous êtes un rigoriste ! — Cette femme ressemble beaucoup à une personne que j'ai connue à Buda-Pesth, une femme idéale, mon cher, d'une grâce, d'une souplesse !... Elle était blonde, avec des yeux bleus, grands, grands... comme des cuillers. Elle avait une passion pour moi. Elle était mariée à un diplomate, M. Ni...bodovélitch. Elle s'est noyée dans le Danube, peu après mon départ... Pauvre Everhilda !

Bermès allait continuer à dévider le facile écheveau de ses souvenirs, sans doute imaginaires, mais Mathenot l'interrompit. Il se moquait bien d'Everhilda, qu'il envoyait rejoindre les précédents romans de M. Bermès. Il insista :

— Mais enfin, monsieur Bermès, avant de croire une pareille chose de mon confrère M. Augulanty, un homme si édifiant, je voudrais avoir de plus amples renseignements. Une telle accusation ne se jette pas ainsi sans preuves. Hélas ! je sais que la chair est faible... *In lombis virtus diaboli*... Samson a failli devant Dalila, et le Dieu des armées s'est servi de Judith pour châtier Holopherne ! N'importe, vous devez avoir vos raisons pour parler ainsi...

— Hé, l'abbé ,vous n'êtes pas obligé de le croire. Qui vous y force? D'ailleurs, si vous voulez des tuyaux, en voici. La personne en question s'appelle Cayaudet ou Bayaudet, elle est piqueuse de bottines et elle demeure

aux Chartreux, à côté de la maison où loge notre Augulanty. Elle est arrivée d'Aix, il y a un an ou deux, et elle a été recommandée par un prêtre à Augulanty, qui a pris tout à fait au sérieux cette recommandation, comme vous pouvez en juger...

Quatre heures sonnèrent. Mathenot et Bermès allèrent rejoindre le conseil, dans la salle des délibérations.

Le jeudi suivant, ayant sollicité un congé de quelques heures, l'abbé Mathenot partit pour le quartier des Chartreux. Craignant que ce menteur de Bermès ne l'eût trompé, il tenait à faire sa police de surveillance lui-même. Il s'était souvenu qu'il avait jadis rendu service à une femme qui tenait boutique de comestibles, au coin du boulevard où logeait l'économe. Il avait eu l'occasion de placer son mari comme bedeau à l'église des Réformés. C'était un fainéant, très vaniteux et très solennel. Il fut séduit par le côté de pompe et d'importance de son nouveau métier, il s'y trouva bien, il y resta, ce qui soulagea infiniment sa femme, dont il mangeait l'argent et qui en garda beaucoup de reconnaissance à l'abbé.

Après avoir fait quelques façons, Mme Ropion consentit à raconter à ce bon abbé Mathenot les amours de M. Augulanty et d'Emilie Sayaudet, et confirma ainsi les récits de Bermès.

Mathenot prit congé de l'épicière et revint vers la rue Saint-Savournin. Il faisait froid. Le prêtre marchait à grandes enjambées dans la poussière, il se pressait, comme s'il avait peur de ne pas aller assez vite, de ne pas arriver à temps pour exécuter lui-même son rival.

En entrant dans l'école, il demanda à la concierge M. Barbaroux. Il se trouvait au salon. Mathenot s'y présenta.

— Monsieur le directeur, déclara-t-il de suite, et encore essoufflé de sa course, je voulais justement vous voir. J'ai une communication très importante à vous faire...

L'abbé hérissa ses gros sourcils touffus et fixa ses yeux clairs sur Mathenot, qu'il invita à s'asseoir.

— Monsieur le directeur, commença le délateur, avec sa brutalité particulière, je viens vous dire qu'un homme à qui vous donnez toute votre confiance en est indigne et vous trompe...

L'abbé leva la tête avec stupéfaction, des rides se groupèrent sur son front.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Mathenot? grommela-t-il. De qui parlez-vous?

— De M. Augulanty!

Barbaroux sursauta, il sortit ses lunettes de leur étui et se les planta sur le nez.

— J'ai toujours soupçonné cet Augulanty d'être un hypocrite, cria Mathenot en agitant ses longs bras noirs comme pour effrayer un vol de moineaux. Depuis que je l'ai entendu une fois s'exprimer avec une liberté coupable sur notre Sainte Mère l'Église et ses représentants, je le surveille... Et je viens d'apprendre que cet Augulanty vit depuis dix mois, au moins, avec une maîtresse...

Ce mot fit sur le directeur autant d'effet que le contact d'une pile électrique. Il fut aussitôt debout, les mains tremblantes, le visage congestionné, frémissant, atteint au plus profond de cet ardent besoin de croire, qui était le signe le plus caractéristique de cet homme de foi.

— Mais c'est impossible! s'écria-t-il de sa voix rude et caverneuse, on vous a menti, vous vous êtes trompé!

— C'est ce que j'ai dit d'abord également, monsieur le directeur, quand on me l'a appris. Malheureusement, ce n'est que trop vrai... On reconnaît l'arbre à ses fruits... La maîtresse de M. Augulanty est une piqueuse de bottines... Il est souvent difficile de distinguer le bon grain de l'ivraie... Elle arrive d'Aix et elle s'appelle Émilie Chayaudet. Elle était chaudement recommandée à M. Augulanty... Salomon lui-même aurait pu s'y tromper, mais cet imposteur n'échappera pas à la justice de Celui qui sonde les reins et les cœurs...

Mathenot, très exalté, gesticulant, debout, à son tour, clamait ces phrases à bout portant dans la figure de Théodore Barbaroux, qui répétait obstinément :

— Mais c'est impossible! Mais c'est incroyable! Mais je n'admettrai jamais une chose pareille!... Voyons, réfléchissez... Comment, vous, Mathenot, un prêtre! pouvez-vous croire qu'un homme aussi pieux que M. Augulanty...

— Mais s'il est un hypocrite...

— Non, non. L'hypocrisie a des bornes. Un hypocrite ne peut pas passer pour un homme réellement religieux. Dieu ne permettrait pas que les mauvais ressemblassent à ce point aux bons... D'ailleurs, croyez bien que je sais reconnaître la vraie piété de la fausse. Augulanty a encore communié dimanche passé ! Et vous admettez un pareil sacrilège? Mais ce serait un démoniaque, un possédé !

— Monsieur le directeur, je ne fais que vous répéter ce que je sais.

— Mais comment le savez-vous? s'écria tout à coup l'abbé, d'une voix bourrue.

— J'ai pris des renseignements, j'ai consulté des gens qui le connaissent, j'ai..., murmura Mathenot, passablement interloqué et qui ne pouvait dire qu'il était au courant de la vie de son collègue par les potins de M. Bermès et les ragots d'une épicière.

— C'est cela ! s'écria l'abbé Barbaroux, qui commençait à montrer une véritable colère, vous avez fait parler des gens, vous avez recueilli des cancans ! Des renseignements de concierge ! Et c'est là-dessus que vous vous basez pour accuser M. Augulanty ! Ah ! c'est indigne, cela, Mathenot, indigne ! Je n'aurais jamais cru cela de vous ! — Mais, enfin, continuait l'abbé, en marchant de long en large dans le salon, les mains enfoncées aux poches de sa soutane, quand on répète des accusations pareilles, on en porte la preuve, au moins... En avez-vous?

— Mais, monsieur le directeur, murmura Mathenot, décontenancé, ce que je dis en est une...

— Ça, une preuve, allons donc ! J'appelle preuve un fait visible, tangible... un fait !

— En ce cas, monsieur le directeur, il est impossible de le prouver... J'ai cru utile de vous mettre en garde contre un menteur et... un fripon ! Vous n'y croyez pas ! Libre à vous. Vous voulez continuer à laisser comme professeur à nos enfants, dans une maison chrétienne, un libertin et un athée... Je ne vous en empêche pas... Dieu vous éclairera tôt ou tard ! Quant à moi, j'aurai fait mon devoir. On peut croire que j'agis par jalousie. Non, monsieur le directeur, croyez-le bien !... Mais c'est dans votre intérêt que je parle, ne le comprenez-vous pas? s'écria-

t-il d'une voix plus enrouée, vous ne savez pas combien je vous aime, combien je vous admire, combien je suis dévoué à l'école Saint-Louis-de-Gonzague, parce que c'est une grande œuvre de foi, dans un temps pourri, achevé, qui ne croit plus à rien... Vous êtes mon maître, je suis fier d'être votre disciple et de le dire ! Et quand je vois que votre bonté, votre confiance vous égarent, quand je vois...

Mathenot, suffoqué, se tut. Cet homme rude, brutal et cassant, avait des larmes dans les yeux. Cette émotion troubla l'abbé Barbaroux.

— Mon cher Mathenot, dit-il, d'une voix radoucie, je ne vous soupçonne pas de jalousie, je vous connais trop pour cela ! Excusez-moi si je suis allé trop loin dans mes expressions. Mais la surprise a été si forte... La Providence ne m'abandonnera pas, elle m'inspirera un moyen de connaître la vérité. Je ne méprise pas votre avis, je prendrai mes renseignements.

Mathenot se retira. Il espérait bien que l'abbé Barbaroux apprendrait l'infamie d'Augulanty. Quelle reconnaissance alors il aurait pour l'homme qui l'avait débarrassé d'un tel hypocrite ! Mathenot, emporté par son imagination, se voyait déjà économe.

XIII

OU LA VERTU DE MONSIEUR AUGULANTY TRIOMPHE

Le lendemain, à table, les pensionnaires remarquèrent l'extraordinaire distraction de l'abbé Barbaroux. Il était généralement inattentif, mais ce jour-là, sa figure concentrée et contractée indiquait l'importance de ses préoccupations. En vérité, le rapport de Mathenot causait à Barbaroux une souffrance intolérable. Le doute était une maladie réelle pour cet homme qui aimait à croire, comme certaines femmes aiment à aimer. Il avait beau se répéter que ce qu'on lui avait raconté n'était qu'une indigne calomnie, il ne laissait pas que d'en être douloureusement impressionné. Le caractère ecclésiastique de Mathenot

donnait un grand poids à ses paroles, et quoiqu'il n'aimât pas beaucoup son collaborateur, Barbaroux n'avait jamais eu occasion que de l'estimer.

Il y avait là, pour un honnête homme aussi scrupuleux que le vieux prêtre, une belle occasion d'être perplexe, hésitant et inquiet.

Il guetta l'arrivée de l'économe dans le couloir où il rôdait, comme une âme en peine, et si bouleversé que de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Quand le bel Augulanty parut, il le happa au passage et l'entraîna dans le cabinet étroit de l'économat dont il ferma soigneusement la porte.

— Mon cher Augulanty, dit-il, d'une voix que contraignait l'émotion d'avoir à accuser un aussi pieux personnage, vous savez mieux que personne la confiance que j'ai en vous et dont je n'ai jamais cessé de vous donner des preuves...

Quelque affectueux que fût ce début, il n'était pas moins menaçant. Augulanty flaira de l'orage dans l'air et disposa sa physionomie molle à prendre de suite l'expression qu'il serait nécessaire de lui communiquer.

L'abbé continuait avec une peine visible :

— Par conséquent, ne m'en veuillez pas... si je parais peut-être... avoir l'air d'écouter... ces propos que l'on m'a tenus... et auxquels... Je n'y crois pas, Augulanty, Dieu m'est témoin que je n'y crois pas ! Mais... il est bon que vous soyez averti et que... vous vous disculpiez... vous-même... Quoique je sache bien combien ces rapports sont calomnieux.

L'abbé s'épongeait le front avec un grand mouchoir à carreaux jaunes. Il respira comme un homme dont une lourde pierre écrase la poitrine. Augulanty avait arboré son air digne, mais il avait froid dans le dos. Il supposait que ces rapports concernaient Émilie Sayaudet. Il se prépara à la défense.

— Qu'a-t-on pu vous dire de moi, monsieur l'abbé? demanda-t-il, avec une indignation contenue, je ne vois rien ni dans mon présent, ni dans mon passé, qui puisse prêter le flanc à la malveillance. Ma conscience n'a rien à se reprocher !

— Je le sais, dit l'abbé, qui parut cependant soulagé d'un grand poids, je ne doute pas de vous, mon cher ami...

— Enfin, qu'a-t-on pu vous dire? J'ai le droit d'exiger une explication...

— Voici, expliqua Théodore Barbaroux, avec embarras. On m'a raconté que vous viviez avec une... femme, une ouvrière... qui s'appelle Chanilladet ou Chauyadet... Vous pensez si j'ai bondi !

Augulanty aussi venait de bondir. Son indignation fut très bien jouée.

— Oh ! quelle infâme calomnie ! Lâche, surtout, lâche, une lâche calomnie ! S'attaquer ainsi à une malheureuse fille, une honnête fille qui gagne pauvrement sa vie...

Augulanty savait qu'il serait dangereux de tout nier. Un autre rapport pourrait venir aux oreilles de l'abbé qui s'étonnerait de leur persistance et prendrait des informations plus sérieuses. Le mieux était de donner à la vérité le visage le plus propre à être goûté et apprécié par le vieux prêtre.

— Comment, s'écria celui-ci, mais cette femme existe?

— Si elle existe, monsieur l'abbé ! Mais elle habite tout près de chez moi ! C'est une misérable piqueuse en bottines qui vit toute seule et qui est extrêmement vertueuse. Ses parents habitent Aix. Son père a pris une maîtresse, une mauvaise femme qui voulait vendre cette pauvre fille. Par honnêteté, elle a fui sa famille. M. le chanoine de Dannaimare, qui veut bien m'honorer de sa protection, m'a prié de m'occuper de cette enfant infortunée. Je lui ai trouvé une place, et, depuis, elle gagne courageusement son pain de chaque jour... Ah ! Que le monde est mauvais ! Comme il comprend peu la pureté des intentions ! C'est cette charité dont on me fait un crime. Faut-il que les hommes soient corrompus, tout de même ! On a su cela et voyez les indignes propos que l'on tient ! Ce qui me dégoûte, c'est de voir que l'on s'attaque aussi lâchement à une malheureuse femme qui n'a personne pour la défendre contre tant de perfidie ! Le monde est bien bas, bien vil ! s'écria Augulanty, qui parut soudainement accablé de cette découverte. Heureuse-

ment que Dieu est là et qu'il y a une Justice ! — Mais je pense que vous ne m'avez pas soupçonné une seule minute?

— Non, mon cher ami, non, fit ingénument l'abbé, mais vous savez comment nous sommes, nous avons besoin d'entendre celui qui est accusé proclamer lui-même et bien haut son innocence.

— S'attaquer à une pauvre fille ! répétait Augulanty. Que l'on dise de moi ce qu'on voudra, c'est bien, cela m'est égal, je suis de taille à me défendre moi-même. Et puis cela se comprend, j'ai des jaloux. Le poste que j'occupe ici, la confiance dont vous m'honorez, cela m'a donné des ennemis. On sait que je suis un bon chrétien, cela suffit aux ennemis de notre sainte religion pour chercher à me noircir et à me couvrir de boue. — Mais calomnier bassement une femme qui n'a pour elle que sa vertu. Fi ! que c'est vil ! — Puis-je au moins savoir, monsieur l'abbé, qui vous a tenu ces ignobles propos?

L'abbé fit un geste de dénégation.

— Ne me demandez pas cela, Augulanty, je serais obligé de vous le refuser tout net.

— Puis-je au moins savoir si c'est quelqu'un de la maison?

Barbaroux s'agita comme un diable dans un bénitier.

— Non, non, je ne peux rien vous dire ! N'insistez pas, c'est inutile !

— Avant de vous quitter, monsieur l'abbé, permettez-moi de vous lire quelques phrases d'un petit livre que j'ai toujours sur moi. Je suis si affecté de ce que vous venez de me dire que j'ai besoin de chercher une consolation dans cette œuvre divine par excellence.

Il exhiba d'une de ses poches une *Imitation de Jésus-Christ*, tordue et cornée, qui semblait avoir été abîmée ainsi par un usage fréquent. Il la feuilleta avec prestesse et tout à coup s'écria :

« Mon fils, jetez votre cœur avec confiance dans le Seigneur, et ne craignez point les jugements des hommes, quand votre conscience vous rend témoignage de votre innocence et de votre piété.

« Il est bon, il est heureux de souffrir ainsi ; et ce ne

sera pas une chose pénible pour le cœur humble, et qui se confie en lui plus qu'en lui-même. »

— Croyez bien, mon cher Augulanty, déclara d'une voix troublée l'abbé Barbaroux, que le remords tourmentait, que je regrette infiniment ce qui s'est passé là et que...

Augulanty l'interrompit d'un geste et continua :

« C'est pourquoi il a remis tout à Dieu, qui connaît tout, et il n'a opposé que l'humilité et la patience à ceux dont la bouche proférait l'iniquité, ou qui imaginait des choses vaines ou mensongères, les répandant au gré de leur caprice. »

— Augulanty, cria le vieux prêtre, je vous fais toutes mes excuses !

Le dévot personnage lisait toujours :

« Si vous paraissez succomber pour le moment, et souffrir une confusion que vous ne méritez pas, n'en murmurez point, et ne diminuez pas votre couronne par votre impatience. »

Des larmes brillaient dans les yeux de M. Barbaroux. Il regardait avec une admiration sincère cet homme si vraiment chrétien et qui pouvait, en un pareil moment, montrer tant de grandeur d'âme et de résignation. Il remercia Dieu de le lui avoir envoyé pour le seconder, et, pour la première fois, il songea à le choisir comme successeur, quand il se retirerait.

— Embrassez-moi, Augulanty ! dit-il, en ouvrant les bras.

Le digne économe s'y jeta, et tous deux échangèrent ecclésiastiquement le baiser de paix, en frottant l'une contre l'autre leurs joues raboteuses. Puis M. Augulanty se retira, pensif.

Le soir même, M. Barbaroux monta chez l'abbé Mathenot.

— Monsieur Mathenot, lui dit-il, d'une voix rude, j'ai pris mes informations sur le sujet dont vous m'avez parlé. Ce que vous m'avez répété, innocemment, je veux le croire, constitue une odieuse calomnie. J'espère, dorénavant, qu'avant de colporter de pareils racontars, vous tiendrez à être mieux renseigné.

Mathenot, blême, s'inclina, sans répondre. Il venait de perdre définitivement le peu de confiance que l'abbé Barbaroux lui témoignait encore.

XIV

QUI MONTRE L'UTILITÉ DE LA LOGIQUE

Désormais, l'abbé Mathenot surveilla M. Augulanty, avec une lucidité plus haineuse encore, une clairvoyance plus envenimée. Ce long homme noir, qui se coulait le long des murs et qui semblait se confiner dans les pratiques d'une étroite dévotion, s'acharna à poursuivre de ses investigations le protégé de l'abbé Barbaroux. Mais cet espionnage était si inhérent à sa nature que nul ne s'en méfiait. Il y avait du policier chez lui. Quand il glissait dans un corridor ou s'insinuait dans une classe, les paupières à demi closes sur son regard chagrin, les lèvres murmurant une oraison, les mains enfoncées dans ses larges manches, on ne se doutait point des pensées que recélaient ce front ridé, ces yeux ternes, cette bouche amère et sèche.

Mathenot, ayant compris que son intérêt était de se lier avec le vieux M. Bermès, causait longuement avec lui toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il n'hésitait même pas à le suivre dans un bar du voisinage, où il ne consommait rien, mais où il payait les absinthes et les vermouths qui déliaient la langue du professeur. M. Bermès bavardait sur tout le monde et l'abbé avait généralement peu à glaner. Cependant il attendait avec patience, et de fait, un jour, M. Bermès s'écria, en faisant fondre son sucre :

— Saviez-vous, l'abbé, que notre excellent Augulanty passait tous ses dimanches chez Mme Caillandre?

— Que me dites-vous là ! balbutia Mathenot, ému de l'importance d'une telle nouvelle et très effrayé de voir les progrès que faisait son concurrent.

— La vérité même, mon cher. Et le plus drôle, c'est qu'il est devenu l'ami intime du sieur Caillandre. Et savez-vous pourquoi tout cela? Je vous le donne en cent.

— Mais... j'ignore.

— Vous n'êtes guère perspicace, l'abbé, permettez-moi de vous le dire. Ah ! Ah ! j'ai eu de la peine, moi aussi, à découvrir tout cela ! Figurez-vous que M. Augulanty cherche à épouser Virginie !

Hélas ! Mathenot ne l'ignorait pas, mais il ne croyait pas si proche le triomphe de l'esprit du Mal.

— Hein? Qu'en dites-vous? Voilà une nouvelle inattendue, ricanait M. Bermès. Ah ! il ne s'embrouille pas, notre Augulanty. C'est un lapin. Vous savez que le patron a donné vingt mille francs de dot à Cécile, quand elle s'est mariée.

— Je l'ignorais, murmura Mathenot, abasourdi.

— Voilà encore une chose que j'ai eu de la peine à démêler ! Mais j'avais appris qu'il y avait une hypothèque sur la maison. J'ai fini par tout savoir. Notre Augulanty compte donc en toucher autant. C'est un gaillard, ce type-là, il me plaît. Moi, j'ai gâché toute ma vie et je n'ai réussi qu'à être un alcoolique, mais j'aime les ambitieux. Voyez cet Augulanty, il se mariera avec une jeune fille, qui sera, vous pouvez m'en croire, une des plus belles femmes de Marseille. Il succédera au père Barbaroux. Et c'est le fils d'un petit coiffeur, rien de plus...

Mathenot se mit aussitôt à dénigrer le pensionnat. C'était un vieux bâtiment, les élèves ne payaient pas, les dépenses dépassaient les bénéfices, l'abbé s'y ruinait.

Mais Bermès regarda malicieusement son confrère, en clignant des yeux, avec une mine absolument sceptique aux déclarations de l'abbé : « Je ne suis pas une bête, disait clairement le sourire du vieux malin, ce n'est pas par affection pure que tu flattes mon alcoolisme. »

— N'avez-vous pas remarqué, continua-t-il, comme la mère Pioutte fait les yeux doux à notre Augulanty? Et vous la connaissez, la bonne dame, vous savez si elle est aimable avec nous ! C'est à peine si elle nous dit bonjour, et quand elle le fait, c'est avec un petit air sec, hautain et protecteur. Elle n'était jusqu'ici, d'ailleurs,

pas plus aimable avec Augulanty. Et tout à coup, changement à vue. Hier, je les ai rencontrés ensemble. Elle riait de ce qu'il disait, elle était tout miel. Pourquoi cela? Certainement, le parti lui va, elle tient à ce mariage. Et c'est ce que je ne comprends pas. Quel intérêt peut-elle y avoir? Pour une jeune fille sans dot, Caillandre était un joli parti, mais Augulanty! Un simple professeur sans avenir, l'économe d'un pensionnat qui tombe en quenouille! Il y a là quelque chose d'obscur...

Mathenot ne comprenait pas plus que lui. Mais ces nouvelles étaient assez graves pour l'inquiéter. La situation se montrait sous un jour de plus en plus fâcheux. Le mariage d'Augulanty et de Virginie ruinait définitivement ses espérances et compromettait l'œuvre morale de l'école Saint-Louis-de-Gonzague. En homme religieux, il redoubla de ferveur dans ses prières et fit même une neuvaine pour obtenir que Dieu éclairât l'abbé Barbaroux sur l'indignité de son économe. Cependant, quelque confiance qu'il eût dans le Seigneur, il ne se reposa pas entièrement sur lui, et il continua d'espionner Augulanty.

A quelque temps de là, M. Bermès, en entrant dans le corridor, fut témoin d'une scène significative qu'il raconta le jeudi suivant à Mathenot. Il avait vu Augulanty arrêter au seuil de la porte Mlle Pioutte et lui dire quelques mots avec son plus mielleux sourire, et Virginie répondre à cette avance avec tant de raideur, de sécheresse et de mépris visible que son interlocuteur en eut le nez fort long et le teint fort échauffé, d'autant plus qu'il venait d'apercevoir, derrière la porte vitrée du tambour, ce bon M. Bermès, avec son regard fureteur, et justement en train de tirer son chapeau devant la jeune fille qui sortait. A ce récit, Mathenot ouvrit la bouche, les yeux, les oreilles, comme s'il n'avait pas assez d'ouvertures pour bien entendre ce qu'on lui disait.

— C'est une querelle d'amoureux! déclara-t-il, enfin, prononçant au hasard cette phrase qu'il ne comprenait guère.

— Heu! fit Bermès, je n'en crois rien. J'ai assez l'habitude de ces histoires-là. Ce petit incident n'y ressemble

guère... A moins qu'elle ait agi ainsi par hypocrisie, parce que j'étais là et qu'elle craignait que j'en souffle un mot à son oncle...

— Comment? L'abbé Barbaroux n'est pas au courant de ce projet? demanda Mathenot.

— Eh ! non, il n'est pas au courant. Vous n'êtes guère fin, l'abbé, permettez-moi de vous le dire. Le patron est, lui aussi, autrement ambitieux pour ses nièces !

— Mais alors, c'est inextricable, s'écria le prêtre avec désespoir. Pourquoi Mme Pioutte est-elle si aimable avec Augulanty?

— Comment le saurai-je? Il se pourrait que Mme Pioutte eût des raisons personnelles de vouloir l'économe pour gendre.

— Mais lesquelles?

— Eh ! l'abbé, je l'ignore. Vous êtes bon, vous ! Tout est possible. Si Mme Pioutte ne voulait pas d'Augulanty, elle ne lui ferait pas tant de politesses, car elle n'ignore certainement pas qu'il fait la cour à sa fille. Et d'après ce que j'ai vu, Virginie ne veut pas de lui. C'est naturel. Il est certain que Mlle Pioutte, jolie comme elle l'est, a l'espoir de faire un autre mariage que celui-là. Épouser un professeur médiocre et d'origine vulgaire, ce n'est pas tentant pour une belle fille luxueuse et dépensière.

— Vous croyez donc, résuma Mathenot, que Mme Pioutte a des motifs spéciaux et sans doute intéressés de désirer un mariage que sa fille ne veut pas?

— Je ne cesse de vous le dire. — D'ailleurs, qu'est-ce que tout cela peut vous faire, l'abbé? ajouta malicieusement Bermès, vous avez la veine d'être en dehors...

— Oh ! ce que j'en dis là, c'est uniquement pour causer ! Évidemment ces histoires me sont indifférentes. Mais on s'intéresse à une maison à laquelle on appartient, et puis, j'aime l'abbé Barbaroux, moi !... C'est l'honnête homme dans toute la force du terme, le vrai chrétien !

M. Augulanty, depuis qu'il était intime avec les Caillandre, avait eu le tort de se montrer hautain, réservé, et même un peu dédaigneux avec ceux-là mêmes que

naguère il avait le plus flattés. Se sentant fort de l'appui de son supérieur, il ne tenait plus à les ménager. Et il leur témoignait un mépris mitigé de politesse condescendante, attitude qui froissa M. Bermès, assez pointilleux sur la question des égards qu'on lui devait. Si Augulanty n'avait pas ainsi tourné casaque, assez maladroitement, avec la vaniteuse suffisance du parvenu qui se croit arrivé, Bermès l'eût sûrement avisé de l'intérêt équivoque que l'abbé Mathenot lui montrait. Car le professeur avait trop l'expérience des intrigues et le sens des scandales pour ne pas démêler ce que le prêtre s'efforçait de cacher, c'est-à-dire qu'il voulait ruiner Augulanty pour accaparer sa place.

Mathenot réfléchit longtemps à cette conversation, au point de se montrer hargneux quand on le dérangeait de sa rêverie et de paraître plus soucieux, plus morne et plus resserré encore que d'habitude. On attribua généralement cette récollection à ses pensées religieuses, et nul n'en prit ombrage. Ainsi protégé par lui-même et par sa légende contre des curiosités indiscrètes, Mathenot songeait à son aise qu'il se trouvait sur une piste bizarre, qui pourrait le mener fort loin, s'il avait assez de finesse, de chance ou d'audace pour la suivre jusqu'au bout.

Or, M. Barbaroux, faisant tantôt une classe, tantôt l'autre, occupait certains jours la grande salle du rez-de-chaussée, et, d'autres fois, une des petites pièces du premier étage, selon le nombre des élèves, ce qui occasionnait un déménagement continuel des professeurs. Il se trouva que l'abbé Mathenot prit place, une après-midi, dans la pièce où M. Augulanty avait péroré le matin.

A quatre heures et demie, l'économe s'approcha du pupitre où l'abbé Mathenot récitait une prière et lui demanda avec une inquiétude visible s'il n'avait pas trouvé un portefeuille sur le bureau.

— Je n'ai rien vu de ce genre, dit Mathenot, en regardant du coin de l'œil M. Augulanty, qui ne jugeait pas son interlocuteur assez conséquent pour prendre la peine de dissimuler avec lui.

— Je suis très ennuyé, très ennuyé de l'avoir perdu.

Augulanty, considérant Mathenot comme un imbécile,

usa du tour qu'il convient de prendre avec cette race d'individus. Il expliqua négligemment :

— J'y tenais beaucoup. J'y mets toutes mes factures. Je serais désolé de l'avoir perdu.

Cette explication, nécessaire pour tromper un sot, éveilla les soupçons toujours proches de Mathenot. Le trouble d'Augulanty le frappa. Cherchant toujours le lien secret qui devait unir l'économe à Mme Pioutte, il associa tout à coup dans son esprit l'image du portefeuille et celle de cette complicité mystérieuse. Il chercha donc, avec grand soin, l'objet égaré, mais comme il descendait l'escalier avec Augulanty, l'abbé Barbaroux interpella l'économe et lui dit que Samoëns, un élève de troisième, venait de lui remettre une enveloppe de cuir qu'il avait trouvée et qui lui appartenait peut-être.

Instinctivement, Mathenot regarda Augulanty. Il le vit lever avec terreur les yeux sur le vieux prêtre et pâlir en apercevant le maroquin rouge entre ses mains.

Le lendemain, Mathenot examina son rival. Dans le veston sanglé, nulle déformation, à la place de la poche intérieure, ne gonflait plus l'étoffe de drap bleu. Augulanty, effrayé sans doute par le danger de perdre une seconde fois ses papiers, ne les portait plus sur lui.

Il était donc évident que M. Augulanty possédait un document précieux et qui recélait peut-être la raison occulte d'une relation que rien n'expliquait logiquement.

XV

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE !

Félix Augulanty, après son échec auprès de Virginie Pioutte, était rentré chez lui, désespéré et furieux. Ce refus, c'était encore toute sa vie à terre, tout son avenir détruit. Comme le pot-au-lait de Perrette, il emportait ses rêves d'avenir, son importante situation future de chef d'un grand établissement pédagogique, l'aisance, les

vanités du luxe, l'amour, les honneurs, les décorations que lui vaudraient ses études scientifiques, tout ce mélange d'ambitions vulgaires qui fermentait dans ce cœur d'humilié, avide de prendre sa revanche et de se montrer, un jour, l'égal de ceux qui l'avaient dédaigné. Mais cela, Virginie, seule, pouvait le lui apporter dans ses longues mains, fines comme des épées et blanches comme des jouets d'ivoire, et Virginie le lui refusait. Elle le condamnait à l'ombre, au travail obscur, méprisé, mal payé, à une existence plate, lugubre et médiocre. Elle l'effaçait d'un regard ; elle le rejetait au néant, d'un sourire. Elle ne voulait pas savoir ce que cet homme, affable jusqu'à la servilité et d'apparence lymphatique, contenait de passionné, d'ardent et d'audacieux. Mais, dans la frénésie de ses désirs, dans la violence exaspérée de son orgueil, de sa sensualité et de ses besoins d'argent, Augulanty se cramponnait fiévreusement à son projet comme un naufragé à une épave. Énervé, frémissant, bouillant d'impatience et de rancune, il se disait, tout en marchant sous la pluie cinglante, des monologues rageurs :

— Ah ! elle me refuse ! Ah ! elle est sûre de ne jamais m'aimer et de ne jamais m'épouser ! Je suis un trop petit sire pour elle ! On ne réduira donc pas l'effroyable fierté de tous ces riches, puisqu'il la conservent même quand ils sont ruinés et quand ils vivent aux crochets d'autrui ! Et cette Virginie s'imagine que cela va se passer comme ça, que je ne lutterai pas, que j'admettrai tout simplement d'être mis de côté, comme une vieille paire de pantoufles ! Ah ! Ah ! nous verrons, nous verrons. Mais que lui faut-il donc? s'écria-t-il, intérieurement, avec une sorte de contraction affreuse de la gorge, un prince ou un Adonis? Je ne suis pas assez riche, ni assez chic, ni assez beau pour elle, ni assez apparenté à de vieilles familles débarquant tout droit de l'époque tertiaire.

Ayant l'âme ulcérée et l'amour-propre douloureux comme une plaie que l'on excite avec un fer, M. Augulanty divaguait ainsi, en se dirigeant vers son lointain quartier.

Il reprit plus loin son monologue interrompu :

— Eh bien, puisqu'on me refuse, puisqu'on me trouve

un trop pauvre sire pour m'épouser, nous allons voir ! Je tiens la mère Pioutte à ma discrétion. Je vais la faire danser ! Ah ! ils veulent la guerre, ils l'auront ! Et nous verrons qui sera le plus fort ! Et si la mère Pioutte me refuse, elle aussi, eh bien, je me vengerai ! L'abbé saura tout. Je lui dirai que sa sœur est une voleuse et son neveu, un libertin. Je connais Barbaroux. Ça ne fera pas long feu. Il les lâchera tous ! Ils tomberont dans la misère. Virginie pourra donner des leçons, si elle veut ! Qu'elle crève de faim ! On l'aura alors pour cent sous ! acheva-t-il, dans un brusque sursaut de sa nature foncièrement basse et brutale, qu'il dissimulait si habilement sous ses dehors mielleux.

Si son caractère se refusait aux formes supérieures de l'amour, il n'en était pas moins assez fougueux pour communiquer à son désir la violence de la passion. Il en éprouvait aussi les haines sourdes, les rancunes impitoyables, et cette sorte de souffrance maladive, qui naît de la vanité blessée et de la sensualité qui se révolte d'être insatisfaite.

Quelques jours plus tard, après sa classe, M. Augulanty rencontra Mme Pioutte, au seuil du jardin, près de la fontaine. Il s'approcha d'elle avec un sourire obséquieux et sollicita humblement la faveur d'un entretien particulier. Elle ouvrit sans répondre la porte du grand salon et entra. Augulanty la suivit. Il eut soin de prendre place dans un fauteuil qui tournait le dos aux fenêtres, tandis que Mme Pioutte s'asseyait inconsidérément en pleine lumière.

La vieille dame, très intriguée par les airs mystérieux de l'économe, et ne comprenant rien à ses façons, attendait avec impatience qu'il lui expliquât le motif de cette entrevue. Mais Augulanty se garda bien d'en venir de suite au fait. Appuyant ses coudes aux bras du meuble, il joignit par les extrémités ses doigts roses et inclina le nez vers eux, en commençant une conversation qui parut à Mme Pioutte souverainement oiseuse.

— Figurez-vous, madame, que nous avons appris, hier, au conseil de M. le directeur, qu'un de nos élèves avait une maîtresse.

Mme Pioutte esquissa un geste qui signifiait : « Qu'est-ce que cela peut bien me faire? » Mais Augulanty continua comme s'il ne s'était aperçu de rien :

— Une telle nouvelle nous a tous profondément affectés, et M. le directeur en est presque malade de tristesse. C'est le jeune Frédéric Blesle, le fils du négociant. Il n'a que dix-sept ans. N'est-ce pas affreux, à cet âge-là? Ah! je ne comprends rien à la jeunesse d'aujourd'hui. De telles choses sont inconcevables !

Mme Pioutte, impatientée, se frottait le bras, attendant toujours la suite.

— M. le directeur pense que c'est là le pire péché de la part d'un jeune homme. Et je suis de son avis. Cela montre un tel endurcissement, un tel mépris précoce des enseignements de notre sainte religion ! Il y a des erreurs que l'on s'explique, des égarements d'un instant que l'on excuse, la chair est faible, les tentations sont fortes. Mais avoir une maîtresse ! Commettre continuellement un péché mortel, ne jamais s'approcher des sacrements, renier la foi de sa famille, offenser Dieu avec insouciance et cynisme, quelle indignité, madame ! Certes, monsieur votre frère est indulgent et il a pardonné bien des fautes, mais tantôt, à la réunion, il nous disait : « Il ne peut pas y avoir de pardon possible pour un tel péché, si l'on s'y obstine. L'être capable de vivre ainsi, comme une bête, n'a plus qu'à descendre la pente du vice aussi bas que l'on peut le faire. Il est perdu. Il n'y a plus pour lui Dieu, morale, religion, famille, honneur, devoir ! C'est un homme à la mer ! »

Il était visible que ce discours mettait mal à l'aise Mme Pioutte. Augulanty, tout en examinant ses ongles, la regardait en dessous et s'en apercevait bien. Alors, sur le même ton, mais beaucoup plus bas, et en jetant autour de lui un coup d'œil circulaire, comme s'il avait peur d'être entendu par quelqu'un, il ajouta, comme on murmure un secret :

— Et votre fils, madame?

Mme Pioutte eut un sursaut nerveux, comme quelqu'un qui se croit seul dans une chambre et qui entend tout à coup parler derrière lui. Le sang abandonna son visage

qui parut, quelques secondes, pareil à celui d'un cadavre. Ses mains sèches tremblèrent comme des feuilles mortes, quand souffle un coup de vent. M. Augulanty se délecta de ce mouvement de frayeur.

— Comment? Mon fils? Que voulez-vous dire? s'exclama-t-elle, partagée entre la crainte que M. Augulanty sût quelque chose et sa certitude qu'il ne pouvait rien savoir.

— Avez-vous de bonnes nouvelles de lui? reprit l'économe, avec sa voix la plus naturelle.

— Mais oui, excellentes, répondit la vieille dame, qui se répétait avec angoisse : « Sait-il quelque chose ou non? Il n'a rien pu apprendre! Mais alors pourquoi m'a-t-il interrogé de cette façon bizarre? »

Augulanty se frottait vigoureusement les mains, avec un air de visible satisfaction.

— Tant mieux, madame, tant mieux. Vous ne sauriez croire combien ce que vous me dites là me cause de plaisir. Travaille-t-il beaucoup?

— Toujours beaucoup. — Et pour tendre un piège au professeur, Mme Pioutte ajouta : « Je suis très contente de lui. D'ailleurs, je n'ai jamais eu qu'à me louer de Charles. »

Augulanty prit un air bonhomme :

— Vraiment, madame? J'en suis très heureux pour vous. Avec tous les sacrifices que l'on fait pour ses enfants, c'est bien le moins qu'on en ait quelques consolations.

— Il ne sait rien! pensa Mme Pioutte. Et elle soupira d'aise, mouvement qui n'échappa pas à l'observateur que dissimulait en ce moment M. Augulanty. Une fois rassurée, la sœur de l'abbé devint aussitôt agressive et se mit en mesure de faire payer cher à l'économe les minutes de frayeur qu'il lui avait causées.

— Mais je pense, monsieur Augulanty, que ce n'est pas pour me parler de Frédéric Blesle, que vous avez sollicité la faveur d'un entretien particulier!

Elle répéta ironiquement la phrase d'Augulanty, en soulignant chaque mot.

— Non, madame. J'avais autre chose à vous dire. Vous n'ignorez pas que je suis un ami de M. Caillandre et que je vais fréquemment chez lui. J'y ai l'occasion de

rencontrer Mlle Virginie et d'apprécier tout ce qu'elle a de qualités morales et intellectuelles, sans compter ses grâces physiques. Je ne vous cacherai pas, madame, la profonde impression que votre fille a faite sur moi. Et j'ai formé le projet peut-être... audacieux... d'unir mes jours aux siens...

Mme Pioutte eut un haut-le-corps significatif, une moue méprisante abaissa ses lèvres. Augulanty, qui s'en aperçut, ferma modestement les yeux et continua, sans paraître l'avoir remarqué :

— J'ai tenu aussitôt à vous faire part de cette idée, madame. Car ma dignité ne me permet pas d'agir sans votre approbation. Puis-je espérer que vous ferez un bon accueil à ce projet?

— Mon Dieu, monsieur, dit, avec dédain, Mme Pioutte, il est difficile de vous répondre ainsi, sans réfléchir, mais je crois cependant que ma réponse sera négative. Virginie est très jeune, et nous ne comptons pas encore...

— C'est un refus, madame?

— Je crains que oui.

— En ce cas, la raison que vous invoquez n'est qu'un faux-fuyant, dit Augulanty, chez qui l'impatience faisait reparaître la brutalité, et qui, au surplus, ne craignait plus assez Mme Pioutte pour la ménager. La vérité est que vous ne voulez pas de moi pour gendre.

— Puisque vous le reconnaissez vous-même, je ne cherche plus à vous le cacher !

— Et la raison de cet ostracisme, madame?

— La raison est que nous espérons faire faire un plus beau mariage à Virginie. Ne croyez pas, monsieur, que ce refus comporte la moindre critique de votre personnalité. Je reconnais votre mérite. Mais votre situation financière n'est en rapport, ni avec mes souhaits, ni avec l'éducation...

— Votre fille, n'ayant qu'une dot assez minime, — et encore si M. l'abbé lui en fait une, ce qui n'est pas prouvé — aura beaucoup de peine à trouver cette situation...

— C'est possible, monsieur, mais cela nous regarde, nous en sommes seuls bons juges...

— Décidément, madame, vous me refusez?

— Oui, monsieur. Et j'espère que vous comprendrez mes motifs et que vous ne vous en formaliserez pas.

— Je vous avouerai que j'ai déjà traité cette question avec Mlle Virginie et qu'elle m'a fait la même réponse que vous...

— Vous voyez? déclara Mme Pioutte, d'un ton triomphant. — Elle ajouta :

— Vous n'avez pas agi convenablement en parlant à ma fille, avant de me prévenir. Un homme bien élevé ne se conduit pas ainsi...

Augulanty entendit encore siffler à son oreille le mot méprisant : « Fils de coiffeur ! » Il répondit grossièrement :

— Tout cela, ce sont des niaiseries ! Il est certain qu'en principe on ne se conduit pas ainsi, mais comme personne ne s'en prive, je ne vois pas pourquoi je me serais gêné. D'ailleurs, ma conscience ne me reproche rien et cela me suffit... Mais vous ne connaissez pas encore tout à fait le but de ma visite. Ayant déjà été repoussé par votre fille, comme je viens de l'être par vous, j'avais formé le projet de vous mettre dans mon camp, j'espérais que vous vous feriez le défenseur de ma cause auprès de Mlle Virginie, que vous lui prouveriez que je suis un excellent parti pour elle, que vous la décideriez, en un mot, à revenir sur ses préventions injustes et que vous faciliteriez un mariage auquel je tiens absolument...

Mme Pioutte regardait Augulanty d'un air railleur :

— Ah ! vous attendiez cela de moi? Eh bien, je vous assure que vous n'êtes pas grand clerc !

— Qui sait? fit Augulanty.

— Oh ! c'est tout su.

— Peut-être m'accorderez-vous ce que je vous demande plutôt que vous ne le croyez.

— Jamais, monsieur.

— Jamais? répéta Augulanty d'un air malicieux et moqueur.

— Jamais ! fit Mme Pioutte, indignée de tant d'obstination et d'impudence, et qui se leva pour indiquer que la séance n'avait que trop duré.

Mais Augulanty ne bougea pas. Il reprit son ton de voix humble et doux pour continuer :

— Nous venons de décider le renvoi de M. Blesle. Aucune considération n'a pu retenir la sévérité de M. l'abbé, qui est cependant très lié avec la famille Blesle. Ni des relations cordiales, ni l'intérêt, puisque ce jeune homme était le seul élève qui payât encore cinquante francs par mois. Et vous savez combien votre frère est désargenté en ce moment...

Et tout à coup, la voix de M. Augulanty se fit rude et sonore pour asséner brusquement cette phrase foudroyante sur la tête de Mme Pioutte :

— Que pensez-vous, madame, que fasse l'abbé quand il saura que son neveu, pour lequel il a fait tant de sacrifices, vit avec une maîtresse et qu'il en a même un enfant?

Mme Pioutte, qui s'était rassise, se leva avec affolement. Elle était livide, ses mains tremblaient de nouveau. Elle essaya de nier et balbutia :

— Que voulez-vous dire, monsieur? Comment osez... Comment?... Une telle calomnie...

— Inutile de mentir, madame, dit brutalement Augulanty. Je sais tout cela, et je n'ignore pas que vous le savez aussi... Il y a déjà assez longtemps que vous êtes avertie de l'inconduite de votre fils et que vous n'ignorez plus qu'il habite avec un modèle !

— Un modèle ! cria Mme Pioutte épouvantée et qui sentit renaître en elle contre cette femme toute l'aversion jalouse, toute la haine animale qu'elle avait eu tant de peine jusque-là à contenir.

— Ne saviez-vous pas que c'était un modèle? fit Augulanty, frappé par l'expression sincère du cri que son interlocutrice venait de pousser.

— Mais non... je croyais... on m'avait dit que c'était une institutrice... une jeune fille de bonne famille... qui avait eu des malheurs.

— C'est votre fils qui vous a raconté ça, parbleu ! dit Augulanty qui se tordait de rire. C'est une blague. Cette Clémentine Jouve est modèle, et, bien entendu, elle a été la maîtresse de tous les élèves de l'École des Beaux-Arts...

— Ce n'est pas possible ! C'est une infamie, ce que vous me racontez là !

— Hé! madame Pioutte, êtes-vous toujours si satisfaite de la conduite de votre fils?

Les ricanements de l'économe exaspérèrent la vieille dame.

— Ah çà! monsieur, qui vous permet de me raconter ces horreurs... C'est... inqualifiable... Je me plaindrai à mon frère. On m'insulte chez lui! — Etes-vous sûr, monsieur, de ce que vous avancez?

— Absolument. Je le tiens d'un ami de Charles, un de ses camarades de l'école, qui a eu cette fille comme maîtresse, lui aussi... — Mais je n'ai pas fini mes questions, madame. — Que pensez-vous aussi que ferait l'abbé, s'il était au courant de ces saletés-là, — et s'il savait que vous lui avez volé quinze mille francs...?

A ces mots, la physionomie de Mme Pioutte exprima une telle émotion et une telle frayeur qu'Augulanty lui-même en fut effrayé. Il crut que la vieille dame allait tomber; elle se cramponna à un fauteuil, comme prise de vertige, elle montra ces prunelles hébétées des femmes qu'une trop grande douleur terrasse. Puis, quand elle se fut un peu remise, mais encore hagarde et les traits convulsés, elle cria, d'une voix étranglée, comme on appelle : « Au voleur! »

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!

Augulanty haussa les épaules :

— Non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Et il n'est pas vrai non plus que votre frère vous a donné vingt mille francs et que vous n'en avez remis que cinq mille à Mme Caillandre? Et ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que M. Charles Pioutte, qui reçoit deux cents francs par mois, en a dépensé près de dix mille, depuis cette année, pour s'installer chez lui et faire de petits voyages.

Écrasée par cette dernière révélation, Mme Pioutte s'était laissé tomber dans le fauteuil, atterrée, immobile, muette.

— Vous vous imaginiez naïvement qu'il allait épouser sa maîtresse? Ah! le bon billet que vous aviez! Il ne l'a pas fait, et il ne le fera pas! Il gardera cette fille et il ne l'épousera jamais. Et vos quinze mille francs seront

mangés bêtement, et il n'en restera rien dans trois mois. Et l'enfant restera naturel, tel qu'il est né.

Mme Pioutte poussa un gémissement.

— Et voyez donc, madame, quelle serait votre situation, et celle de Charles, et celle de Mlle Virginie, si M. le directeur apprenait tout cela, s'il savait comment a été gaspillé cet argent au moment où il en avait le plus besoin, et que l'hypothèque prise sur sa maison avait servi à payer les plaisirs de monsieur son neveu. Croyez-vous qu'il vous continuerait sa confiance? Il aurait encore moins de pitié pour vous que pour Blesle, puisque vous l'avez trompé plus longtemps et que vous le touchez de plus près... Et vous ne savez pas si quelqu'un n'ira pas le lui dire !

Et le sourire d'Augulanty indiqua nettement que, le cas échéant, il se chargerait d'être ce quelqu'un-là et de rendre aux Pioutte ce petit service d'ami.

Jusqu'au dernier moment, Augulanty avait craint qu'il y eût au problème qui s'était posé devant lui une autre solution, ce qui aurait pour résultat de le faire chasser comme un valet. Dans la joie de ne pas s'être trompé, il eut le triomphe insolent. Il termina par ces mots :

— Comprenez-vous, maintenant, madame, que je vienne vous demander de vous faire l'apôtre de ma cause auprès de Mlle Virginie. Je joue cartes sur table avec vous. Je tiens à épouser votre fille, je vous l'ai déjà dit. Je l'aime, et, de plus, j'ai formé le projet de devenir le successeur de M. Barbaroux. Je compte faire un établissement modèle de ce pensionnat qui tombe en ruines. Mme Augulanty, — il eut un sourire de fatuité narquoise, — aura dans quelques années une belle situation, mais elle est la clef de la mienne, et elle se trouve en même temps, par la malice du sort, la condition *sine quâ non* de l'avenir de son frère. M'aiderez-vous d'une manière effective?

— Je vous le promets, monsieur, murmura Mme Pioutte, d'une voix blanche. Virginie sera votre femme !

Augulanty se retira, enchanté de son entrevue.

Quand elle fut seule, Mme Pioutte frissonna et cacha sa tête dans ses mains :

— Je suis entre les mains d'un misérable, se dit-elle. Et Charles m'a affreusement trompée. Ah ! Dieu me punit de mes mensonges ! Mais comment a-t-il pu être au courant?... Qui sait si ce qu'il m'a dit de Charles est bien vrai? Ce qui est certain, c'est que si je n'accomplis pas ma promesse, il dira tout à mon frère !... Ah ! venir à bout de tant de difficultés pour échouer au port ! Comment peut-il savoir?... J'ai eu tort d'agir ainsi... Si mon pauvre mari voyait tout cela ! Quelle débâcle ! Tant pis ! Il faut sauver Charles... Après tout, cet Augulanty ne fera peut-être pas un très mauvais mari, et il aura une assez jolie situation... Virginie peut bien l'épouser ! Elle pourrait tomber plus mal !

Elle avait déjà sacrifié Cécile à Charles, elle allait s'efforcer dorénavant de lui sacrifier Virginie.

XVI

DANS LEQUEL MATHENOT EST AIDÉ PAR SA CHANCE, LE HASARD OU LA PROVIDENCE, SELON LA CONVICTION DU LECTEUR

Mathenot, plongé dans ses réflexions comme un sanglier dans sa bauge, ne pouvait détacher de son esprit le portefeuille de M. Augulanty. Il y pensait tout le jour, il le voyait dans ses rêves, et il en sortait des papiers multicolores qui proclamaient tous la honte d'Augulanty, les crimes d'Augulanty, la défaite d'Augulanty. Ces images hantaient la pensée du prêtre ; elles déterminaient sa volonté et ses désirs. Le même raisonnement, à leur suite, troublait Mathenot :

— Je me trouve en face de deux faits simples et en apparence sans rapport : l'intimité d'Augulanty et de Mme Pioutte et l'importance du portefeuille d'Augulanty. Or, l'intimité de ces deux personnages est quelque

chose d'absurde, en dehors de toute donnée logique. Il faut pour l'expliquer un motif spécial et incompréhensible. Pourquoi ce motif ne serait-il pas enfermé dans le portefeuille d'Augulanty? Étant en meublé, Augulanty, pour plus de sûreté, porte ses papiers sûrement sur lui, mais depuis qu'il a failli les perdre, il doit les laisser chez lui, persuadé que nul n'ira les y chercher...

De là à former le plan d'y aller soi-même, il n'y avait qu'un pas. Mathenot se proposa de faire chez Augulanty une petite perquisition. S'il ne trouvait rien, tant pis, il en serait pour sa peine, et voilà tout. Afin d'atténuer vis-à-vis de sa conscience ce qu'une telle action avait de répréhensible, Mathenot se rappelait que la grandeur du but en excusait les moyens, qu'il servait la cause de Dieu et qu'il s'agissait d'arracher un pensionnat religieux aux mains d'un libertin, d'un hypocrite et d'un athée.

Ayant appris par hasard, un jeudi, que M. Augulanty passait la journée à Aix, l'abbé Mathenot partit pour les Chartreux.

Au numéro 5 du boulevard Meyer, Mathenot trouvait la pension d'Augulanty, une maison de deux étages et de trois fenêtres de façade, avec un bar à la porte. Deux femmes causaient au seuil, une vieille, en cheveux gris, et une jeune commère, qui allaitait un enfant, sans crainte de montrer dans leur nudité les doubles fruits de sa gorge puissante que le bébé semblait vouloir désahabiller tout entière, tant il écartait la laine du corsage de ses mains mignonnes et crispées.

L'abbé Mathenot baissa les yeux, avec une modestie indignée de tant d'impudeur, et demanda M. Augulanty. La vieille lui répondit qu'il était absent.

— Viendra-t-il bientôt?

— Je ne pourrai pas dire à monsieur. Il ne m'a rien dit en partant.

Mathenot parut très ennuyé. Il déclara qu'il tenait à le voir et qu'il avait à lui parler. « Comment faire? répétait-il, d'un air sombre. Ne pourrais-je pas l'attendre un moment chez lui? » Augulanty laissait toujours sa clef à la logeuse, pour lui permettre de nettoyer sa chambre. Elle ne vit pas de difficultés à la confier à ce prêtre, qui

se disait envoyé par l'abbé Barbaroux, le directeur de l'école où M. Augulanty était économe.

La logeuse monta avec l'abbé, ouvrit la porte et laissa le prêtre seul dans la chambre, qui était étroite et longue, très basse de plafond et tapissée d'un papier jadis bleu et devenu d'un gris jaunâtre. Il y avait au fond une alcôve avec un lit, le long des murs, une commode à dessus de marbre, une armoire à glace dont le miroir était assez bizarrement brisé, un divan qui laissait des tire-bouchons de crin pendre par ses déchirures, deux fauteuils, et, au milieu, une table et plusieurs chaises. Mathenot remarqua que M. Augulanty avait peu d'ordre. Ses vêtements gisaient sur le divan, un faux col sale traînait sur la cheminée, les souliers se trouvaient à une lieue l'un de l'autre. Ces détails eurent une très grande importance pour Mathenot. Il y discerna la preuve que M. Augulanty, négligent comme il paraissait l'être, n'avait pas dû cacher son portefeuille avec beaucoup de soin.

Après s'être assuré que la porte était bien fermée, il ouvrit le premier tiroir de la commode. Il contenait des piles de lettres mal rangées, des factures, des photographies, quelques livres, des revues, des papiers en désordre et des cartes postales représentant des actrices si décolletées que l'abbé en rougit violemment et sentit augmenter encore son aversion pour l'imposteur. Il se proposa d'examiner plus longuement ces paperasses, s'il ne trouvait rien ailleurs.

Il vit dans le second tiroir des chaussettes, des mouchoirs, des caleçons, des flanelles, mais, dans le troisième, il n'eut qu'à soulever les chemises empesées pour découvrir, au-dessous, l'objet de ses rêves, ce fameux portefeuille, qui était rouge, usé, flétri et fatigué par un usage quotidien.

Il contenait deux notes acquittées, une photographie de jeune femme qu'il ne connaissait pas et qu'il supposa être Émilie Sayaudet, un instantané d'amateur où figuraient Virginie Pioutte, entre Caillandre, sa femme et Mme Hampy. Un ruban rose et une jarretière mauve s'échappèrent d'un compartiment fermé, avec une lettre pliée en quatre, jaunie et salie aux angles. Mathenot

l'ouvrit et la parcourut. Il poussa une légère exclamation de joie, et un frémissement le parcourut. Pas plus qu'Augulanty, quand celui-ci avait appris la disparition des quinze mille francs, Mathenot ne s'était trompé dans ses prévisions, et la lettre, que l'économe avait considérée comme la bouée de sauvetage, allait contribuer à le perdre. Voici ce que lut l'abbé Mathenot, debout, auprès de la fenêtre, et tremblant au moindre bruit d'entendre le pas d'Augulanty ou la logeuse frapper à la porte :

« MON CHER AMI,

« Je n'ai pas répondu de suite à ton épistole. Il me fallait du temps pour récolter les documents que tu m'as demandés. Le pari mutuel ne s'est pas fait en un jour ! Et comme étant de mon métier peintre paysagiste, je n'ai pas le moindre tempérament de policier, ça n'a pas marché tout seul... Ah ! fichtre, non ! Enfin, mon vieux Pawn, on ne peut rien te refuser ! J'ai convoqué le ban et l'arrière-ban d'amis que j'ai chez les peintres, — un véritable banc-d'œuvres ! Tu sais, au surplus, que Pioutte est encore à l'École des Beaux-Arts, et que j'ai quitté, moi, la turne de la rue Bonaparte, pour voler de mon propre zèle ! J'en avais soupé de l'enseignement des bonzes de la boutique ! Assez d'académies, de nu et de pompiers ! J'ai gagné la Touraine, et là, j'ai fait quelques études fort bien, je suis allé au bord de l'Indre, et j'y ai pignoché de jolies choses, — des Corots d'eau douce ! Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos tondus, puisque c'est Pioutte qui est le raseur. J'ai peu fréquenté cet individu-là à la boîte ; c'est un bon garçon, mais noceur, paresseux, bavard, prétentieux, poseur, à lui tout seul, comme trois Carolus Duran, et, d'ailleurs, sans un iota de talent. Quoique je me sois aussitôt mis à sa recherche, je ne serais arrivé à rien, si je n'avais eu la veine de mettre la main sur une ancienne à moi, une bonne fille, qui a posé autant d'Andromède, de Jeanne d'Arc, de Vénus et de Mme de Pompadour qu'un siècle de rapins peut en fournir. Elle est délurée, débrouillarde et pas rosse. Je l'ai chargée de me dénicher mon Pioutte. Ah !

ça n'a pas traîné! Il se trouve qu'elle est l'amie intime de la maîtresse de Pioutte... »

L'abbé sursauta, puis reprit sa lecture :

« Cette fille est également un modèle, elle se nomme Clémentine Jouve, elle a eu comme amants tous les rapins de l'école, elle est fort bien faite, et ses cuisses sont célèbres... »

Le prêtre froissa la lettre avec colère :

« Cette Clémentine, quoique la maîtresse de Pioutte, depuis un an à peu près, continuait à poser pour le nu, le torse... et le reste. Elle y touchait de petits bénéfices qui rentraient dans la caisse commune. Pioutte et elle vivaient avec trois cents francs par mois sur deux cents que touchait Pioutte. Ça a fait à ton ami une jolie réputation, comme tu peux le supposer, jusqu'au moment où il s'est redoré grâce aux carottes qu'il a tirées chez lui. Clémentine, pour se faire épouser, a pris le soin d'être enceinte. Je te donne tous ces détails, mon vieux Commanche, parce que je ne te suppose pas très au courant de tous ces mics-macs-là, où il y a plus de macs que de mics. (Ce jeu de mots est très mauvais, et un peu trop fort pour l'économe d'une boîte à bachot de curés.) »

Mathenot bondit d'indignation.

« Donc, ma Pierrette Sigaud, mon agent d'informations, a appris de son amie que Pioutte avait reçu de sa mère au moins quinze mille balles que la vieille s'est procurées, je ne sais comment. Il a vaguement parlé de se marier, mais ça traîne, et Pierrette croit que ça ne se fera jamais. En tout cas, depuis six mois, Pioutte mène la vie à grandes rides et fait danser les picaillons de la maman. D'abord déménagement et installation d'un atelier chic, avec tapisseries, bibelots, divans, le diable et son train de marchandises. Il y a eu pendaison de crémaillère. Pierrette y était avec des rapins de l'école, Courtial, Callonges, Queiretty, Aigrefeuille, et même Vilaldac, qui n'aime pourtant guère ces petites fêtes-là. Mon Pioutte a bien boulotté six mille francs en trois mois, et depuis, il est allé passer l'été quelque part dans un trou marin où il achèvera de manger la forte galette et où son histoire se finira en queue de

poisson. Voilà, mon vieil Apache, les renseignements que j'ai extraits sans douleur de la demoiselle Sigaud. Je t'en garantis l'authenticité. Tu peux donc danser de joie, puisque j'ai vaguement compris, à travers les périodes emballées de ta missive, que ces dépenses de Pioutte étaient pour toi une chance de succès. Je ne comprends pas trop comment, par exemple... Si tu as un moment de reste, vieil Iroquois, raconte-moi comment il suffit que tu saches cela pour faire trembler quelqu'un par la révélation d'un vol. Serait-ce le jeune Pioutte qui aurait chipé ça à sa famille? Cette histoire-là me paraît éminemment curieuse. Je fais donc des vœux pour ta réussite, et je t'envoie les amitiés de ton reconnaissant.

« Jean Badiez. »

En lisant cette lettre, M. Augulanty avait regretté de s'être abandonné à mettre dans la sienne des détails aussi précis et propres à instruire son correspondant de ses hypothèses audacieuses. Il avait pensé à détruire ce papier, puis réfléchi qu'il lui fallait une preuve dans le cas où il rencontrerait chez l'abbé Barbaroux ou chez Mme Pioutte une incrédulité trop complète. Au surplus' comment imaginer qu'on vienne un jour la lire chez lui?

Mathenot plia la missive, la replaça dans le portefeuille, enfonça le tout sous les chemises, à la même place, ferma le tiroir et descendit.

En bas, il dit à la logeuse :

— M. Augulanty tarde bien à venir. Je n'ai pas le temps de l'attendre plus longtemps.

Il s'en alla.

— Je ne m'étais pas trompé, songeait-il, en marchant. La personne que fait trembler Augulanty est Mme Pioutte. Il la tient avec cette lettre. C'est donc elle qui a volé quinze mille francs. Mais où? Comment? C'est insensé! Il n'y a donc partout que des hypocrites et des trompeurs? Pauvre abbé! Il faut qu'il sache tout. Mais que puis-je lui dire? Je ne sais pas où Mme Pioutte a pris cet argent... Et même est-il bien sûr que ce soit elle? Ce Badiez n'en

parle pas nettement. Pourtant, l'attitude de Mme Pioutte avec Augulanty? Mais si c'est Pioutte qui a volé, l'attitude s'explique aussi bien et... Mais c'est Mme Pioutte qui a envoyé l'argent à son fils! Je m'y perds. Voyons, un peu de clarté! Un vol a été commis, c'est Charles qui a profité de l'argent, c'est donc Mme Pioutte qui le lui a procuré. Mais où? Comment? Qui a été volé? Quel imbroglio! Je n'en sais pas plus qu'avant!

L'abbé Mathenot fouillait sa cervelle comme un terrain aurifère; il n'y voyait rien qui pût l'éclairer. Soudain, comme il se trouvait au coin de la rue Saint-Savournin, il se rappela un des nombreux propos de M. Bermès. Le vieux professeur ne lui avait-il pas dit que l'abbé Barbaroux avait donné une dot de vingt mille francs à Cécile? Ces mots traversèrent avec une brusque lumière l'intelligence de Mathenot. Deux idées jusqu'ici disjointes se réunirent et se touchèrent: celle de la dot et celle du vol.

Mathenot réfléchit plus intensément. Tout coïncidait. Il crut avoir enfin trouvé la vérité, ce secret honteux qui empoisonnait l'air de l'école Saint-Louis-de-Gonzague. En deux minutes, son plan fut fait. Il redescendit en ville et alla trouver M. Caillandre, au Crédit Parisien. Là, il tâcha de dresser à quelque amabilité sa rudesse native, d'assouplir son allure et d'adoucir sa voix. Ce paysan du Danube voulut paraître un abbé de la Seine. Il demanda fort maladroitement quelques conseils à M. Caillandre touchant le cours de certaines actions qu'il avait un jour entendu citer par l'abbé Barbaroux à Augulanty, comme lui appartenant. Il se donna comme envoyé par l'oncle de Caillandre lui-même pour lui demander quelques conseils. Ses mensonges, qu'il faisait avec répugnance, naissaient bien mal conformés. Les prêtres sont aussi inhabiles à mentir franchement qu'adroits à dissimuler la vérité. Louis Caillandre s'étant montré fort affable, Mathenot arriva enfin au but réel de son étrange visite. Il demanda au caissier de lui communiquer la liste des actions qui constituaient la dot de sa femme, toujours au nom de l'abbé Barbaroux, qui, disait Mathenot, se plaisait à observer les fluctuations de la Bourse et tenait à voir si sa nièce gagnait de l'argent. Tous ces détails,

d'une absurdité si monstrueuse pour qui connaissait Barbaroux, eussent éclairé un observateur et lui eussent donné quelque méfiance. Mais Caillandre, n'ayant aucun sens du caractère des gens, s'en fiait simplement à ce qu'on disait. Mathenot jouait gros jeu en se compromettant une fois de plus dans la journée avec une hardiesse si maladroite. Il comptait que Dieu l'aiderait, et, au surplus, il jouait son sort à pile ou face, avec la témérité d'un maniaque qui se dit : « Si je perds tout, tant pis ! »

De fait, l'incapacité de Caillandre l'aida, il eut sa liste et put s'assurer que la dot de Cécile n'était que de cinq mille francs.

Dehors, il respira. Il se sentait heureux et dispos. Maintenant, il tenait la victoire. Les suppôts de Satan laisseraient enfin l'école Saint-Louis-de-Gonzague ; non seulement, Augulanty disparaîtrait, mais encore ce serait la ruine des Pioutte. Plus rien n'offenserait Dieu en ce lieu que sanctifiait l'abbé Barbaroux.

Le lendemain, Augulanty lui demanda s'il n'était pas venu boulevard Meyer, et s'il n'était pas resté une heure chez lui. Mathenot répondit que non.

— Qui donc ça peut-il bien être? murmura Augulanty, au portrait que m'a fait ma logeuse, j'ai bien cru que c'était vous.

Mathenot fit un nouveau mensonge, et, le soir même, alla se confesser de tant d'iniquités dont il n'avait pourtant assumé la responsabilité que dans un bon but. Le dimanche, il dit une messe d'action de grâces pour remercier Dieu de l'avoir aidé à mener à bien son entreprise et de l'avoir choisi pour rétablir son empire, si contesté dans ce pensionnat que souillaient l'hypocrisie et le libertinage de M. Augulanty, les malhonnêtetés de Mme Pioutte, et aussi, selon lui, la simple féminité de Virginie, à qui il attribuait, dans sa mysogénie mystique, autant d'influence démoniaque qu'à l'athéisme prudemment caché de l'un et aux vilenies inconnues de l'autre.

XVII

CE QU'IGNORAIT MONSIEUR AUGULANTY

Si le digne M. Augulanty avait rencontré, ce jour-là, Mlle Virginie Pioutte, tandis qu'elle sortait de l'école et qu'elle s'en allait, le long du trottoir, en compagnie de sa bonne, peut-être eût-il conçu quelques soupçons, qui eussent pu l'inquiéter et lui rappeler qu'il y a, dans les plus habiles des plans, une part de hasard et d'imprévu que nul ne fait entrer en ligne de compte avec ses projets.

Virginie se rendait chez son amie, Mlle Andréa Ryès, qui habitait au boulevard Longchamp. Seule, de ses compagnes, celle-ci ne l'avait point abandonnée, quand M. Pioutte mourut. Andréa Ryès, orpheline et très riche, vivait avec une tante sourde et paralytique. Elle passait chaque été dans une campagne, aux Arcs, qui avoisinait la propriété de M. Legoff, son oncle, agent de change. Ce fut là que, trois ans auparavant, Virginie fit la connaissance de ce Sylvestre Legoff, qui l'aimait et qu'elle aimait, et qu'elle voyait, hebdomadairement, chez son amie, en attendant qu'elle l'épousât.

La brune Virginie Pioutte embrassait Andréa, blonde, mignonne, légère, si fine et si vaporeuse, qu'elle avait l'air d'une fée, mais d'une fée bien moderne, qui se serait métamorphosée en jeune fille pour lire des romans défendus et monter à bicyclette. Une voix sonore jeta : « Peut-on entrer? » En même temps, un pas rapide retentissait dans le corridor, et un jeune homme entra, élégant et désinvolte.

Maigre, très grand, Sylvestre Legoff joignait à l'attrait d'un teint brun et d'une brillante chevelure noire celui de deux yeux bleus, rêveurs et mélancoliques. Une longue moustache souple coupait ce visage osseux et fin où se lisait l'origine bretonne de son père, né à Saint-Malo, qu'il avait quitté à la suite de revers de fortune.

Fils d'un des premiers agents de change de la ville, âgé de vingt-cinq ans, aimable et mondain, Legoff aurait pu prétendre à la main des jeunes filles les mieux dotées. La fougue d'un caractère ardent et sentimental, le destin et un certain goût poétique pour le romanesque avaient fixé, auprès de Virginie, l'inquiétude de ce cœur, à qui l'usage constant et précoce des choses d'argent avait, par extraordinaire, inspiré un curieux détachement des réalités trop pratiques. Il avait en ceci hérité du caractère de sa mère, qui fut sensible, amoureuse et passionnée, et qui mourut, phtisique, deux ans après le mariage d'un amant, qu'elle avait aimé de toutes ses forces, et uniquement.

Le nouveau venu porta successivement à ses lèvres la main de sa cousine, puis celle de Virginie.

— Comment va ma délicate cousine Ariel? dit-il, — il avait la manie de donner à chacune de ses connaissances un surnom poétique ou drôlement prétentieux, — et se tournant vers Virginie : — Que je suis heureux de vous voir, mon amie ! Le croiriez-vous? Depuis une semaine, je pense avec tant de joie au moment de vous retrouver que je craignais que ce moment ne vînt jamais plus. Figurez-vous que, depuis huit jours, je ne suis pas monté en automobile, de peur d'un accident qui me défende notre rencontre ! L'amour rend superstitieux !

Assis au fond d'une bergère, il regardait Virginie avec amour. Andréa déclara qu'elle allait faire servir le thé et gagna la porte ; cette sortie ne trompa pas les amoureux. Ils reconnurent, dans un sourire mutuel, la délicatesse de leur amie. Sylvestre se leva et vint s'agenouiller aux pieds de la jeune fille ; et tout en plongeant son regard dans le sien, il lui murmurait des tendresses imprécises, ces formules vagues et amoureuses, qui bercent l'âme comme une chanson enfantine et l'engourdissent comme un parfum. Le monde était fini pour eux, ils devenaient leur propre monde, cet univers à deux, qui flotte dans les rêves des amants comme un mirage que l'on a devant les yeux et que l'on n'atteint jamais, et dans une extase, douloureuse à force d'intensité, ils s'imaginaient qu'ils étaient tout l'un pour l'autre, qu'ils avaient assez d'amour

au cœur pour défier le temps et que leur passion ne connaîtrait ni les automnes désolés, ni les hivers pénibles, qui suivent la splendeur des étés. Plus ivres d'eux-mêmes, et de leur propre pensée, que de la présence de l'être, qui, pour chacun, semblait tout, ils se serraient les mains, avec démence, comme ceux qu'un voyage va séparer demain.

Le temps harcelait les amants et enfonçait dans leurs oreilles la vrille obsédante et douloureuse de son tic tac, qui rappelle si cruellement aux hommes la lugubre échéance de la vie, la note finale à payer. Ils unirent à la hâte leurs bouches, dans un long, dans un fiévreux baiser où ils voulaient s'absorber mutuellement, se fondre l'un dans l'autre, et s'anéantir dans quelque chose d'infini.

Quelques pas légers glissèrent de nouveau dans le corridor. Ils se quittèrent avec un déchirement et une sensation de mortelle tristesse ; le monde, encore une fois, venait les séparer et leur rappeler qu'on ne peut jamais, jamais, y être deux et que l'on a seulement le droit d'y vivre, en même temps, seul et en foule !

Ils se jetèrent, en s'éloignant, ce regard avec lequel les amants se quittent, dans les ports, quand le navire, qui les désapparie, lève l'ancre, ce regard, si amer, si angoissé et si surchargé d'acuité, de puissance et de douleur, que nous avons l'impression d'y dépenser toute notre force de vision et qu'ensuite nous ne verrons plus rien.

Andréa reparut en riant :

— Vous n'avez pas confiance en moi, vous êtes trop loin l'un de l'autre, ce n'est pas naturel !

Elle secoua gaiement les étincelles de sa perruque blonde.

Ils la suivirent dans une salle à manger, très coquette, où le thé était servi.

— Savez-vous, dit tout à coup Sylvestre, en riant, Charlemagne veut me marier !

Il avait baptisé, du nom de Charlemagne, son père qui possédait une fort belle barbe blanche, toute frisée. Virginie devint pâle comme la nappe.

— De quoi avez-vous peur, Virginie? dit Legoff. Pour

qui me prenez-vous? Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais obéir? N'était le respect que je lui dois, j'aurais répondu à mon père : « Mon vieux Charlemagne, vous êtes un grand roi et vous possédez une barbe florie que j'envie fort, mais votre présence ici est un anachronisme, ne l'oubliez pas, et ne nous forcez pas à vous le rappeler. Retournez dans une chanson de geste et ne vous occupez pas de moi... » Mais je me suis contenté de lui dire : « Quand vous voudrez que je me marie, monsieur mon père, commencez par me laisser libre, car il me suffira que vous me présentiez une jeune fille pour que je la refuse... »

— Sylvestre, dit Andréa, on ne sait jamais si vous parlez sérieusement ou si vous plaisantez. Ne causez donc pas à Virginie des frayeurs pareilles.

— Ma chère, Charlemagne m'a déniché quelque part, je ne sais où, une de ces perles, si fréquentes dans les huîtrières des familles bourgeoises. Elle se nomme Marguerite Sorémy, elle est, paraît-il, fort riche, et son père a une vaste propriété dans l'Hérault. La reine mère a pris des informations, et ce parti-là est tout ce qu'il me faut.

— Comment avez-vous le cœur de plaisanter? dit Virginie. C'est très grave.

— Mon cher bijou d'amie, fit le jeune homme en s'accoudant à la table, il est bon de savoir plaisanter des choses sérieuses ; elles s'acceptent avec moins de peine. De quoi plaisanterait-on, sinon d'elles?

Sylvestre Legoff vit des larmes dans les yeux de Virginie, il s'élança vers la jeune fille et s'assit à son côté en lui entourant la taille.

— Mais, Sensitive, comment pouvez-vous pleurer pour si peu de chose? Ne voyez-vous pas que je ris, parce que tout cela m'est indifférent, parce que je ne veux pas entendre parler de cette petite Sorémy, quand elle serait mille fois plus perlière, vingt mille fois plus huître et cent mille fois plus riche? Comme s'il y avait pour moi sur la terre d'autres femmes que vous !

Il la serrait contre lui et la berçait doucement. Elle s'apaisait sur cette forte poitrine d'homme comme une enfant sur le sein de sa mère.

— Allons! fit Andréa, la paix est-elle signée, contresignée, paraphée...? Alors, mon cher, continuez votre récit! Croyez-vous que vos parents fassent une opposition sérieuse à votre mariage avec Virginie et vous persécutent pour que vous épousiez Mlle Sorémy?

— Euh! fit Legoff, c'est bien possible! Mais ne vous inquiétez pas. Je suis trop Breton pour ne pas être affreusement têtu, et ils le savent. Aussi sont-ils fort inquiets de me voir prendre aussi mal leurs ouvertures à ce sujet. S'il faut tout vous dire, la reine mère boude et Charlemagne fait la moue.

— Oui, dit Andréa, mais songez, Sylvestre, que vous avez besoin de leur autorisation pour vous marier. Or, si vous refusez trop catégoriquement la jeune fille qu'ils vous offrent, vos parents prendront leur revanche en vous refusant cette autorisation.

— Tant pis pour eux! Ils verront arriver la petite sommation.

— Ils vous déshériteront, dit Andréa, en riant.

— Pas possible! Je suis l'unique rejeton de leur glorieuse union.

— Ils vous priveront d'argent.

— Vous oubliez, Andréa, que je travaille chez mon père et que j'y suis payé, comme n'importe quel employé. Ils n'oseront tout de même pas me renvoyer!... Et puis, si vous voulez, Virginie, et si mes parents font trop leur poire, nous leur collerons dans les pattes un bon petit scandale, quelque chose de très chic. Ils ont horreur de ça! Pensez donc! un scandale dans la famille d'un fabricien et d'une dame patronnesse, qui fait partie de tous les ouvroirs, où l'on est censé habiller les pauvres, mais où l'on n'habille, en réalité, que son prochain!

— Que de bêtises, mon pauvre Sylvestre! dit Andréa.

— Qu'appelez-vous un scandale? dit Virginie, alléchée par ce mot où son caractère, resté vindicatif, flairait une occasion de revanche à prendre contre une société qui l'avait abandonnée, parce qu'elle était pauvre.

— Eh bien! si je vous proposais, répondit Sylvestre, avec une insouciance apparente et comme s'il cherchait, de vous enlever... par exemple...

— Ça ne se fait plus! affirma Andréa. C'est devenu sujet de pendule...

— Justement, nous ferions revenir la mode. Et pour moderniser la chose, nous partirions en automobile. Hein! le joli scandale! un enlèvement en automobile!

En avançant prudemment, et presque en manière de plaisanterie, cette invitation, Sylvestre n'avouait pas qu'il y songeait depuis fort longtemps, et comme au seul moyen pratique d'épouser Virginie, que ses parents ne lui autoriseraient jamais à prendre pour femme, puisqu'elle n'avait ni capital important, ni même d'espérances, ni propriété quelque part, ni parents haut placés, ni invitations à faire donner dans une famille où il soit glorieux de dire que l'on a mangé, — non, rien, que sa beauté.

En terrifiant ainsi sa famille, il comptait bien la forcer à accepter une situation et un mariage auxquels elle ne pouvait qu'être hostile. Et la réputation des Legoff ne leur permettrait pas de commettre une mauvaise action publique, puisque la renommée, après l'enlèvement, aurait attribué à Sylvestre la fonction d'amant officiel auprès d'une jeune fille, dont ils eussent fait tous leurs efforts pour le détacher, si cette liaison était restée secrète, ou même peu connue.

La proposition de Sylvestre, qui scandalisait Andréa, réveillait dans le cœur de Virginie des accords lointains et des sonorités profondes et retentissantes. Elle touchait cette fibre du romanesque que chaque femme conserve au plus profond d'elle-même.

Virginie, toute frissonnante de la vision idéale qu'elle considérait, s'était levée dans un frémissement :

— Écoutez, Sylvestre, dit-elle, je vous en donne ma parole d'honneur, devant Andréa. Si jamais vous voulez que je parte avec vous, venez me trouver, je m'en irai. Je partirai, heureuse et libre, ne regrettant rien, je partirai sans rien vous demander, j'irai où vous voudrez, entièrement satisfaite, puisque je serai avec vous...

— Et ta réputation, Virginie? Voyons! que dira de toi la société?

— La société! Ah! je serai fière d'avoir sa désapprobation! On me méprisera, on me calomniera, on me détes-

tera, tant pis ! — ou tant mieux ! Je serai contente de ce mépris, fière de ces calomnies, orgueilleuse de cette haine. Je saurai que je soufflette, tout de même, un peu, dans ses règles honteuses cette société odieuse, lâche, hypocrite... Et d'ailleurs, beaucoup m'envieront !

La douce et rieuse Virginie n'était plus reconnaissable. Sa figure calme, gaie et paisible, s'était brusquement transformée en un masque dur, farouche et tourmenté. A son tour, elle montrait, comme Cécile l'avait fait, lors de son mariage, cette ulcération d'une âme malade, cette sensibilité toujours à vif, cette plaie d'un amour-propre que les premières déceptions avaient rendu douloureux et susceptible, ainsi qu'il arrive quand les êtres, dont toute la vie repose sur la vanité et le plaisir d'éblouir autrui, se trouvent précipités de leur place orgueilleuse, et ne récoltent plus que dédain, moquerie, indifférence, abandon.

Tournant vers Sylvestre son visage ardent comme un creuset où des métaux en fusion bouillonnent, ses traits altérés, sa bouche altière, Virginie disait :

— Tous nos amis ont été heureux de ne plus nous connaître, de nous laisser de côté, de nous mépriser. Je le serai, moi, à mon tour, de leur montrer le peu de cas que je fais d'eux et de leur opinion. Ah ! si vous saviez, quand le malheur a frappé sur nous, comme tous ceux qui mangeaient et dansaient à la maison ont été satisfaits de notre ruine, contents de nous débiner, de nous haïr, de nous regarder avec une condescendance pleine de pitié hautaine ! Si vous saviez les lâches calomnies que l'on a répétées sur notre compte, et comment ce qui était des qualités charmantes, au temps de notre richesse, est devenu vice éhonté quand nous avons été pauvres ! Ils se sont bien vengés, les laiderons que nous rejetions dans l'ombre, par notre seule présence, Cécile et moi !...

— Calme-toi, s'écria Andréa. Ne te mets pas dans un pareil état... Mon Dieu ! Comme tu es susceptible, ma chère !

— Bravo ! Bravo ! disait Legoff. Voilà qui s'appelle parler avec énergie. J'aime cela, moi, qu'on ait du caractère et que l'on éprouve de la haine comme on éprouve

de l'amour !... Je suis très fier de ce que vous venez de dire là, Sensitive, et je partage votre opinion sur la société. Je l'ai vue trop basse, trop servile, trop cruelle, pour ne pas la détester, et si vous tenez à la scandaliser, moi, je me ris d'elle !

— Mon Dieu ! s'écria Andréa, comment peut-on dire tant de bêtises? Vous raisonnez comme des enfants. C'est absurde !

Sylvestre jeta un long regard aigu à sa cousine. Il murmura négligemment :

— Je crois que ce que nous ferons là sera infiniment moins absurde que vous paraissez le croire, Andréa...

Mlle Ryès eut l'intuition de tout ce que Sylvestre ne disait pas pour ne pas effrayer son amie. Elle supposa qu'il venait d'avoir une explication pénible avec ses parents, qu'ils ne voulaient pas entendre parler de ce mariage, persuadés que cet amour lui passerait, et qu'il ne faudrait, pour leur forcer la main, rien moins que cette sorte d'action d'éclat du déshonneur, de cet Austerlitz du scandale et de la honte.

Elle n'osa plus protester, mais elle demeura inquiète et triste de l'avenir maussade qui perçait entre les paroles du jeune homme.

Celui-ci regarda la pendule :

— Quatre heures ! C'est l'heure de la Cote. Il faut que je m'en aille !

Il se leva à la hâte, serra les mains de ses amies, donna à Virginie rendez-vous pour un jour de la semaine suivante et partit au plus vite.

Quand le bruit de la porte eut résonné dans toute la maison, Virginie s'élança en pleurant dans les bras de Mlle Ryès :

— Il ne m'épousera pas, disait-elle en sanglotant, ses parents ne voudront jamais.

— Mais si, mais si, répétait Andréa.

Malgré les assurances de sa confidente, Virginie continuait à se désoler, et Andréa Ryès dut passer à la consoler le reste de l'après-midi, jusqu'à l'heure où la bonne vint la chercher pour la ramener rue Saint-Savournin.

XVIII

LES NOUVEAUX FILETS DE MADAME PIOUTTE

Cependant la décadence de l'école Saint-Louis-de-Gonzague s'accélérait. L'inquiétude de l'abbé Barbaroux se faisait plus âpre et plus douloureuse. Il avait beau redoubler de prières, de neuvaines, d'exercices de piété, le secours divin, qu'il attendait, ne venait pas, et les difficultés matérielles se multipliaient. Le renvoi de Frédéric Blesle fut suivi du départ de deux autres élèves. C'était une perte de cent trente francs par mois. Les impositions augmentèrent. Un volet, un jour de vent, tomba dans la rue ; il fallut faire des réparations. Pour soutenir son train, l'abbé, qui ne pouvait plus réduire les dépenses de la maison, déjà trop réduites, et qui n'osait pas restreindre celles des Pioutte, fut obligé de prendre de nouveau sur son capital pour payer ses professeurs. Ces soucis minèrent sa santé. Il vieillit beaucoup. La vivacité de son esprit, son entrain, sa jovialité diminuèrent. Il se voûta. Ses cheveux blanchirent et se clairsemèrent. Les rides creusaient son front. Il s'était trouvé dans l'aisance, toute sa vie, il n'avait jamais eu à compter, et voici qu'à son déclin, il respirait autour de lui la sinistre odeur de la misère et de la ruine. Il se trouvait maintenant à la merci du départ de quelques élèves, et cela au moment même où il avait charge de famille. Il n'y avait pour lui qu'une issue : se débarrasser des Pioutte, couper la pension de Charles et faire travailler Virginie ; et cette pensée lui était odieuse. Il remplaçait leur père ; il devait tout tenter avant de les abandonner. Il s'obstinait contre le mauvais sort, avec une constance héroïque, sans une plainte, ni une abdication, et il s'efforçait de continuer, à lui seul, à nourrir les siens, par l'entêtement de son travail, sans vouloir accepter de les jeter à l'humiliation de ces labeurs hâtifs, mal payés, déconsidérés, où la société réduit ceux

qui veulent échapper à la mort par l'esclavage et une application de forçat. D'ailleurs, son amour pour les siens augmentait en proportion directe de ses soucis.

Il se réfugiait dans la pensée de ses devoirs et de ses affections, avec une consolation infinie. Cet homme, qui avait gardé un cœur pur et qui n'avait usé aucune des forces intimes de son être, se retrouvait, en pleine vieillesse, avec une âme jeune, ardente, dévouée, pleine de confiance et de ferveur, ignorant les calculs de l'égoïsme, la fuite lâche devant les responsabilités, l'indifférence et la sécheresse.

Quand il avait travaillé tout le jour, son plus grand plaisir était de venir passer une demi-heure, le soir, dans la petite pièce de l'Économat, où sa sœur et sa nièce dînaient. Dans le discret rayonnement de la lampe, le visage flétri de Mme Pioutte et la face éclatante de Virginie se penchaient vers les fleurs artificielles d'une broderie ou sur les feuillets d'un livre. Le cœur du vieil homme se dilatait alors, il éprouvait le désir de les serrer contre sa poitrine, il était récompensé de tant de peines et de chagrins, et il remerciait Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, en lui permettant d'unir les joies saines de la famille et un chaste célibat. Les Pioutte le consolaient de tout. Virginie, de naturel câlin et caressant, témoignait à son oncle beaucoup d'affection, plus qu'elle n'en ressentait sans doute, et cela, non par hypocrisie, mais par une exagération de témoignages extérieurs, habituelle à son caractère de Méridionale exubérante et superficielle.

Mme Pioutte, de son côté, ne ménageait pas à son frère les expressions de sa reconnaissance. Elle lui prodiguait les soins, les prévenances, les attentions délicates. Elle lui montrait ce redoublement de tendresse et d'amabilité que l'on manifeste aux gens envers qui on a des torts graves, encore inconnus d'eux, et dont on veut, à l'avance, atténuer, par son affection et son dévouement, le ressentiment futur. S'inquiétant sans cesse de voir son frère pâle, fatigué, elle lui faisait boire des bouillons, du quinquina, des élixirs, des liqueurs, avaler des pilules, des granules, toutes ces drogues où l'on prétend emmagasiner de la force.

— Tu es trop bonne, disait Théodore, je suis sûr que tu penses à moi plus qu'à toi !

— Je serais un monstre, si je n'agissais pas ainsi, après tout ce que tu as fait pour nous, répondait tendrement Gaudentie.

De telles paroles étaient un baume pour l'âme de Théodore. Il voyait volontiers en sa sœur l'exemple des plus nobles vertus. Il pensait avoir fait le bonheur de Cécile, il espérait créer celui de Virginie. Grâce à lui, Charles serait un grand peintre. Il était heureux alors, et, sans cette maudite question d'argent, sa vie eût été sans nuages.

La révélation d'Augulanty avait été pour Mme Pioutte un coup terrible. Maintenant qu'elle avait accepté le sacrifice de Virginie, les menaces de l'économe ne la troublaient plus, mais ce qu'elle avait appris sur son fils lui causait un chagrin dévorant. Ainsi son Charles lui avait menti, cette fille qu'il lui avait présentée sous un jour si flatteur était un modèle, et pis encore ! Ce mariage pour qui elle avait volé était presque impossible ! La situation où Charles se trouvait acculé était une impasse et, au moment même où elle croyait son fils sauvé, il lui fallait recommencer à trembler que l'abbé apprît tout et reniât son neveu !

Elle avait eu souvent des doutes sur les récits du peintre. La confiance en Charles, qu'elle garda jusqu'à la naissance de son petit-fils, fut un peu ébranlée, quand elle vit que Charles ne se pressait pas, malgré ses promesses, de régulariser sa situation. Aux questions précises qu'elle lui posait dans ses lettres, il répondait par des paroles vagues, des temporisations, des atermoiements.

Malgré tout, elle ne soupçonnait guère la vérité, et la révélation d'Augulanty la renversa rudement du socle d'aveugle amour, d'estime passionnée et d'indulgence où elle avait vécu jusqu'alors.

Au premier moment, elle eut contre son fils une crise affreuse de colère et d'indignation. L'avoir trompée à ce point ! Mais quoi ! elle ne lui pardonnait pas toutes ses fredaines depuis quinze ans pour avoir le courage de lui garder une rancune éternelle. Il y a dans le pardon, le plus

souvent, infiniment plus de faiblesse et d'impuissance à garder son ressentiment que de charité et d'esprit évangélique. Elle ne tarda pas à s'attendrir encore sur le sort de ce malheureux enfant. N'était-il pas le plus malheureux? Et plus elle le sentait faible, menteur, méprisable, plus elle l'aimait. Il lui semblait que c'était encore son petit Charlot, auteur déjà de tant de frasques! Ses erreurs, qu'elle trouvait puériles, le lui rendaient enfant; elles lui restituaient le gosse câlin et malfaisant dont elle avait tant de fois excusé les fautes et pallié les folies. Si son admiration pour l'homme diminuait, son affection s'accroissait d'une sorte de frénésie désespérée.

Elle ne pensa bientôt plus qu'à tout entreprendre pour cacher la vérité aux yeux de son frère et à ravir, dans la débâcle, une poire pour la soif de Charles Pioutte.

Un jour, Félix Augulanty trouva la vieille dame qui l'attendait auprès de la loge vitrée de la concierge. Elle l'introduisit dans le fameux salon et lui demanda de vouloir bien la renseigner sur la situation exacte du pensionnat et de la fortune de son frère.

L'économe l'exposa d'une voix sobre. Selon lui, l'école Saint-Louis-de-Gonzague ne tiendrait pas encore trois ans. Elle était malheureusement envahie d'une ivraie d'enfants pauvres et sans éducation qui lui donnaient le plus fâcheux renom, ne payaient pas et corrompaient les autres élèves. Le bon grain était étouffé. Quant à la situation financière, elle était bien simple. Les dépenses excédaient les bénéfices. L'abbé mangeait son capital.

— Mais il va se trouver sur la paille! s'écria Gaudentie.

— C'est à prévoir.

— Mon Dieu! Que faire? Comment enrayer cela? Ah! si mon pauvre mari était encore de ce monde, il me donnerait un bon conseil!

— Tant que l'abbé demeurera à son poste, il n'y aura rien à faire, dit Augulanty.

— Mais alors?

— Il faut qu'il abdique! Faites-moi épouser votre fille au plus tôt, et ensuite, confiez-moi la direction de l'école. Une fois que j'aurai le local, — nous nous entendrons sur le moyen dont je le payerai, — je me charge du reste. Je

ferai une rente à l'abbé. Pour vous, nous vous garderons chez nous. Mais je dois vous avouer — d'ailleurs, vous le savez vous-même, — que M. l'abbé est obstiné, qu'il veut mourir sur la brèche et que vous aurez besoin de toute votre influence, vous et Mlle Virginie, pour le décider à me laisser sa place et sa maison.

— Mais comment ferez-vous pour ressusciter l'école?

Augulanty se laissa aller à développer son plan devant Mme Pioutte, le projet qu'il caressait d'unir l'éducation ecclésiastique à l'instruction universitaire et aux sports anglais.

La vieille dame reconnut beaucoup d'intelligence à M. Augulanty et songea que sa fille ne serait pas à plaindre.

Mais, dans tout cela, Charles était sacrifié !

Elle s'en alla confier sa déconvenue à Me Lacreu. C'était un petit homme gros, réjoui, bruyant, vif, à l'œil lourd sous des paupières grasses, et qui, tout en bavardant d'une manière fort décousue et en faisant des calembours, observait finement son interlocuteur. Il lui donna de très habiles conseils.

Le soir même, Mme Pioutte disait à Virginie :

— Quand ton oncle viendra, tu iras dans ta chambre. J'ai à lui causer.

Dès l'apparition de l'abbé Barbaroux, Virginie s'éclipsa et Mme Pioutte commença à parler en ces termes :

— Mon bon Théodore, tu es soucieux depuis quelque temps. Je te vois avec peine perdre ton entrain. Qu'as-tu?

— J'ai des soucis, fit l'abbé, en baissant la tête.

— Ne me cache rien, Théodore ! Je suis au courant de tout. Je sais que nous te sommes à charge...

— Mais jamais de la vie ! cria le prêtre.

— Si. Je connais l'état de tes affaires et la situation de ton pensionnat. Triste époque où une œuvre si grande, si noble, si religieuse n'est pas mieux comprise ni plus secourue !

— Dieu aime à éprouver ses serviteurs, dit doucement Théodore. Que sa sainte volonté soit faite !

— Oui, répondit Mme Pioutte, mais il faut vivre ! Voilà pourquoi je me suis émue de ta situation. Nous te coûtons trop cher, cela ne peut pas durer plus longtemps.

J'ai cherché un moyen d'y remédier. Je crois l'avoir trouvé. Il s'agit, n'est-ce pas, de découvrir une source de revenus qui vienne équilibrer ton budget. Me Lacreu m'a donné un bon conseil. Tu connais Sanary, ce joli port de pêche, abrité du vent, et qui est à quelques heures d'ici? Des spéculateurs sont en train de fonder une société pour y acheter des terrains et en faire une station balnéaire. On va bâtir des villas, construire un casino, commencer une réclame monstre et entamer une concurrence sérieuse avec Cannes, Nice, Saint-Raphaël, Hyères. Si on pouvait trouver quelque chose à y acheter maintenant, ce serait une affaire d'or. Me Lacreu m'a proposé une jolie villa de trois étages, avec un jardin et une habitation de paysan, tout près de la mer. On la céderait pour trente mille francs.

— Eh bien? dit l'abbé.

— Achète-la !

— Mais je n'ai pas d'argent ! Et à quoi cela me servirait-il?

— Tu n'es pas pratique, mon bon Théodore. Ah ! si mon pauvre mari vivait encore, quelles belles affaires il réaliserait là-dessus ! Écoute. Sanary sera une station très renommée où les Anglais et les malades viendront passer l'hiver. Nous trouverions facilement des locataires. Nous la louerions bien deux mille francs, étage par étage. Tu aurais donc l'intérêt de ton argent. Et quel intérêt ! Presque le sept pour cent !

— Mais tu ignores donc où j'en suis? Où prendrai-je cet argent?

— Et ta maison? Elle vaut soixante mille francs. Fais prendre une nouvelle hypothèque. Me Garoutte t'en trouvera facilement une. Mettons que tu aies à payer un intérêt de neuf cents francs, tu en toucheras deux mille ! De plus, je compte faire un restaurant de la petite maison installée pour cela. Nos locataires y prendraient pension, d'autres viendraient également.

— Mais qui tiendrait ce restaurant?

— Moi-même, je te laisserai ici Virginie pour diriger la maison. Elle s'y entend aussi bien que moi, et j'irai surveiller celle de Sanary. Nous gagnerions là cinq à six cents francs par mois, au bas mot...

Ces chiffres éblouissaient un peu l'abbé Barbaroux, acculé, comme il l'était, dans une impasse d'où il ne savait comment sortir. Il objecta toutefois que sa sœur ne pourrait pas se faire maîtresse d'hôtel.

— Pourquoi pas? Dans la situation où nous sommes actuellement, Théodore, il faut que chacun se dévoue. Je ne veux pas supporter d'être plus longtemps à ta charge. Il faut que je me débrouille pour faire quelque chose...

L'abbé, très agité, et ne sachant nullement où sa sœur voulait l'amener, déclara qu'il ne pouvait pas prendre un restaurant sous son nom.

— Mais justement, fit Mme Pioutte, d'un ton doucereux, ce sera sous le mien. Et si tu ne veux pas que le tien paraisse dans ces affaires d'argent, ajouta-t-elle, avec un rire innocent, tu mettras l'acquisition sous mon nom. Tu n'as pas peur que je te la revende?

L'abbé se mit à rire aussi, tant lui paraissait drôle l'idée de se méfier de sa sœur.

— Moi, conclut Gaudentie, je suis ruinée. Tout le monde le sait. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je travaille à gagner quelque argent...

— Je te demande à réfléchir, fit l'abbé.

— Oh!... réfléchis, réfléchis... Rien ne presse. Prends ton temps...

Mais elle harcela et tourmenta tant Théodore, les jours suivants, qu'il commença à envisager l'affaire sous un jour très favorable. Elle l'envoya alors chez Me Lacreu.

— Cette affaire-là, dit le notaire, c'est de l'or en barres! Imaginez-vous que vous prenez soixante mille francs, là, sur cette table, et que vous les mettez dans la poche de votre soutane, c'est cela même... Cette maison vaudra le double dans cinq ans...

Et à la suite de ces paroles, Me Lacreu donna sur cette affaire des détails si précis et si éloquents qu'ils convainquirent l'abbé Barbaroux.

Un dimanche, Mme Pioutte entraîna son frère à Sanary. On vit la maison, une habitation blanche, dans un grand jardin, assez près de la mer. Il y avait bien les trois étages promis, mais chaque étage contenait quatre

chambres, à peu près grandes comme un damier. Et quant aux palmiers et aux eucalyptus, destinés à ombrager les allées courbes, ils ne garantissaient encore du soleil que les humbles fourmis, qui faisaient métier de portefaix sur le sable, et les hannetons, velus d'or, qui se reposaient au bon soleil, ivres de s'être roulés dans le pollen des fleurs.

La maison du jardinier, où Mme Pioutte comptait installer son restaurant, tout en sachant bien qu'elle n'en ferait jamais rien, comprenait une cuisine immense, une salle assez grande et une pièce, qui n'était guère qu'un grenier à foin.

Tout cela ne ravit pas l'abbé, mais sa sœur se montra si enthousiaste qu'il n'osa pas la contredire. D'ailleurs, le ciel riait de tout son azur, la mer étincelait au soleil, les vagues légères, qui se promenaient sur la paix du golfe, baisaient les lèvres des plages descendues vers l'eau et les pieds des caps accroupis sur elle, l'abbé rêva au bonheur de finir sa vie dans cet enchantement.

Au retour, Mme Pioutte arracha à son frère l'acceptation : il était encore sous le charme du paysage. Me Garoutte se chargea de faire prendre une seconde hypothèque sur la maison de la rue Saint-Savournin, la villa de Sanary fut achetée et placée sous le nom de Mme Pioutte.

Augulanty n'apprit l'affaire que lorsqu'elle était presque conclue. Il fut furieux d'avoir été joué par Mme Pioutte, qui, dans un but qu'il comprenait bien, ne craignait pas de diminuer la valeur de *son* local. Mais il avait maintenant autant d'intérêt à se taire qu'elle en avait elle-même à le ménager. Il ne dit rien, et se promit de prendre d'elle une éclatante revanche, quand il tiendrait la fille et la position.

XIX

CONFLIT DES RÉALITÉS ET DES RÊVES

Chaque dimanche, Mme Caillandre recevait des camarades de son mari. Ils venaient avec leurs femmes. Cette société, mesquine, envieuse et stupide, l'amusait fort peu. Louis lui amena, un jour, un de ses amis, Laniscourt, un homme d'esprit, assez bohème, qui écrivait des revues pour les cafés-concerts. On parla, cet après-midi-là, d'un individu qui avait volé pour sa maîtresse, et, au scandale de toute l'assistance, le nouveau venu prit ardemment la défense du voleur. Il sema à pleines mains des paradoxes qui ahurirent les invités. La discussion fut longue, envenimée d'allusions personnelles et de propos aigres-doux.

— Je demande, proclama finalement ce M. Laniscourt, que si l'homme reste honnête, ce soit par passion de l'honnêteté, par amour, pour ainsi dire, et non par peur du gendarme. Je réclame un enthousiasme personnel, un choix, non pas une restriction et un esclavage. Je préfère celui qui vole, s'il s'affranchit en le faisant, à celui qui ne vole pas par terreur de la religion, de la morale, de son concierge, des lois qu'il n'a pas élues. Etre honnête, c'est affirmer une vertu, non point esquiver un vice. Si l'on manifeste son honnêteté, en étant plus fort que les tentations, tant mieux, mais il est souhaitable, puisque les possibilités de l'homme sont infinies, que l'on manifeste sa personnalité en volant plutôt que de ne pas la manifester du tout.

Un murmure de réprobation unanime s'éleva de la société. M. Caillandre dit alors, d'un ton protecteur :

— Croyez-en mon expérience, mon cher. Je sais qu'il ne faut pas trop s'épouvanter de ce que vous dites. Chez vous, le cœur est meilleur que la tête. Mais comme beaucoup de jeunes gens, vous êtes séduit par l'étrangeté de certaines théories paradoxales, fort dangereuses. Vous

avez tort. A force de penser ainsi, on finit par croire à ces idées saugrenues et on excuse ses propres erreurs. On roule ainsi jusqu'au fond de l'abîme. Il n'y a pas plusieurs degrés dans la vertu. On est honnête, ou on ne l'est pas. L'homme qui vole pour une femme est un chenapan, conclut-il, avec un tremblement dans la voix.

Une horloge, en sonnant sept heures, termina la dispute. Les invités se retirèrent.

Caillandre et sa femme, après avoir raccompagné leurs hôtes, revinrent au salon. La lampe filait et exhalait une fumée nauséabonde. Cécile baissa la mèche. Puis elle remarqua que la mine de son mari, extrêmement soucieuse depuis un mois, prenait, dans la lassitude qui suit l'hypocrisie mondaine, une expression de douleur presque intolérable. Louis était assis sur un pouf et fixait une rosace du tapis. Elle se tordait et se retordait sur elle-même, et l'œil halluciné de Caillandre semblait se perdre dans ce labyrinthe sans issue. Cécile alla se déshabiller et passer une robe de chambre. Quand elle revint, son mari était à la même place. Elle lui toucha l'épaule : « C'est servi, Louis, viens dîner ! » Il tressaillit, il se leva sans mot dire et la suivit dans la salle à manger. Ils se mirent à table l'un en face de l'autre. Louis prit deux cuillerées de potage, puis repoussa son assiette.

— Tu n'as pas faim? dit sa femme.

— Non.

Elle continuait à manger. Il triturait de la mie de pain entre ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as?

— Rien, répondit-il sèchement.

Le repas s'acheva ainsi. La bonne entra et commença à desservir. Le globe vert tamisait la lueur de la lampe à pétrole. Cécile, en se retournant vers la glace, fut tout étonnée de s'y voir livide et inquiète. Elle regarda Caillandre. Sa grosse figure blême rejetée en arrière, il fumait, les jambes étendues et raides, une main enfoncée dans la poche d'un pantalon large et noir. Des spirales bleues s'élevaient en tournoyant de ses lèvres contractées. Bien qu'il ne fît pas chaud dans la pièce, de grosses gouttes de sueur coulaient de son front. La bonne heurta, à

l'angle du buffet, un couteau qui tomba sur le sol, avec un bruit métallique. Caillandre sursauta, comme dut le faire Charles VI, quand la lance choqua le casque du page. Il se leva avec épouvante et passa dans la chambre à coucher, où Cécile se glissa derrière lui.

Là, le jeune homme parut se remettre un peu. Il piétina d'une marche fiévreuse le tapis semé de grands pavots d'un vert pâle jetés sur un fond crème. Il alla au cabinet de toilette plonger sa tête dans la cuvette. Cécile entendit l'eau ruisseler. Il revint, la figure encore humide. Il chantonnait. Sa femme se déshabillait.

Caillandre s'élança tout à coup vers elle et d'une voix comme indignée, il s'écria :

— Tu as entendu ce que disait tout à l'heure ce Laniscourt? Eh bien ! cet homme, qui défendait un voleur et qui admet le vol et le crime, est le plus honnête homme du monde. Et moi, cria-t-il, avec angoisse, moi, qui défendais la vertu, la probité et l'honneur, moi, je suis un voleur !

Cécile leva brusquement la tête, et il parut à Caillandre stupéfait qu'elle souriait comme avec satisfaction. Il reprit avec fureur :

— Tu ne m'as pas compris ! Je suis un voleur. J'ai volé douze mille francs à la caisse. Oui, je sais, je ne faisais que les emprunter, je comptais les remettre... Mais on vient faire la caisse, demain... et je suis perdu. Je suis un voleur, entends-tu, Cécile ! un vo-leur !

Il se tordait les mains avec frénésie ; ses gros yeux, injectés de sang, repoussant leurs paupières gonflées, étaient horribles à voir. Il haletait. Son souffle saccadé sortait de sa poitrine avec un sifflement pénible. L'attitude calme de Cécile l'ahurissait.

— Eh bien? Tu ne dis rien? Tu ne parles pas? Mais jette-toi sur moi, déchire-moi, arrache-moi les yeux avec tes ongles ! Ne comprends-tu pas que demain je serai dehors, sans le sou, sans situation, jeté à la rue, à la misère, comme un chien? Bienheureux encore si on ne me traîne pas en prison, si je ne passe pas en cour d'assises ! Ne vois-tu pas que je suis déshonoré, que le nom que mes parents m'ont légué honnête et probe est celui d'un voleur,

d'un voleur, d'un voleur? Ne vois-tu pas que c'est fini pour toi, le luxe, les robes, le théâtre, les réunions, que je t'entraîne dans ma ruine, dans ma honte, dans mon abîme, toi à qui j'aurais voulu donner le Paradis sur la terre, toi, ma Cécile !

Il s'écroula sur un tabouret, et il sanglotait, la tête cachée dans ses mains.

— Mon pauvre ami ! dit Cécile, d'une voix douce, en posant la sienne sur l'épaule de son mari.

Et cette parole affectueuse et pitoyable fit sur Caillandre une impression plus violente et plus atroce que si Cécile l'eût accablé d'injures, de reproches, de plaintes désordonnées, de cris de colère et de malédictions. Il se releva d'un bond, courut à un tiroir, l'ouvrit et y prit un revolver qu'il tendit à sa femme.

— Tiens, prends-le, tue-moi, brûle-moi la cervelle, puisque je n'en ai pas le courage moi-même et que je n'ai su faire que ton malheur... Il est chargé, tu n'as qu'à presser la détente. Ah ! Dieu m'est témoin ! gémit-il, que tout ce que j'ai pu faire pour te rendre heureuse, je l'ai fait ! J'aurais usé toutes mes forces afin de te plaire, afin de faire naître un sourire sur tes lèvres. S'il avait fallu fouiller la terre comme un mineur pour t'y trouver des bijoux, je n'aurais pas hésité. Mais pour que tu sois contente, il fallait de l'argent... J'ai volé, Cécile, répéta-t-il, avec cette sorte d'âcre délice qu'ont connu ceux qui, souffrant d'une rage de dents, se plaisent à irriter encore cette douleur en enfonçant leur langue dans la place malade. — On dirait que cela ne t'étonne pas, Cécile?

— Je le savais, fit-elle posément.

— Tu le savais? murmura-t-il, avec effarement, tu le sav... Mais tu es folle ! Comment pouvais-tu le savoir?

Elle haussa les épaules.

— Tu me prends pour une enfant, Louis? Tu crois donc que je n'ai pas additionné nos dépenses, une à une, depuis que nous sommes mariés. Je sais le prix des choses. Je calculais à chaque nouvel achat que nous faisions. Je voyais bien que nous dépensions plus que tu

ne gagnais, que nous courions à la ruine. Et sais-tu? Je voulais voir si tu volerais !

Il recula comme un homme qui, dans une forêt, vient de mettre le pied sur le glissement renflé d'un serpent.

— Ce n'est pas toi qui as volé, Louis, dit-elle, c'est moi. C'est moi qui ai multiplié mes fantaisies et mes caprices, à mesure que je te voyais plus faible. Je détruisais chaque jour un peu plus de ta volonté, je t'affolais ! A côté de moi, de ma chair vivante, de ma réalité, qu'étaient-ils, ces principes abstraits sur lesquels reposait ta pauvre vie d'esclave?

— Mais tu es... tu es... donc... un monstre ! balbutia Louis, hagard, ruisselant de sueur, sentant craquer autour de lui tout l'édifice de sa confiance, de son amour, de sa candeur. Et, sans s'en rendre compte, il éprouvait aussi une singulière déception, il avait cru se sacrifier pour elle, il n'était qu'un jouet entre ses mains toutes-puissantes, elle le dépossédait de son héroïsme, elle lui dérobait sa fierté d'avoir courageusement enfreint pour elle les lois humaines.

— Voyons, Louis, ne dis donc pas de bêtises. Je suis une femme, et voilà tout ! Je me suis amusée à voir ce que sont pour le plus honnête homme du monde, — ne l'es-tu pas? — sa vertu et sa probité, lorsqu'une femme veut en voir la fin. Ah ! que tout cela a été peu de chose, Louis, en face de moi !

— Ah ! tais-toi, s'écria le pauvre Caillandre, supplicié, ne me dis pas des choses pareilles. Perdre en une minute toutes mes illusions sur toi ! Avoir enchaîné ma vie à celle d'une misérable ! Mais tu ne crois à rien, alors, ni à l'honneur, ni au nom des ancêtres, ni à la vertu, ni...

Ces tirades amusaient Cécile. Elle croyait entendre son oncle Théodore. Lui et Caillandre étaient bien faits pour se comprendre. Elle répondit en riant :

— Si, je crois à ton amour !

Louis la considéra avec effarement.

— Oui, je crois que tu m'aimes, mais je voulais en être sûre. Des mots, des caresses, qu'est-ce que tout cela signifie? Il me fallait des preuves. Pour satisfaire mes caprices, pour envelopper ma vie de luxe et d'agrément,

tu as compromis ta réputation et détruit ton avenir. C'est beau, cela, Louis, très beau ! — Écoute, ne va pas au bureau demain, on ne fera ta caisse que mardi. Mardi, tu auras ton argent.

— Où le prendras-tu? dit Caillandre, soupçonneux, mais les yeux illuminés d'espérance.

— Chez mon oncle Barbaroux. Il m'aime, il me les donnera.

— Mais tu seras obligée de lui dire?

— Évidemment... Et puis après? Je lui expliquerai tout, il comprendra... Nous n'avons pas le choix, il faut se tirer d'embarras, maintenant...

Alors Cécile s'approcha de ce Louis Caillandre qu'elle avait tant méprisé. Elle prit entre les fins calices de ses mains cette tête brune, rude et laide, elle mit sur ces lèvres sa bouche rieuse, fraîche, ardente, elle lui donna son premier baiser d'amour. Caillandre prit sa femme dans ses bras.

Ah ! pour être aimé aussi pleinement, sans dédain et sans refus, pour mériter ce don complet, que n'eût-il pas fait ! Qu'importait son vol ! Ses principes, son devoir, son honneur, tous les mots auxquels il croyait pourtant, qu'étaient-ils en face de cette femme passionnée, de cet amour et de cette joie qui l'emportaient au delà de lui-même sur les ailes de la passion souveraine?

XX

LA PREMIÈRE GORGÉE DU CALICE

Il y avait, à l'école Saint-Louis-de-Gonzague, un élève nommé Combette, très doux, extrêmement timide, affectueux et naïf, un peu bête, un de ces garçons qui ne fument pas, ne crient pas, ne disent pas d'obscénités, ne savent pas rendre un coup de poing, qui supportent sans se plaindre les quolibets, les injures, les bousculades, les coups, un de ces martyrs dérisoires, qui servent de

souffre-douleurs aux autres et que l'on retrouve partout où les enfants se réunissent, partout où des êtres, qui se groupent, mettent en commun leur lâcheté, leur cruauté, leur besoin de faire souffrir, leur instinct de destruction, tout le fond animal et sauvage de l'être humain.

Combette subit longtemps ce supplice trop connu. Un certain Délussin se chargea particulièrement d'être son bourreau. Au bout de six mois, Combette, las de ces brimades, se plaignit enfin de Délussin, que l'on punit sévèrement.

C'était un redoutable garnement que ce Paul Délussin, petit, trapu, robuste, engoncé dans de larges épaules que surplombait une tête plate et vipérine, aux yeux malins et cruels. A la récréation suivante, profitant d'une partie de barres, il se jeta de toutes ses forces contre Combette, plus grand que lui. Sa tête fit choc dans le dos de son ennemi si violemment que le pauvre diable s'abattit sur un contrefort de la barrière qui séparait les deux cours, et dont un angle lui fendit le front. Les élèves, prévenus à l'avance de ce que préparait Délussin, attendaient l'événement. Ils l'aimaient et le redoutaient, parce qu'il les battait, et ils détestaient Combette, qui était délicat, doux et serviable et ne les tutoyait jamais. Ils jetèrent des hurlements en voyant tomber Combette, et ils se poussaient le coude, en riant, tandis qu'on l'emportait, évanoui, sa figure livide tachée d'un flot de sang.

Aucun professeur n'avait assisté à la scène. On fit une enquête, où il fut prouvé que Combette s'était blessé en glissant maladroitement.

L'abbé Barbaroux, bouleversé par cet accident, traversait le grand corridor, quand la concierge l'interpella pour lui dire que Mme Caillandre l'attendait au salon.

Le prêtre ouvrit la porte et aperçut Cécile, tout en noir, debout près de la fenêtre et qui regardait dans la rue.

— Bonjour, Cécile. Tu vas bien? fit-il en allant vers elle, un bon sourire de bienvenue aux lèvres. Mais l'air embarrassé de sa nièce le frappa. Il la considéra avec plus d'attention, il vit sa pâleur, la fièvre de ses yeux,

les meurtrissures bleuâtres de ses paupières. Et il restait devant elle, gêné, hésitant, n'osant l'interroger.

— Tu viens voir ta mère? demanda-t-il enfin, pour dire quelque chose.

— Non, mon oncle, vous, répondit Cécile, d'une voix nette.

Malgré son inquiétude, M. Barbaroux se rappela ce qui s'était passé dans la cour ; il ne pouvait, en un pareil moment, laisser ses élèves, sous la seule surveillance de Niolon et de Mathenot, et, d'ailleurs, il voulait voir Augulanty, aussitôt qu'il serait de retour, pour avoir des nouvelles de Combette. Il s'écria donc :

— Eh bien, ma chère enfant, tu reviendras plus tard. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et je suis très préoccupé. Figure-toi que Combette vient de tomber si malheureusement qu'il s'est ouvert le front ! Tu comprends quel souci c'est là pour moi. Et quelle responsabilité ! Reviens demain...

Cécile l'interrompit :

— Pardon, mon oncle, j'ai à vous parler aujourd'hui même et non demain. C'est une affaire urgente qui m'amène. Je ne peux pas la remettre même de quelques heures. C'est une question de vie ou de mort...

L'abbé eut un soubresaut de surprise et d'épouvante.

Cécile alla fermer soigneusement la porte d'entrée et s'assit en face de son oncle. Elle portait un grand chapeau, couvert de fleurs dont c'était la mode, en cette saison-là : des roses jaunes et des roses roses, qui assemblaient leurs grappes immobiles et pâlies auprès des touffes de ses cheveux noirs. Une voilette à grands dessins lui descendait jusqu'à la bouche et dénudait ses belles lèvres empourprées dont la courbe sensuelle semblait prêter une allure voluptueuse jusqu'aux mots qu'elle prononçait. Un parfum charmant se répandait autour d'elle, et l'abbé la regardait, ne comprenant pas qu'elle se fût mise avec tant de recherche pour lui apporter un message tragique.

— Qu'est-ce qui vous arrive donc? interrogea-t-il avec une anxiété visible en assujettissant les branches de ses lunettes aux fourches de ses oreilles velues.

— Nous sommes dans une telle situation... financière,

répondit posément Cécile, que si nous n'avons pas trouvé douze mille francs d'ici à demain, nous sommes perdus...

La Jeanne d'Arc de la cheminée eût crié : « Vive la France ! » de son gosier de bronze, devant lui, que l'abbé Barbaroux n'eût pas été plus étonné. Il écarquilla sa bouche et ses yeux, comme s'il eût voulu ouvrir le plus d'orifices possible pour mieux faire entrer les paroles de sa nièce et mieux les comprendre.

Il posa ses mains osseuses, à plat, sur ses genoux écartés et répéta :

— Douze mille francs. Mais... Mais comment? Pourquoi vous les faut-il? C'est insensé. Je n'y comprends rien. Il vous les faut demain?

— Oui, mon oncle.

— Sinon vous allez être saisis ! s'écria Barbaroux, qui sentait son intelligence renaître, peu à peu. Vous avez des dettes?

— Si ce n'était que cela ! s'écria Cécile.

La figure du prêtre se renfrogna, ses sourcils broussailleux se hérissèrent. Il jeta sur sa nièce un regard inquiet, soupçonneux et désespéré.

— C'est pire que cela? hasarda-t-il, d'une voix dont il s'efforçait de déguiser le tremblement.

Il sentait un abîme ouvert sous ses pieds, il n'osait y jeter les yeux, et il se cramponnait aux bras de son fauteuil comme s'il avait peur de tomber. Son cœur battait à se rompre, et un brouillard flottait devant lui.

— C'est pire, affirma doucement Cécile.

— Mais quoi donc? parle vite, dit l'abbé, qui commençait à s'impatienter.

— Vous savez, expliqua Cécile, avec un mélange pénible d'hésitation et de souffrance, que nous avons eu le tort... d'adopter un genre d'existence... de faire des dépenses au-dessus de nos moyens... Nous nous sommes endettés... Bref, mon mari... croyant pouvoir nous dégager... a fait quelques petits emprunts à la caisse du Comptoir, et...

L'abbé poussa une sorte de cri rauque, atroce et sauvage.

— Ton mari a volé !

Il s'était redressé dans toute l'indignation de sa surprise, rouge, congestionné, les yeux pleins d'éclairs.

Elle ne protesta pas et baissa la tête, avec un accablement indicible. En face de cet homme, qu'elle atteignait au plus profond de son culte pour l'honneur, la conscience et le désintéressement, tout son orgueil l'abandonnait. Et sa honte et son humiliation lui rongeaient le cœur comme un cancer. Elle eut un geste de lassitude immense, et se cacha les yeux, de sa main gantée. Elle entendit tonner la voix de son oncle :

— Quelle honte ! Quelle honte ! Et moi, qui le croyais un honnête homme ! Mais tout le monde parlait de sa probité. Comment aurais-je pu croire? Mais c'est un vaurien, un... brigand, un...

Alors Cécile releva le front et parla avec netteté :

— Ne l'accusez pas, mon oncle. Ce n'est pas sa faute. C'est moi qui l'ai poussé là, c'est moi seule, qui suis responsable de... cet acte... Mon père gagnait beaucoup d'argent. Nous avons été élevées à ne pas compter, à tout dépenser. J'ai forcé Louis à des achats qu'il me refusait, je l'ai entraîné au gaspillage et à la dissipation. Je l'ai acculé au crime... Oui, moi, moi seule. Il est vaniteux, — comme tout le monde. J'ai su exploiter ce vice. Je lui disais : « Mme Une Telle a fait faire sa robe chez cette couturière. Son mari a un poste inférieur au tien. Souffriras-tu que ta femme soit plus mal habillée qu'elle? » Louis a le sens de la hiérarchie, fit Cécile, avec un demi-sourire, cela prenait toujours. Nous recevions pour ne pas nous laisser distancer par un sous-chef, nous allions au théâtre, aux premières numérotées, parce qu'un autre employé le faisait.

— Mais ne voyais-tu pas où tu conduisais ton mari?

— Si, je le voyais, fit Cécile, les yeux fixés à terre sur le tapis usé.

Elle ajouta, après quelques secondes de silence :

— S'il faut tout vous dire, mon oncle, je vous avouerai que j'ai ruiné Louis, consciemment. Comprenez-moi bien : cons-ciem-ment. Je ne voulais pas l'épouser, ma mère m'a forcée à ce mariage. Les premiers temps, je m'ennuyais à périr dans cet intérieur. Louis est un brave

homme, mais terriblement nul et d'une banalité désespérante. La vie auprès de lui est un supplice. Si j'avais eu un enfant, tout cela ne serait pas arrivé. Enfin, j'ai bâillé, chaque journée, à me décrocher l'âme, j'ai souhaité n'importe quoi pour sortir de cette torpeur... Et connaissant la probité de Caillandre, j'ai voulu voir si on pouvait le faire voler, si je réussirais à le sortir de son apathie, de son lâche respect des lois, le passionner, en faire un homme...

— Un homme ! cria l'abbé, dis donc un criminel !

— Un criminel, si vous voulez, continua Cécile, avec indifférence. C'était un but, cela mettait un intérêt dans ma misérable existence. Alors j'ai usé de tous les moyens pour réussir. J'ai affolé Louis de mes dédains, de mes refus, de mes ironies, de mes coquetteries, j'ai rendu son amour inquiet, douloureux, jaloux. Je l'ai désespéré par un sourire, affolé par un regard. Comme une courtisane, j'ai mis un prix à mes faveurs, des conditions à mes caresses, j'ai épuisé sa volonté, j'ai démoli sa notion de l'honneur, j'ai fait de lui un bloc d'argile que je sculptais à ma guise. Il est devenu mon esclave ! Et un jour, épouvanté de mes scènes, de mes comédies, il a emprunté de l'argent à la caisse pour satisfaire un de mes caprices, il a emprunté encore pour payer des dettes criardes, puis pour empêcher la saisie. En le voyant toujours plus faible, j'achetai davantage, je collectionnai les bibelots, les inutilités luxueuses, je gaspillai plus en robes et en chapeaux qu'en dépenses pour la maison. Nous avions une note chez le confiseur, nous en avons fait une chez le boulanger, chez le boucher, partout. Il était économe, rangé, il avait bourgeoisement horreur des dettes. Ah ! comme ses vieux principes ont vite brûlé ! Il est devenu plus bohème et plus absurde que moi ! Il a vécu dans une tourmente de besoins luxueux, de désirs, de folies. Nous dînions au restaurant et nous passions notre soirée au théâtre ou au café-concert. Et cela quand nous aurions dû économiser, pour éteindre les dettes que Louis avait contractées en se mariant... Et voilà où nous en sommes ! Nous devons douze mille francs à la caisse du Crédit Parisien. Si nous ne les trouvons pas, Louis sera arrêté,

ce sera un scandale affreux, je serai l'épouse d'un chenapan, et vous-même, vous serez compromis, mon oncle, on saura que le directeur de l'école Saint-Louis-de-Gonzague a un voleur pour neveu.

Elle parlait avec fièvre, avec hâte, comme si elle était pressée de vider l'abcès de son cœur, d'en faire jaillir tout le pus qu'il contenait. Elle éprouvait une sorte de soulagement à se confesser ainsi, et elle ressentait aussi de la fierté, comme si elle entrevoyait une vanité dans cet étalage de honte, qu'elle jetait comme un défi à la figure de son oncle, comme la revanche méprisante de la vie passionnée, désordonnée et amoureuse sur la vie humble, grave et austère que l'abbé Barbaroux avait choisie.

Mais ces paroles, dont elle soulageait ses obscurs remords, étouffaient l'abbé Théodore. Quelque chose d'impitoyable comme un cataclysme, de prompt comme la foudre, de terrible comme la fin du monde, s'était abattu sur lui. Il suivait avec peine la pensée de Cécile à travers la fougue de ses phrases heurtées, et sa désillusion avait toute l'horreur d'une mort. Était-il possible que ce fût là sa Cécile? Non, il rêvait, il avait perdu la tête, c'était une hallucination. Et à chaque mot trop dur de sa nièce, son visage s'empourprait, il agitait une main, il ouvrait la bouche comme pour parler, puis il retombait dans son immobilité douloureuse et son abattement.

Quand Cécile se tut, il y eut un long silence.

— C'est effroyable, effroyable, dit-il enfin, avec un dégoût infini. J'aurais donné ma vie pour que cela n'arrivât pas. Ah! que ne suis-je mort avant de savoir ce que tu es! Je ne trouve pas de mot pour te qualifier! Je n'aurais pas assisté au spectacle de cette monstrueuse déchéance! Je n'aurais pas entendu ce que je viens d'entendre... Et c'est toi, Cécile, toi, ma nièce, toi, que j'ai tant aimée, qui oses me parler ainsi! — Ton cynisme me révolte! cria-t-il avec fureur, on dirait que tu trouves cela tout naturel. Mon sang bout en t'écoutant, il me semble que ma tête va éclater! Et toi, tu dis cela d'un air calme, paisiblement... Tu n'as donc plus ni honneur, ni dignité, ni rien! Quel sang as-tu dans les veines? Tiens, tu me répugnes, va-t'en!

Il s'écarta d'elle avec horreur, et il fit un geste violent pour la chasser. Il respirait avec peine, comme s'il était essoufflé, et il marchait de long en large, dans le salon, la tête courbée.

Cécile s'était levée. Elle s'appuyait d'une main à son ombrelle, de l'autre, elle meurtrissait ses gants. Son regard était redevenu fier, dur, hautain, impérieux.

— Vous me chassez, mon oncle ! dit-elle, avec son expression de défi.

L'abbé ne répondit pas.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit jadis ! La responsabilité de mes actes doit retomber sur vous et sur ma mère !

— Pourquoi?

— C'est vous qui m'avez obligée à ce mariage !

— Comment ! Mais c'est toi qui le voulais !

— Jamais de la vie ! J'ai refusé obstinément Louis Caillandre. Je n'ai cédé qu'à vos instances.

L'abbé essaya de se rappeler tout cela. Il n'y parvint pas. Mais il était dans un tel état de souffrance et d'angoisse qu'il ne s'étonna pas de perdre ainsi la mémoire.

— Adieu, mon oncle. Je m'en vais.

M. Barbaroux ne put se résoudre à laisser ainsi partir sa nièce. Il fit un grand effort sur lui-même.

— Non, ne t'en va pas encore ! dit-il d'une voix radoucie. Ah ! si tu savais quel mal tu viens de me faire ! J'ai cru que j'allais mourir, là, sur place. Quand on a vécu, toute sa vie, avec un idéal de vertu, de dévouement, de probité, comme je l'ai fait, il est dur de trouver des gens comme toi dans sa famille ! Je ne te souhaite pas de jamais passer par les angoisses que tu m'as causées ! Ce qui m'effraye surtout, c'est ton calme, ton absence de repentir, ta sécurité dans le mal. On croirait que tu ne te rends pas compte de l'importance de ce que tu as fait ! Cette volonté ferme, cette perversité, cet orgueil, cette lucidité dans le plan, tout cela, c'est l'esprit du Démon. Ah ! je n'aurais jamais cru cela de toi ! — Mon Dieu, mon Dieu, acheva-t-il, en levant les yeux au plafond, je vous offre ce sacrifice. Vous savez seul ce qu'il me coûte ! Pardonnez-lui, non selon votre justice et

selon ses fautes, mais selon votre miséricorde, qui est infinie !

— Mon pauvre oncle ! dit Cécile, un peu émue, je regrette le mal que je viens de vous faire. Ne croyez pas que je sois sans cœur ou complètement perdue. Mais si vous saviez ce que j'ai souffert, moi aussi, et quels désirs de vengeance m'ont tourmentée, pendant des années ! J'ai appris à juger la société, à la mort de mon père, et c'est depuis que je la hais ! Et comme je l'ai détesté, ce Louis, quand il m'a demandée en mariage..., quand vous m'avez obligée à l'épouser, ma mère et vous ! Je ne pouvais le souffrir, sa nature était d'instinct antipathique à la mienne, il m'énervait en tout. Je ne le voyais pas entrer, s'asseoir, prendre son chapeau, manger, parler, sans subir un tressaillement de haine et de colère. J'ai voulu me venger sur lui du monde, de ses lâchetés, de ses humiliations, de ses affronts, de ses hypocrisies ; j'ai voulu le punir de m'avoir choisie et de vous avoir plu, j'ai désiré connaître ce qu'était peut-être au fond cet honnête homme, vanté par tous. Je l'ai perdu volontairement, pour le punir et me punir, comme on se fait mal pour avoir plus de droits d'en vouloir à tout de ce qu'on souffre, pour avoir une torture plus aiguë encore que celle que l'on a, et dont l'intensité fasse oublier l'angoisse lente, continue, qui vous écrase... Et puis, je ne sais pas pourquoi !

— Mais tu te perdais avec lui, fit l'abbé, qui ne comprenait rien à ces sentiments douloureux de raffinée inquiète.

— Bah ! tant pis, me disais-je, plutôt le plein malheur que cette vie d'ennui ! — Eh bien, savez-vous, mon oncle, avoua-t-elle, je ne le déteste plus. Il a brisé sa carrière si courageusement pour moi que je l'estime. Non, vous ne pourrez pas comprendre cela, vous. Je l'estime d'avoir volé pour moi... Cela vous paraît incohérent, n'est-ce pas? Pourtant, c'est ainsi. Je lui en suis reconnaissante, et quand je le vois souffrir, j'ai pitié de lui... Je commence peut-être même à l'aimer !

L'abbé soupira :

— Écoute, Cécile, pour vous sauver, toi et lui, je con-

sens à faire ce que je n'aurais jamais fait pour moi : la démarche la plus humiliante de toute ma vie... Vous aurez vos douze mille francs, je vous donnerai tout ce qui reste de mon capital et j'emprunterai ce qui manquera... Seulement, jure-moi de devenir raisonnable, d'aimer ton mari, de purifier par le repentir et le devoir l'affreux égarement de cette année... L'argent que je vais te remettre, je ne peux te le donner, il faudra que je restitue à mon ami ce que je vais lui emprunter. Vous me le devrez donc. Économisez, vendez vos bibelots, tes robes inutiles, et mets-toi toi-même au travail pour racheter ton œuvre infâme et rendre cet argent qui vous évite le déshonneur, la misère, peut-être la prison... Si je te vois accepter courageusement la vie que tu dois avoir à présent, peut-être te rendrai-je mon estime et te pardonnerai-je, mais n'oublie pas que tu es une coupable, que tu as gravement offensé Dieu et que toute une vie humble et laborieuse peut seule effacer les péchés causés par ta folie.

Cécile n'écoutait guère les discours du prêtre. Elle se réjouissait de voir la conversation prendre meilleure tournure, elle avait craint un moment de ne rien avoir. Puis elle admira sincèrement l'abbé Barbaroux, et elle envia cette sérénité dans la foi et cette croyance absolue au Bien :

— Ah ! mon oncle, fit-elle doucement, mon cher oncle, il n'y a que vous qui soyez un brave homme et qui ayez du cœur ! Il suffit à l'humanité que vous en fassiez partie pour excuser Dieu de l'avoir créée.

Mais l'abbé Barbaroux ne badinait pas sur les choses sacrées ; il prit très mal cette plaisanterie.

— Tu blasphèmes, Cécile, dit-il rudement, songe que tu es une coupable ! D'ailleurs, les desseins de Dieu sont insondables et...

Cécile jouait avec le gland de son ombrelle.

— Quand te faut-il cet argent?

— Ce soir.

— Eh bien, viens le chercher à sept heures. Mais ensuite, mets-toi au travail et évite de me faire des visites trop fréquentes. Ta vue me sera toujours pénible, tant que tu n'auras pas expié.

Cécile remercia son oncle avec chaleur, puis elle lui tendit la main. Bien qu'il hésitât à la prendre, il n'osa pas refuser la sienne. Il la serra d'une étreinte gênée. Quand Cécile fut sortie, il se jeta à genoux aux pieds de son crucifix et, joignant les mains avec désespoir, se mit à prier.

XXI

L'ABBÉ BONSIGNOUR

A cinq heures, les élèves ayant quitté la cour de la récréation et réintégré les geôles des salles d'études, l'abbé Barbaroux prit son chapeau usé, sa grosse canne noueuse et sortit de la maison. Cette journée, si fertile en événements, l'avait épuisé ; la fatigue amollissait ses jambes et alourdissait ses pieds, qui lui semblaient, à chaque pas, soulever des semelles de plomb. Il pensa que l'air du soir et la marche lui feraient du bien, et il se mit en route pour aller au boulevard Notre-Dame, dans un quartier assez éloigné de la rue Saint-Savournin, solliciter l'homme qui pouvait seul le sauver. Il ne prit pas de tramway afin d'épargner les dix centimes du voyage, car il était si prodigieusement économe pour lui-même qu'il hésitait devant les plus minimes dépenses.

Cet homme, c'était l'abbé Bonsignour, un camarade de collège et le plus ancien, en même temps que le meilleur de ses amis, un prêtre plein de cœur, charitable, bienveillant et d'un optimisme absolu. Très riche, il répandait, certes, le bien autour de lui, mais il s'assurait aussi la vie la plus douce, la plus sereine et la plus tranquille. Il avait une grande foi et une telle confiance dans la bonté et la miséricorde célestes qu'il disait toujours : « Dieu n'en demande pas tant ! » On en faisait toujours assez pour lui, croyait-il. Terriblement égoïste, en réalité, il n'avait pas cet égoïsme dur, qui se renferme en soi et repousse autrui, mais un égoïsme doux, aimable et douillet, qui est charitable pour s'éviter la peine de voir

souffrir et qui ne sait rien refuser. Son amour de la quiétude l'avait rendu optimiste ; il préférait ignorer le vice, le mal, la misère humaine. Il pensait que tout est toujours pour le mieux, et il répétait que tous les hommes seraient sauvés, après un temps plus ou moins long de purgatoire. Il croyait à l'enfer, mais il supposait qu'il serait vide, qu'il n'y aurait personne pour l'habiter et que ce serait là le triomphe de Dieu. Quelle défaite pour Satan que de voir l'humanité entière au Ciel et nul, si ce n'est lui, dans son Enfer à jamais vide de pensionnaires et dont il mettrait alors les clefs sous la porte !

L'abbé Bonsignour portait sur lui-même son heureuse confiance et sa joie de vivre. Grand et gros, il avait une figure de pleine lune, écarlate et toujours congestionnée. Il marchait avec majesté et s'exprimait avec lenteur. Ses cuisses épaisses semblaient soupeser son ventre proéminent. Des bourrelets de graisse entouraient ses petits yeux gais, un nez de rien du tout s'élevait entre ses deux larges joues enflammées, et un triple menton descendait avec solennité sur son rabat. Autour de lui, tout était également gras et confortable. Sa servante était une vieille femme, très grosse et moustachue, si rouge qu'il aurait suffi de poser des côtelettes sur ses joues pour les voir aussitôt atteindre un degré de cuisson très suffisant. Elle mijotait des petits plats succulents pour son maître, fort porté sur la bouche et dont les repas avaient une importance extrême. Ce saint homme de prêtre faisait son salut, en choisissant pour cela la voie la plus douce, la plus sereine et la plus large. Il préférait, pour s'élever vers le ciel, les grands chemins de pente insensible et douce aux petits sentiers escarpés, rudes et rocailleux.

Quand l'abbé fut entré dans le salon, il le regarda, en attendant son ami. Ah ! comme il ressemblait peu au sien ! Tous les meubles, à voir continuellement Bonsignour, avaient pris exemple sur lui et commençaient à lui ressembler. De grands fauteuils ventrus et moelleux élargissaient leur siège invitant, le canapé de velours rouge gonflait sa croupe onctueuse, la grande table se carrait sur ses gros pieds pieds solides, les rideaux ve-

loutés faisaient de larges plis bien ronds, comme luisants de graisse, les chaises rembourrées reposaient rien que par leur vue. Dans le buffet vitré, on apercevait des services étincelants, des assiettes larges comme la figure de l'abbé Bonsignour, une soupière d'argent aux flancs si épanouis qu'elle paraissait enceinte, une cafetière bedonnante, des tasses boursouflées. Enfin, il n'y avait pas sur les murs de crucifix ou d'images d'un Christ amaigri, osseux et étiré par le supplice, mais un tableau ancien représentant une joyeuse Nativité où, dans une ferme assez élégante, un petit Jésus, frais et rose, agitait ses petits bras potelés entre une Vierge de bonne allure, aux joues rebondies, et un Saint-Joseph obèse. Et des coussins, remplis de plumes à en crever, se soulevaient avec peine sur les sièges arrondis, et des tabourets bombés s'accroupissaient sur la laine du tapis profond et presque élastique, et une lourde chatte, pareille à une boule d'étoffe blanche, dormait au centre d'un pouf vert.

L'abbé Bonsignour entra joyeux, hilare, épanoui, les deux mains ouvertes et tendues devant lui.

— Ce bon Théodore ! Enfin, le voilà ! Quel plaisir de te revoir ! Il y a des siècles que nous ne nous étions vus ! Quel bon vent t'amène?

Mais Barbaroux secoua sa tête sèche et ridée.

— C'est un bien mauvais vent, mon ami, que celui qui me conduit aujourd'hui chez toi ! Et je donnerais bien des années de ma vie pour ne pas être obligé de faire la demande que je me vois forcé de...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Bonsignour, en poussant un siège vers son ami et en s'étalant sur le canapé, que t'arrive-t-il?

— Je ne peux rien te dire, murmura l'abbé. Ne me demande rien. Mais je me trouve dans une situation affreusement douloureuse et pénible. Et si je viens chez toi, ce soir, c'est...

Il s'interrompit. Sa voix s'arrêtait dans sa gorge. Il n'osait prononcer la phrase humiliante. Et, levant vers le ciel ses yeux brouillés, il offrait de nouveau à Dieu ce sacrifice.

Bonsignour en profita pour glisser un coussin dans le dos de son ami et lui fourrer un tabouret sous les pieds. Il souffrait de voir les gens mal installés.

— Allons, disait-il, prend tes aises, fais comme chez toi ! Arrange-toi confortablement. — Voyons, as-tu quelque chose à me demander, est-ce un service que je peux te rendre?

— C'est cela, chuchota Théodore.

— Eh ! mon Dieu ! ne te fais donc pas de bile, Théodore ! Nous sommes sur la terre pour quatre jours, ce n'est pas la peine de nous les empoisonner ! Tu sais que si tu me demandes un service que je puisse te rendre, c'est comme si c'était déjà fait !

— Merci, merci, dit Barbaroux, ému, je reconnais bien là ta sûre et bonne amitié.

— Est-ce de l'argent qu'il te faut?

L'abbé Barbaroux fit oui, de la tête, sans parler.

— Combien?

— J'ose à peine te le dire. C'est une si grosse somme !

— Dis tout de même.

L'abbé ouvrit la bouche, avec une affreuse contraction, comme s'il allait vomir, et, de cet effort énorme, il sortit une voix tremblante, avec ces mots :

— Cinq mille francs !

— N'est-ce que cela? s'écria joyeusement Bonsignour. Tiens, tu as failli m'inquiéter ! Allons, mon vieux, ne te fais pas tant de bile, tu les auras, tes cinq mille francs.

— Ah ! merci ! s'écria Barbaroux en serrant la main de Bonsignour, tu me sauves la vie ! Ce n'est pas précisément pour moi, cet argent, tu comprends, mais pour quelqu'un des miens... Je ne peux rien te dire. Ah ! comme je le regrette ! J'aurais tant besoin de dégonfler mon cœur ! Il y a des secrets qui vous étranglent... Enfin, je dois me taire ! Ah ! Bonsignour, Dieu envoie de rudes épreuves à ses fidèles. Heureusement qu'il nous donne la grâce de pouvoir les supporter ! Et d'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre ! Si ceux qui... Je veux dire certaines personnes sur qui on comptait... enfin, des parents nous causent des déceptions, du moins, on retrouve ses amis. Que n'accepterait-on pas quand on en a un

comme toi? La Providence fait bien ce qu'elle fait, mon cher Bonsignour, conclut l'abbé Barbaroux.

— Allons, Théodore, calme-toi. Nous n'avons que quatre jours à vivre. Il ne faut pas se faire de bile inutilement. Ne crois pas que je te rende un si grand service. C'est naturel, tout naturel. N'aurais-tu pas agi de même si je te l'avais demandé? — Mais quand auras-tu besoin de cet argent?

— Ce soir même, si tu pouvais, fit timidement Barbaroux.

— Très bien, très bien. Nous allons passer chez Legoff. C'est mon agent de change. Il a tant d'argent à moi qu'il pourra m'en avancer ; d'ailleurs, c'est un ami. — Mais puisque j'ai le bonheur de t'avoir, je te retiens à dîner. Je te garde...

— Je ne peux pas !

— Si, si, tu peux. J'ai justement un bon petit repas. Je commence un pâté de Strasbourg qu'une de mes ouailles qui voyage par là-bas m'a expédié. Et puis, j'ai une langouste et des asperges. Les asperges sont des primeurs, tu sais...

— Tu vas manger tout cela, ce soir, s'écria avec épouvante M. Barbaroux, qui n'en avait jamais vu autant sur sa table.

— Mais oui, mon bon, il faut bien se soutenir. — Et comme dessert, un zambayon. Tu n'en as peut-être jamais mangé? Figure-toi, Théodore, que ma cuisinière ne savait pas le faire. Alors j'ai appris qu'une cuisinière italienne se trouvait sans place, et je l'ai prise en pension huit jours pour qu'elle l'apprenne à Eudoxie. Maintenant, elle le réussit à merveille. Tu vas voir cela. C'est une crème, un rêve... Cela ne se mange pas, cela s'évapore, c'est une buée, une écume, une vapeur !

Et l'abbé Bonsignour eut un geste extatique, il joignit ses mains de béatitude et ferma les yeux, comme s'il s'imaginait avoir dans la bouche ce mets divin et en déguster toute la légère saveur.

— Non, non, disait Barbaroux, je suis obligé de te refuser. La personne à qui je dois remettre les cinq mille francs m'attend chez moi. Il faut que je les lui donne

ce soir même. C'est indispensable, tu comprends, c'est une question... C'est une affaire... l'honneur engagé...

L'abbé Barbaroux recommençait à s'empêtrer dans ses explications. Son ami le tira d'embarras.

— Alors, c'est différent. Je n'insiste plus. Mais je te tiens, je ne te lâche pas, il faut que tu me promettes de venir dîner un autre soir. Samedi, veux-tu? Je te sortirai une bouteille de vieux Tokay de derrière les fagots. Ou bien préfères-tu un Marsala de 1830? Allons, tu me le promets, c'est dit. Accepté!

Barbaroux n'osa plus refuser. Bonsignour appelait sa bonne :

— Eudoxie, ma canne, mon chapeau, ma douillette! Et que le souper soit prêt à huit heures précises! Et vous savez, l'abbé Barbaroux vient dîner avec nous, samedi soir. J'espère que vous vous distinguerez...

Les deux amis interrompirent les exclamations et les promesses de la vieille bonne. Ils sortirent. La nuit venait. Au bout du boulevard Notre-Dame, au-dessus des maisons, une lune couleur de citron montrait son masque, au milieu d'une vapeur molle, et semblait jouer à cache-cache avec l'humanité, ainsi qu'elle le fait depuis tant de siècles. De petites étoiles d'or, précieuses comme des bijoux anciens, s'allumaient derrière les rideaux des fenêtres, et rien qu'à les voir on imaginait l'intérieur bien clos, l'abat-jour discret, les enfants appuyés sur les livres d'images et le pâle front des femmes penchées vers les pages d'un volume. Les becs de gaz, au coin des rues, s'éclairaient, un à un, comme si l'on avait mis en cage de petits morceaux de jour, pour les garder jusqu'au lendemain.

Bonsignour prit en marchant le bras de son compagnon, et ils oscillaient tous deux, par moments, sur le pavé humide. On aurait dit que le vent les balançait.

— Et l'école Saint-Louis-de-Gonzague, Théodore, comment marche-t-elle? En es-tu toujours satisfait?

— Mais oui, mais oui. Au point de vue pratique, ce n'est pas aussi brillant qu'on voudrait. Mais Dieu ne m'abandonne pas. Et puis j'ai là une satisfaction continue, celle du devoir accompli. Quand je n'aurais réussi

qu'à sauver un enfant et à préserver une âme, je serais payé au delà de toutes mes peines.

— Ah ! tu as choisi la meilleure part, toi, dit jovialement Bonsignour, tu es un apôtre, tu es un saint...

Barbaroux protestait avec énergie, en agitant ses mains ridées, comme pour écarter de lui ces éloges.

— Si, si, mon cher, répétait Bonsignour. Tu as entrepris une grande œuvre. Tu formes de bons chrétiens, tu les préserves des erreurs du siècle. Tu prouves que seuls les vrais disciples de Notre-Seigneur sont des hommes de grand caractère. Tu cultives une pépinière de belles âmes. Tu régénères la ville en y semant le bon grain à pleines mains. Ah ! je t'envie ! Moi, je suis bien petit auprès de toi. Non, ne le nie pas, je le sais. Je fais mon salut selon mes moyens, je n'ai rien d'un apôtre, mais il me suffit de penser que mes jours sont parfumés de vertu et que je peux compter sur la miséricorde infinie de Dieu. J'ai confiance en lui, Théodore, Dieu n'en demande pas plus.

— Tu as raison, dit naïvement Théodore.

Ainsi les deux prêtres devisaient en marchant le long des rues humides. Et Barbaroux, tout heureux de trouver auprès de lui ce cœur fidèle et de sauver les Caillandre, songeait moins à cette attitude de Cécile, dont il avait tant souffert.

Rue Sainte, ils entrèrent ensemble dans le corridor d'une maison. Barbaroux y demeura, tandis que Bonsignour gravissait péniblement les marches de l'escalier. L'attente fut longue. Le vieil abbé commençait à craindre que M. Legoff ne pût prêter la somme à son client. Tandis qu'il s'inquiétait, un jeune homme traversa le couloir d'un pas rapide. Il salua poliment, et Barbaroux le jugea sympathique, avec sa figure ouverte, brune et martiale, la longue moustache noire qui la coupait et son regard vif et franc. L'abbé Bonsignour descendait derrière lui. Il tendit une enveloppe à son ami.

— Voici la somme. Nous avons eu de la chance. Figure-toi que M. Legoff allait partir ! Nous sommes arrivés juste à temps. Il ne faut pas se faire de bile à l'avance.

— Je ne te dirai jamais assez combien je te suis reconnaissant de ce grand service ; tu me sauves la vie, s'écria l'abbé Barbaroux en pressant énergiquement entre les siennes les mains grasses et molles de son ami.

— Je t'en prie, je t'en prie, n'en parlons plus ! disait Bonsignour, en secouant la rondeur de ses lourdes épaules.

— Mais je ne t'ai pas fait de billet ! dit tout à coup l'abbé Barbaroux.

— Cela n'a pas d'importance. Tu me le donneras samedi !

— Ah ! non. Si je meurs ! Il te faut bien une garantie... On ne sait ni qui vit, ni qui meurt.

— A quoi vas-tu penser, Théodore? Tu deviendras centenaire ! répliqua le gros abbé, qui avait horreur de songer à la mort, à celle des autres comme à la sienne.

— Je ne crois pas, dit tristement l'abbé Barbaroux, je ne vais pas bien depuis quelque temps. Je vieillis beaucoup, beaucoup...

— Eh bien, fais-le demain, si cela te tracasse et envoie-le-moi par la poste. Et à samedi !

Ils se serraient la main, amicalement, avec cette cordialité de l'adieu qui ferait croire que l'on est tout aise de se quitter.

— As-tu vu ce jeune homme qui me précédait tantôt? demanda Bonsignour.

— Mais oui, je l'ai remarqué. Il est très poli. Qui est-ce?

— C'est Sylvestre Legoff, le fils de l'agent de change, dit l'abbé Bonsignour, en s'éloignant, c'est un jeune homme plein d'avenir !

XXII

OU LE LECTEUR EST PRIÉ DE SE RENDRE A L'ENTERREMENT DE COMBETTE

— Samoëns, dit l'abbé Barbaroux, apportez-moi donc ce que vous faites là... Non, non, pas ce papier, celui sur lequel vous écriviez maintenant... Oui, celui-là !

Le jeune Samoëns, très rouge, comprenant qu'il ne pouvait dissimuler plus longtemps son fâcheux écrit, se leva et l'offrit, d'un geste aimable, au vieux professeur qui lut à haute voix le vers suivant :

Comme un vol de gerfauts, hors du charnier natal !

— Qu'est-ce que c'est que ça? grogna l'abbé, en prenant sa voix bourrue.

— Cela?... Ce sont des vers, déclara Samoëns, avec un mélange de cordialité, de gêne et d'impudence.

Les autres élèves, réunis dans la classe, pour élaborer un thème oral, pouffèrent de rire.

— Je le vois bien, s'écria Barbaroux, impatienté, mais de qui sont ces vers-là?

— De José-Maria de Hérédia, dit pompeusement Samoëns.

— De qui? répéta le prêtre qui vivait dans la plus parfaite ignorance des lettres françaises de ce siècle, depuis Chateaubriand.

— De Hérédia, de l'Académie française.

Le prestige de l'illustre Compagnie agit aussitôt sur l'abbé. Il se radoucit et déclara :

— Eh bien, Samoëns, vous serez en retenue pour copier des vers en classe...

Puis il lut le sonnet avec attention, inconsciemment séduit par l'extraordinaire sonorité des mots et par tout ce qu'ils contenaient d'idées de conquête, de carnage et

de coalition sanglante et barbare. Il le mit de côté comme pour le savourer une seconde fois.

Mais alors survint un nouvel incident. M. Augulanty poussa la porte de la salle et s'introduisit, mais un Augulanty, blême, défait, funèbre, qui semblait avoir composé son visage d'après celui d'un fossoyeur ; il entra solennellement comme un maître des cérémonies, s'approcha de Barbaroux, et le visage patibulaire, lui parla à l'oreille.

Aux premiers mots, l'abbé Barbaroux tressaillit sur son siège. La plus profonde tristesse parut sur son visage accablé, et les élèves attentifs l'entendirent qui murmurait :

— Que me dites-vous là, Augulanty? Ah ! mon Dieu, quel malheur, quel affreux malheur !

Augulanty se remit à parler si bas que l'on n'entendait rien à ses phrases. Quand il se releva comme d'un confessionnal, on remarqua que l'abbé était rouge.

Augulanty emporta hors de la salle son visage défait et son atmosphère lugubre. Le prêtre se leva.

— Mes enfants, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Votre camarade Combette vient de mourir.

Un vent glacé passa sur les élèves, un souffle d'horreur et d'angoisse. Délussin devint d'une pâleur livide qui se répandit jusqu'au bout de son nez pointu. Chacun des élèves sentit avec épouvante l'horreur de cette mort, moins par sympathie pour Combette, que par saisissement d'apprendre que celui qui venait de disparaître ainsi avait le même âge que lui.

— Personne ne pouvait prévoir un tel résultat, continuait M. Barbaroux. Combette a été pris, ce matin à onze heures, d'un crachement de sang si violent qu'il est mort ainsi, en moins de dix minutes, sans même recevoir les secours de notre Sainte Religion. Que cet exemple vous serve de leçon, mes chers enfants. Vous le voyez, l'âge lui-même ne peut nous préserver de la mort subite. Il ne faut pas dire : « Nous songerons à faire notre salut quand nous serons vieux ! » Hélas ! l'impitoyable faux frappe les jeunes comme les vieillards. Maintenez-vous toujours en état de grâce, de telle sorte que vous puissiez dire :

« Me voici, Seigneur, je suis prêt » à quelque heure et en quelque moment que la mort vienne. Mes enfants, termina l'abbé, d'une voix chevrotante, disons tout de suite un *De profundis* pour le repos de l'âme du malheureux Combette !

M. Barbaroux s'agenouilla sur sa chaise, les élèves sur leurs bancs.

Et il prononça d'une voix caverneuse ces paroles sacrées, qui, depuis tant de siècles, ont exprimé la douleur, ces termes liturgiques, dont chacun semble gonflé de larmes et de sang, et qui ont ravi aux lèvres brûlées de souffrance sur lesquelles elles glissaient, ce grand trouble mystérieux et mortel, qui pénètre en nous et nous déchire, quand nous les entendons.

Ce fut avec un calme exceptionnel que les élèves entrèrent en récréation. La mort de Combette avait étendu sur leurs esprits une sorte de grand dais funèbre, et, n'osant crier, comme si le cadavre avait été tout près d'eux, ils se parlaient à voix basse de cette catastrophe, en tournant autour des piliers.

Au milieu de cette foule sombre et chuchotante, Délussin roula ses fortes épaules et darda un regard haineux, avec un air très visible de s'en prendre au premier qui lui ferait grise mine et l'accuserait du trépas de Combette. Il exerçait un empire despotique sur ses camarades par sa force musculaire autant que par son audace, la violence de ses vices et sa brutalité. C'est un fait que, dans tout collège, le plus bas exerce une autorité et que chacun admire, en s'inclinant, qui lui paraît plus méprisable que lui.

Cependant Délussin remarqua que, dans chaque groupe, on se taisait à son approche. Il s'irrita de cette manière d'ostracisme et entra brusquement dans un cercle formé de Samoëns, de son inséparable Édouard du Puget, d'Iffraye-Lencontre, du petit Raoul de Robert-Damblin, blond, fin et joli comme une fille, et d'un grand garçon morne, qui ne parlait jamais à personne. On se tut aussitôt.

— Qu'est-ce que vous disiez là? demanda Délussin en ricanant d'un rire moqueur, méchant, incessant, qui

agaçait comme une sottise et exaspérait comme une injustice.

— Cela ne te regarde pas, fit Puget avec hauteur.

— Et si je tiens tout de même à le savoir?

— Eh bien ! s'écria le fougueux Samoëns, nous disions que c'est tout de même toi qui as tué Combette !

Délussin devint pourpre de colère. On crut qu'il allait se jeter sur Samoëns, et des autres groupes, des enfants accoururent pour voir ce qui allait se passer. Mais Délussin ne bougea pas, et, comme il sentait sa position dangereuse, il entra en composition.

— Ah ! vous disiez cela? Eh bien, j'aime autant à le savoir, parce que ça n'est pas vrai. Sachez, tas de moules, cria-t-il, que le premier qui répétera cette bêtise-là aura affaire à moi, je ferai de la marmelade avec son museau. C'est moi qui vous l'affirme. Combette était à moitié crevé déjà, est-ce que vous ne l'avez pas tous vu? Et d'abord, de quoi est-il mort? D'un crachement de sang, n'est-ce pas? Un crachement de sang, ça vient des poumons, du gosier, de l'estomac, de je ne sais où, mais pas de la tête toujours. Je l'ai fait tomber sur le front ! C'est donc pas de ça qu'il a crevé !

Il se gardait bien de se souvenir du formidable coup de tête donné dans les omoplates de sa victime. Ses camarades se taisaient. Il termina ainsi son homélie :

— Et puis, si Combette est mort, c'est un bon débarras. C'était un sale cafard. Si vous le regrettez, vous êtes de fameux mollusques. Et maintenant, ne parlons plus de tout cela, et qu'on se le dise ! Gare à celui qui se permettra la moindre allusion à ce sujet !

Toute l'école Saint-Louis-de-Gonzague assista le lendemain aux obsèques du malheureux Combette. On vit s'avancer, derrière le corbillard, un petit vieillard malingre, voûté, trébuchant, une pauvre loque d'humanité, vacillante et douloureuse, que deux hommes soutenaient par les bras et qui sanglotait et sursautait à chaque ressaut de la voiture, comme si c'était sur son cœur qu'elle roulait.

Sa femme morte depuis longtemps, il ne lui restait plus au monde que ce fils, l'objet de toutes ses tendresses,

le lieu de réunion de tous ses rêves. Et maintenant, c'était fini, il demeurait à jamais seul dans cette existence, il n'y aurait plus pour sa vieillesse abandonnée une affection, ni un sourire. Ses racines plongeaient dans deux tombes comme les racines d'un cyprès. Pourquoi son Paul, ce gentil garçon si doux, si patient, si affectueux, s'en allait-il ainsi dans cette caisse, exposé aux brutalités des fossoyeurs, aux indifférences des passants? Pourquoi la grande nuit pesait-elle sur ces beaux yeux bruns de faon amoureux? Oui, pourquoi?

Et dans le cortège, celui qui avait arrêté les jours de Combette marchait tranquillement, brutal et serein. Et tous ceux qui l'avaient battu, humilié, jeté à terre, tous ceux qui l'avaient traité comme on ne traite plus les nègres, parce qu'il était gauche, maladroit et timide ; tous ceux qui s'étaient fait un jeu de ses tristesses, de ses larmes, sans songer que ce pauvre être méprisé possédait un père dont il était l'unique joie, tous venaient en rang, parlant entre eux, riant et les mains dans les poches.

L'abbé Barbaroux, vieilli, chagrin, les traits tirés, marchait à leur tête, escorté de M. Augulanty, funèbre, lugubre, un vrai fossoyeur, et de M. Bermès, qui avait dû prendre de nombreuses forces, avant de se mettre en route, car il montrait le regard humide d'un ivrogne, des yeux troubles et rouges. M. Niolon, tout seul sur le trottoir, se récitait à mi-voix quelques pages du Sermon de Bossuet sur la Mort, et M. Peloutier songeait à composer une poésie sur le décès du jeune Combette. Il entrevoyait déjà les premiers vers dont l'éloquence poignante l'enchantait.

Si jeune et déjà mort ! Seigneur, est-ce possible?

Il chercha longtemps une rime à ce dernier mot. A l'église, pendant la cérémonie de l'absoute, la suite se présenta tout naturellement à son esprit :

Quoi ! quand avril garnit de bourgeons et de fleurs
Les campagnes, la mort l'a déjà pris pour cible?
Quoi? nous faut-il verser des sanglots et des pleurs?

Peloutier fut très heureux de ce début. Pour tout dire, le père Combette étant imprimeur, le poète, avide de publicité, songeait à tirer le meilleur parti possible de ce trépas. Il espérait que le pauvre homme reconnaissant éditerait cette élégie à ses frais, si elle l'émouvait. Et M. Peloutier connaîtrait enfin la joie de se voir inséré.

Au cimetière, on crut que le vieux père allait rouler dans la fosse. Quand les hommes, couverts de cette argile fade qui sent la mort, cognèrent le cercueil au fond du tombeau béant, M. Combette glissa sur les mottes de terre molle et parut vouloir s'abîmer au fond. Des sanglots secouaient sa minable personne. Mathenot et Inar le retinrent. Puis on le traîna au coin d'une allée où chacun vint lui serrer la main et le réconforter à sa manière.

Barbaroux lui recommanda de songer au Ciel et lui promit de prier afin que le Tout-Puissant lui envoyât la grâce de supporter ce malheur avec courage. Augulanty pencha vers lui une figure convulsée et lui glissa entre les doigts, avec ces mots prononcés d'une voix entrecoupée :

— Courage, père infortuné, nous sommes de cœur avec vous !

Et Mathenot lui assura que Dieu, des intentions de qui il se croyait dépositaire, devait l'aimer bien particulièrement, puisqu'il l'avait choisi pour cette épreuve, choix dont le père Combette se serait bien passé, et Niolon lui répéta rêveusement une phrase de Chateaubriand, et Peloutier l'assura qu'il allait célébrer la mémoire de son enfant, dans une élégie digne de lui, et lui demanda la permission d'aller la lui présenter un de ces jours. Puis les élèves défilèrent. Ils vinrent tous secouer cette main inerte et tendue, comme si c'était une branche d'arbre dont on dût faire tomber des fruits, et Délussin lui-même la tiraílla. Et on laissa le père Combette, immobile, morne, muet, au coin du sentier, et pareil à un nouveau saule pleureur qui aurait poussé là subitement...

Le lendemain, en récréation, Édouard du Puget déclara qu'il quittait l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Quelques enfants s'assemblèrent autour de lui.

— Pourquoi? demanda Jérôme de Saurin-Géroville,

occupé sournoisement à brûler avec une cigarette la blouse d'un petit qui se tenait à ses côtés.

— Parce que mes parents n'entendent pas que je sois élevé avec des assassins...

— C'est pour moi que tu dis ça? fit Délussin, d'un ton patelin.

— Oui, mon vieux.

— Ton affaire sera vite faite, mon bébé.

Il s'avançait en se balançant. Édouard du Puget, grand et mince, était incapable de résister physiquement au petit colosse qu'était son adversaire. Mais il haussa les épaules.

— Non, répondit-il, tu ne feras pas mon affaire, tu en as déjà une assez lourde sur les bras. Je ne me laisserai pas intimider comme le pauvre Combette. Si tu me touches, gare à toi, l'affaire de Combette viendra en justice, et avec tes antécédents, tu auras de la veine, si on ne te fourre pas à l'ombre jusqu'à ta majorité. Par complicité, par terreur, par lâcheté, par faux point d'honneur, tous nos camarades se taisent. Mais sache bien que si on t'arrêtait, tu cesserais d'être dangereux et qu'alors tous déposeraient contre toi ! Donc, fiche-moi la paix. Je m'en vais. Je ne te gênerai plus longtemps, mais je tiens à te déclarer, avant mon départ, que je te considère comme un voyou et comme un assassin...

Cette attitude décontenança Délussin et lui donna à réfléchir. Il dévora silencieusement ces outrages et s'éloigna en grommelant de vagues menaces. Édouard du Puget quitta l'école le soir même et Samoëns ne devait pas tarder à le suivre.

XXIII

LES RÉVOLTÉS

Il y avait tant de fleurs, ce jour-là, dans le salon d'Andréa Ryès qu'on aurait pu croire que le printemps y tenait conseil et y assemblait ses matériaux avant de descendre dans la rue et de pavoiser les arbres. De grandes gerbes de mimosas penchaient leurs hampes grêles dans la glace où se reflétaient aussi les visages exsangues des narcisses, les renoncules aux bonnes joues réjouies et les anémones en demi-deuil. Des violettes, groupées dans des coins, semblaient de sombres conspiratrices, occupées à fomenter un complot contre l'oligarchie des roses triomphantes, qui occupaient partout la place d'honneur et s'étalaient sur chaque meuble, splendides, exubérantes, vaniteuses, sensuelles, avec des mines de parvenues. Et dans des vases minces comme le col des cygnes, les premiers iris, délicats et frileux, prenaient des attitudes alanguies et distinguées, des airs intacts et tristes de personnes de grande famille qui ont eu des malheurs.

Quand Virginie entra chez son amie, elle fut tout étonnée d'y trouver déjà Sylvestre Legoff, qui tournait autour de la table, avec une figure soucieuse, tandis qu'Andréa, enfoncée dans un fauteuil, le regardait de façon inquiète, le nez enfoui dans la coupe d'une rose blanche.

Le mouvement de contrariété qui échappa au jeune homme, en voyant paraître celle qu'il aimait, bouleversa Virginie. Toute pâle, elle s'arrêta net, au seuil de la porte, et son anxiété fut si poignante qu'elle lui arracha deux larmes qui restèrent suspendues à ses paupières. Andréa s'était levée, sans frapper des mains, ni crier, ce qui était un bien mauvais signe, et Legoff se composait, non sans

peine, une physionomie aimable et gaie, pour sourire à la nouvelle venue.

Virginie, sans répondre à leurs questions, jeta son ombrelle sur la table et s'écria d'une voix qui tremblait :

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

— Rien, fit Andréa, en souriant.

— Alors pourquoi ce colloque? dit vivement Virginie. Et pourquoi avez-vous paru gênés de me voir? D'ailleurs, vous avez la figure à l'envers, tous les deux.

Andréa se pencha vers une glace, et sa petite tête blonde et ciselée y apparut toute lointaine, à travers une claire-voie de rameaux, qui la couronnaient très haut d'un jet de fleurs.

— Mais non, je t'assure, elle est toujours en place, ma figure.

— A quoi bon mentir? dit Sylvestre, avec lassitude. Nous parlions de notre avenir, my darling...

Il y eut un bref silence où l'on entendit tout bas, tout bas, comme un bruit sourd et saccadé de montre ; c'était le cœur de Virginie qui battait, comme un chef d'orchestre nerveux, la mesure de ses appréhensions, de ses tristesses et de ses révoltes, unies dans une symphonie tragique.

— Eh bien? demanda-t-elle enfin, avec un accent si défait qu'il était douloureux à entendre.

Quoique très angoissé, lui aussi, Sylvestre Legoff essaya de se montrer beau joueur. Il caressa de la main ses souples moustaches brunes, sourit et déclara jovialement :

— Eh bien, j'ai eu une explication sérieuse avec mes ancêtres. Je leur ai annoncé officiellement que je n'épouserai jamais, au grand jamais, leur Marguerite Sorémy, que ce n'était pas mon genre, qu'elle était trop grasse pour moi... Et j'ai terminé mon homélie en leur annonçant que je me marierais avec vous. Ce fut très mélodramatique, cette petite scène.

— Et... ils n'ont pas voulu? s'écria désolément Virginie.

— Naturellement, dit Sylvestre. Il n'aurait plus manqué que ça qu'ils acceptent ! Et le mélodrame, qu'est-ce qu'il deviendrait? Virginie, vous témoignez pour l'art

dramatique une indifférence qui me navre. Comment ferait-on du théâtre si les parents, dès le premier acte, acceptaient l'élue de leur fils?... Ah ! l'explication a été orageuse, j'ose le dire. Et comme toute explication qui se respecte, elle a tout embrouillé. Mesdemoiselles et chères auditrices, représentez-vous la scène, je vous prie...

Sylvestre Legoff était trop Français pour s'obstiner dans le désespoir ; à mesure qu'il plaisantait, il retrouvait sa gaieté ; il était consolé, le premier, par les drôleries dont il s'efforçait de consoler les autres. Déjà, ses soucis étaient loin, et prêt à rire et à s'amuser, il indiquait, de la main, des points dans le salon en disant :

— Ici, se tient Charlemagne, en sa haute cathèdre, avec sa barbe florie qui descend sur ses vénérables genoux, ayant couronne en tête, la main de justice dans une des siennes et le globe terrestre dans l'autre. Là, Reine Mère s'érige, sévère et digne, en gardienne du Respect et des Bonnes-Mœurs. Je n'ai pas besoin de vous apprendre, n'est-ce pas, qu'on appelle, dans la bourgeoisie, bonnes mœurs tout ce qui sert à ramasser de l'argent et mauvaises mœurs toutes les actions où il n'y a rien à gratter... Donc, voici la figuration. Et moi, en face d'eux, je crie comme un possédé, j'oppose les droits de l'amour, le devoir qu'a tout être de vivre sa vie, de jeter par-dessus bord famille, honneur, préjugés, société, tout ce qui restreint la destinée, d'être libre, enfin ! Ah ! ils en ont entendu de raides, je vous jure ! Ils étaient indignés. « Mais comprenez donc, leur disais-je, que vous n'avez aucun droit sur moi, aucun, aucun ! Vous me donnez votre avis, parce que je le sollicite respectueusement, mais je peux m'en passer, et je m'en passerai ! » La Reine Mère trépignait. Moi aussi. Concevez-vous cela? Avoir comme fils la jeunesse moderne, l'anarchie, le bouleversement universel... et vouloir lui imposer ses fantaisies ! J'ai terminé mon speech éloquent par ces mots : « Puisque j'aime Virginie Pioutte, pourquoi diable voulez-vous que j'en épouse une autre? Vous dites que c'est un caprice. Va pour un caprice ! Mais votre désir de me marier avec Mlle Sorémy en est un également. Vous ne trouverez pas mauvais que je préfère mon caprice

au vôtre? » Ah ! Charlemagne regrettait bien d'être sorti de sa chanson de gestes ! Il s'y serait refourré volontiers s'il l'avait eue sous la main !

— Comment pouvez-vous rire de... tout cela? dit Virginie. Ainsi nous ne... pourrons pas... nous marier?

Elle chuchota ce dernier mot plutôt qu'elle ne le prononça. Legoff se remit à rire.

— Mais, ma chère amie, je viens justement de vous dire le contraire. Nous marier ! Comment donc ! Nous ne faisons que cela ! Seulement, il y aura du tirage. Je connais Charlemagne. Il est obstiné. Il ne donnera jamais son consentement. Il faudra faire une sommation. Il aura un coup de sang, ce jour-là, avec ses idées sur le respect. Il serait capable de ne pas venir à la noce... Hum ! Je ne sais trop comment ça tournera... Bah ! Nous ne l'inviterons pas au mariage, et, quant aux avanies, nous nous arrangerons pour ne pas en recevoir...

Virginie réfléchissait.

— Renoncez à moi, s'écria-t-elle, tout à coup.

Andréa et Sylevstre se regardèrent avec stupéfaction. Devenait-elle folle? Tendait-elle un piège à son ami? Mais, sans doute, n'était-ce qu'un enfantillage.

Elle continuait :

— Oui, renoncez à moi, vous avez tort de vous entêter... Je vais faire votre malheur... et sans moi...

— Oh ! ma chère, comme vous êtes tragique, vous aussi ! Et mes ancêtres, qui vous refusent ! Vous feriez de si fameux scénarios à vous trois !... Mais ce n'est pas ça du tout ! Et d'ailleurs, chère chérie, ajouta-t-il, câlinement, je ne pourrais jamais renoncer à vous, quand bien même je le voudrais. Que vous êtes cruelle de me parler ainsi ! N'avez-vous pas encore compris que je vous aime avec démence et que je préférerais, ma foi, être toute ma vie malheureux avec vous qu'heureux avec cette Marguerite Sorémy, qui ressemble à une oie engraissée pour la Noël !

Il disait cela, en souriant, avec sa voix gouailleuse et drôle ; on ignorait s'il était sincère ou se moquait, tant il dissimulait, sous un voile d'ironie, la sensibilité exces-

sive de sa nature et son tour d'esprit assez ardent et romanesque, très sentimental, quoiqu'il se défendît de l'être, et dont il était même le premier à rire, ce qui lui permettait de ne pas s'en corriger.

— Hum, savez-vous, Virginie, je ris, je plaisante... Mais la vérité est que je suis furieux contre toute cette race des Legoff... Est-ce curieux? Il y a vingt-cinq ans que nous nous connaissons, sans avoir des torts sérieux les uns envers les autres, et il suffit de cela, un tout petit heurt, en somme, pour que nous nous considérions mutuellement en ennemis, il n'y a pas d'autres termes... Nous nous sommes jeté à la face, âprement, nos plus cruelles vérités. Est-ce assez bizarre? A la première difficulté, tout s'en va, amour, respect, souvenir, il ne reste plus que des volontés frémissantes, qui s'acharnent pour s'écraser mutuellement. Et je les quitterai sans un regret, ni un remords. Car rien ne me retiendra. Ils ont voulu agir avec moi comme si j'étais leur esclave ou leur valet. Ils m'ont commandé de faire ceci, cela... Ils m'ont ordonné de vous abandonner, de me supplicier moi-même, d'être votre bourreau et de trahir ma parole. Ils m'ont sommé de traîner à l'Église leur dindonneau. Ah! ils ne me connaissent pas! Je me vengerai de leurs insolences, de leurs mépris, de leurs ordres, je leur prouverai que je suis taillé pour commander, et non pour obéir. Je me vengerai par le scandale, — ce qui leur sera fort pénible, — j'affirmerai ma liberté!

— Parce que vous êtes lâche! fit Andréa.

— Lâche? Pourquoi? Au fait, vous avez peut-être raison, conclut philosophiquement Sylvestre.

— Il n'y a que les lâches qui ont besoin de tant d'affirmations préalables pour agir! Les autres s'en passent... Et ce que vous voulez faire est une lâcheté.

— Est-ce une lâcheté, Virginie, je vous le demande, que de vous offrir toute ma vie, dans un élan d'amour et de travail, tout mon bel avenir de jeunesse et de fièvre, en vous priant de renoncer simplement aux joies fausses et aux hypocrisies d'une société que vous êtes la première à haïr?

— Non, fit-elle, j'en jurerais.

Il marchait toujours dans la salle, avec quelque chose de harassé et de têtu, comme une bête en cage.

— Etes-vous toujours prête à me suivre?

— Plus que jamais, dit-elle.

Il eut un rire de satisfaction, très doux, et qui découvrit ses dents sous les longues moustaches souples.

— Un jour, annonça-t-il, je viendrai ici porter à notre chère Andréa un petit bout de billet qu'elle aura l'obligeance d'aller vous remettre. Vous saurez ainsi la nuit et l'heure du départ, vous serez prête... Mon fidèle auto sera devant votre porte, vous y monterez et nous partirons... Nous ferons du soixante à l'heure ! Et quelque jour, on fera, avec notre aventure, une belle légende que l'on mettra en musique pour en divertir les enfants. Comment Sylvestre Legoff, alchimiste et gardien de trésors, enleva la belle Virginie, sur un char de feu, enlevé par des licornes invisibles...

Les étincelles de la vie montèrent aux yeux de la jeune fille ; la grande route l'appelait ; elle entendait les voix tumultueuses, vives, pressées de tout ce qui passe, de tout ce qui court, de tout ce qui vole ; elle obéissait à la nostalgie du lointain, comme l'enfant qui rêve, sur les quais d'un port, à devenir matelot, comme la jeune fille qui regarde, au seuil d'un village, s'en aller des comédiens errants.

— Oui, dit-elle, nous fuirons nos familles, notre esclavage, notre existence grise, morne, triste, pour connaître la vie pleine, puissante, chaude, la grande vie des espaces !

— Oh ! les fous ! ricana Mlle Ryès, les fous ! Et que deviendrez-vous, que ferez-vous ensuite?

— Nous irons nous marier dans un pays où l'on puisse le faire sans l'autorisation des parents.

— Vous n'avez pas besoin d'aller si loin pour cela !

— Ici, comprenez bien, nous serions en butte aux tracasseries, aux humiliations, aux reproches, aux scènes, à ces droits insensés qu'ont inventés les hommes de s'espionner et de se contrarier mutuellement, sans cesse. C'est cette prison dont nous forçons les portes. Nous voulons avoir notre vie, notre belle vie indépendante, personnelle, suivre notre destin, réaliser notre part de joie

et de souffrance, pleinement, absolument, sans restriction, et ne pas demeurer ici, dans ce marais, à nous parodier les uns les autres, aux fumeuses lueurs du gaz... Nous nous libérons.

— Oui, cria Virginie, dont les yeux brillaient comme des charbons dans un brasier, nous nous libérons. Nous brisons les chaînes qui nous retiennent aux lois iniques d'une société fausse et perfide, que nous nions. Nous serons l'un à l'autre notre seule société, selon nous-mêmes. Nul n'a le droit de nous empêcher de nous appartenir, si nous sommes créés l'un pour l'autre. Nous nous évadons !

Ils s'exaltaient, tous deux, devant le mirage de cet avenir sans limites, qui révélait, à leurs imaginations, des horizons infinis, des immensités sans contrôle, tout un monde riche, plein, abondant en sensations fortes, en émotions larges et puissantes ; ils savouraient la griserie du détachement, dans la joie cruelle et sereine de l'être qui arrache ses racines et n'attend plus rien que de sa fantaisie, — jusqu'à l'heure où il sacrifiera tout au désordre.

Andréa tenta un dernier appel.

— Et l'argent?

— J'en aurai, dit sobrement Sylvestre.

Et à la sécheresse passionnée de son accent, Mlle Ryès supposa qu'avant de partir il ferait une large brèche dans la caisse paternelle. Et elle commença à se désintéresser de lui.

Ils la quittèrent. Tout joyeux d'être ensemble, ils firent quelques pas, côte à côte, sur le trottoir de la rue. Le soleil couchant balayait toute l'enfilade du boulevard Longchamp ; une poussière lumineuse se répandait à flots du ciel jaune ; les tramways, les chevaux, les passants flottaient au milieu d'une cendre d'or, et Andréa, qui se penchait à la fenêtre, vit s'en aller les amants, sous les arbres vaporeux, baignés d'une vapeur qui avait des étincelles. Ni Sylvestre, ni Virginie ne tourna vers elle la tête.

— Allons, se dit-elle, ils sont aussi égoïstes l'un que l'autre. Qu'ils partent donc ! Ils sont bien faits pour s'en-

fuir ensemble jusqu'à l'heure où ils se fuiront mutuellement.

XXIV

DANS LEQUEL MADAME PIOUTTE TRAVAILLE POUR SON FILS

La mouche active et bourdonnante, qui se posait sur son front, lui chatouillait le nez, lui courait sur les doigts, lui agaçait le coin des lèvres, ne parvenait point à distraire de son travail Mme Pioutte, occupée à faire courir une pièce de toile sous la dent aiguë d'une machine à coudre, dont le bruit emplissait l'appartement de sa trépidation acharnée et furieuse.

Virginie se renversa, en bâillant, contre le dossier de sa chaise. Ses mains laissèrent glisser l'ouvrage qu'elle brodait avec minutie. Elle regarda avec envie la fenêtre où des mouches vrombissaient dans des cages de soleil, croisa les jambes et murmura :

— Eh bien, maman, tu travailles toujours?

Mais Mme Pioutte était trop absorbée par son œuvre pour répondre à sa fille. Des kilomètres d'étoffe blanche fuyaient sous les piqûres de la machine, comme pour échapper à la douleur.

Virginie se leva, plia sa bande et se rassit, avec un ennui visible peint sur sa figure vive et brune. La mouche courut sur sa robe, elle observa, une minute, ses ailes de gaze, striées de nervures, colorées par la lumière des nuances de l'arc-en-ciel, puis la chassa d'une chiquenaude.

— Ce diptère est bien ennuyeux, déclara-t-elle, sur un ton pédant.

— Ce quoi? fit Mme Pioutte, en levant la tête.

— Diptère! On peut appeler comme ça les mouches. Ça fait toujours de l'effet.

Mme Pioutte haussa les épaules et ne répondit pas. Il

y eut un silence assez long. Virginie bâilla de nouveau à se décrocher la mâchoire.

— Tu ne fais plus rien, Virginie? dit tout à coup Mme Pioutte, en interrompant sa besogne.

— Non, merci. J'en ai assez de travailler. Ce n'est pas drôle du tout.

— La vie n'est pas drôle, déclara sentencieusement Mme Pioutte, on n'est pas sur la terre pour s'amuser

— La vie est ce qu'on la fait !

— Tu t'imagines ça, toi?

— J'en suis sûre.

— Tu déchanteras, ma fille.

— Je crois bien que non, ma mère.

Elles se regardèrent une seconde, intriguées. Il y avait, peut-être, chez Mme Pioutte le regret de cette belle jeunesse, ardente, insouciante et qui croit créer son destin, et aussi un peu de jalousie ; il y avait chez Virginie le dédain de cette vieillesse prudente et timorée et l'impatience d'échapper à son joug.

— Mais, Virginie, insista Mme Pioutte, crois-tu qu'il soit possible, par exemple, à une jeune fille d'épouser celui qu'elle désire?

— Sans doute.

— C'est absurde. Tu dis cela par entêtement et pour le plaisir de contredire. Tu sais bien que c'est souvent impossible.

— Parce qu'on a égard, non à son bonheur, mais au respect des lois ridicules établies par la société. Pourquoi une jeune fille ne ferait-elle pas demander, au jeune homme qu'elle aime, de l'épouser, au lieu d'attendre bêtement?

— Parce que ça ne se fait pas !

— C'est ce qui m'exaspère...

— Bien. Admettons qu'elle le fasse. Et si le jeune homme ne veut pas?

— On sait bien l'obliger à vouloir.

— Tu parles comme une enfant. Tu ne dis que des bêtises.

— Ce n'est pas mon avis. Je soutiens, moi, que tout homme a en lui de quoi devenir amoureux de n'importe

quelle femme. Il s'agit de le connaître et d'agir avec lui de telle manière qu'il finisse par vous aimer.

— Et puis, il vous abandonne dès qu'il en a l'occasion. Regarde Cécile. Est-ce qu'avant la mort de mon pauvre mari elle ne comptait pas épouser Armand Féline? Je pense qu'il avait aussi en lui, comme tu dis, de quoi en aimer une autre, car ça n'a pas traîné!

— Elle n'a pas su faire, dit Virginie, dédaigneuse. Elle était encore trop gosse. Je ne l'aurais pas laissé partir ainsi, moi!

Elle parlait sans trop songer au sens de ses paroles, toute à l'ivresse de l'espérance qui gonflait son cœur et activait la course de son sang. Devant elle, il n'y avait ni Mme Pioutte, ni la machine à coudre, pareille à un monstre accroupi et cocasse, ni les mouches, mais Sylvestre Legoff, avec son clair regard du Nord, sa figure bronzée, ses moustaches souples, et des villes qui mon, taient à ses yeux, étageant des toitures et des campaniles- des dômes et des croix, des coteaux couverts de maisons et des collines garnies de tours. Et elle voyait des prairies lustrées comme le poil d'un bel animal, des rivières pareilles à des ceintures de moire, agrafées par des ponts d'or rouge, des plaines, des étendues de forêts, et des champs de vignes, avec leurs bras arrondis, et des grèves, molles comme des lèvres et dorées comme des cheveux...

Que pouvait-elle dire de sensé, avec ce mirage dans l'esprit? Et que lui importaient ses paroles? Elle leur confiait au passage sa confiance en elle-même et sa ferveur, et s'en désintéressait aussitôt. Il lui était indifférent qu'elles troublassent les classifications étroites de Mme Pioutte, qu'elles lui parussent absurdes, folles et déréglées. Elle avait bien autre chose à faire qu'à dire des choses raisonnables! Et quand la machine à coudre recommença à trépigner rageusement sur place, Virginie crut que l'automobile de Sylvestre était là, ronflant devant sa porte.

Mais Mme Pioutte, voyant la conversation s'égarer sur les terrains du mariage, songea qu'elle devait en profiter pour jeter les premières pierres de l'édifice matrimonial auquel la contraignait l'ambition menaçante d'Au-

gulanty. Elle demanda donc d'un air négligent et plein d'indifférence :

— Comment trouves-tu M. Augulanty?

— Comme quoi? répondit Virginie, comme économe, comme professeur ou comme homme du monde? Car, ainsi que Dieu, M. Augulanty est triple. C'est un seul être en trois personnes.

— Que tu es bête, Virginie! Comme homme...

— M. Augulanty, dit gravement Virginie, n'est jamais un homme tout court. C'est un professeur, un économe ou un homme du monde. Comme professeur, je ne doute point qu'il ne soit parfait. C'est l'archange de la grammaire latine. Son nom lui-même se décline. M. Augulanty est un génitif, — neutre, très neutre... Comme économe, il est sans doute fort remarquable, mais je ne saurais le juger. Quant à l'homme du monde, celui-là, je suis à même de l'apprécier. Lorsqu'il s'approche de moi, je crois qu'il va me dire : « Shampoing, mademoiselle? » ou bien : « Lavage au bois de panama? » Il ferait bien mieux en valet de chambre introduisant un visiteur qu'en visiteur, accompagné d'un larbin!

Gaudentie Pioutte dissimula une grimace de dépit. L'affaire se présentait mal.

— Et comme mari?

— Oh! comme mari, il n'existe pas! s'écria Virginie, je le nie, tout simplement. Je pose ceci en axiome : « M. Augulanty ne sera jamais un mari! »

— Pourquoi?

— Parce que c'est ainsi, déclara superbement la jeune fille. Cela se passe de commentaires. M. Augulanty a trois personnes, c'est beaucoup pour lui, il ne saurait en avoir quatre.

— Alors tu ne l'épouserais pas?

— Je ne dis pas cela, fit Virginie, avec un grand sérieux; si je demandais au phoque du Jardin Zoologique de m'accorder sa patte et qu'il me la refuse, si le chameau, qui assista aux fiançailles de ma sœur bien-aimée, ne voulait pas de moi, je crois que j'accepterais M. Augulanty. Pas avant.

— Que tu es bête, Virginie, s'écria Mme Pioutte, avec

colère. Et moi qui t'écoutais gravement ! Tu ne dis jamais que des stupidités !... Tu as tort, tu sais, de tant te moquer de M. Augulanty ! Ce sera peut-être un excellent parti pour toi...

Virginie tourna vers sa mère des yeux fins :

— Pourquoi, maman?

Mme Pioutte, sans voir le piège, se jeta dans l'éloge de son protégé. Elle le fit avec feu, en pensant à la situation compromise de Charles. M. Augulanty prendrait sans doute la succession de l'oncle Théodore. Il ferait prospérer le pensionnat. Il était beau...

— Oui, un bâton de cosmétique. J'aurais trop peur de le voir fondre pendant les grandes chaleurs. Puis j'aurais peur de le toucher, il doit vous graisser les doigts...

— Bon chrétien...

— Du moins, il fait tout pour le faire croire.

— Ne m'interromps pas sans cesse par tes remarques saugrenues, ma fille, dit Mme Pioutte, d'un ton irrité. Je t'ai déjà dit que nous parlions sérieusement. M. Augulanty a des qualités morales, fort rares par le temps qui court. C'est un homme religieux, pratiquant...

— Et c'est moi qu'il voudrait comme pratique, s'écria l'incorrigible Virginie. Non, non, qu'il se détrompe !

— Écoute, Virginie, tu ne suspecteras pas, je pense, sa loyauté, son honnêteté, son intelligence, dit Mme Pioutte, de plus en plus agacée, mais qui n'osait pas le laisser trop voir.

— Non, je ne suspecte rien. J'accepte la trinité augulantienne, je prends le professeur, l'économe et l'homme du monde. Je tiendrai même la boutique du père, ou, du moins, ce qu'il en reste, je vendrai tout le jour des peignes, des faux cheveux et des savons. Faudra-t-il que j'apprenne aussi à raser? Bah ! peut-être qu'un jour j'aurai la chance de vendre mon mari, enfermé dans un petit pot de pommade rose, à une douairière, qui voudrait se rajeunir.

Debout, elle saluait son reflet dans la glace, les deux mains pinçant sa robe écartée, dans une révérence à l'ancienne mode. Et elle imaginait aussitôt un dialogue

gouailleur, en souriant, l'œil sur son image moqueuse, alerte et fine.

— Bonjour, madame. — Comment, c'est vous, Mme Augulanty? Je ne vous aurais pas reconnue. — J'ai un peu vieilli, madame. Vous savez, les soucis ! — Ce sont là vos trois enfants, madame? Oh ! les mignons ! Mais comme ils sont drôlement vêtus? Qu'est-ce que c'est que ces costumes bariolés? — Ne faites pas attention, madame, je n'ai pas les moyens de les habiller autrement. Je me fais donner par les tapissiers des bouts de rouleaux de papiers peints. — Mais, alors, madame, vous êtes dans la misère? — Mon Dieu, oui, nous avons si peu d'élèves, mais qu'importe, Dieu est avec nous ! — Mais il faut manger ! — Oh ! madame, mon mari est si bon chrétien ! — Et se loger? — Oh ! madame, Félix est si honnête ! — Et s'habiller? — Les qualités morales de mon mari nous suffisent bien ! — Et élever vos enfants? — Ils sont déjà élevés. Mon aîné, que vous voyez là, habillé d'un papier noir à chimères d'or, disait *Rosa la rose* avant de prononcer Papa et Maman ; à deux ans, il récitait le verbe *luo*, sans faute, et quand on lui demandait : « Où vas-tu? », il répondait « Eo Romam » et expliquait la règle. Mon second, qui est enveloppé d'une toge rouge à grandes tulipes bleues, rase déjà comme un homme. Il coupe les cheveux à ses frères, et si, parfois, il rogne un peu les oreilles de son aîné, c'est un bien. Elles deviendraient trop longues à force d'appartenir à un tel savant ! Quant au troisième, il ne sait que saluer, faire des courbettes, complimenter, montrer ses dents en souriant, porter une tasse de thé, c'est un homme du monde accompli, c'est tout son père, et il n'a que trois ans !

Virginie pouffait de rire en voyant la mine vexée de Mme Pioutte, qui lui dit douloureusement :

— Tu me causes beaucoup de peine, ma fille. Je crois de mon devoir de te faire profiter de mon expérience, en te renseignant et en te donnant de sages conseils. J'ai remarqué que ce jeune homme avait toutes les qualités nécessaires pour devenir un bon mari, et voilà que...

— Allons, maman, entre nous, combien t'a-t-il versé pour lui battre une telle réclame? Nous verrons bientôt

de grandes affiches sur les murs : « Jeunes filles à marier, épousez toutes M. Augulanty ! » Ou bien, on lira à la dernière page des journaux : « Le meilleur des maris est le mari Augulanty. L'essayer, c'est l'adopter. Bon chrétien, bon époux, bon professeur. Ne déteint pas. Facile à emporter, même en voyage. Agiter avant de s'en servir. Spécialement destiné à l'usage int... »

Emportée par sa verve, Virginie répétait des fragments d'annonces retenues au hasard et sans trop y réfléchir. Voyant tout à coup dans quelle phase malencontreuse elle s'embarquait, elle s'arrêta court et rougit, puis partit d'un grand éclat de rire.

— Tu vas bien, tu vas bien ! fit Mme Pioutte, scandalisée. Ah ! tu feras bien de te marier vite, toi aussi... Voyons, réponds-moi sérieusement. Épouserais-tu M. Augulanty? Je tiens absolument à ce mariage, entends-tu, ab-so-lu-ment.

Elle regarda sa fille avec anxiété. Virginie trouva superflu de résister plus longtemps. Sylvestre ne tarderait pas à venir la prendre. Elle pouvait promettre à sa mère, sans rien risquer.

Elle répondit, d'une voix lasse, comme si elle renonçait à la lutte :

— Allons, maman, ne te désole pas ! Je plaisante, voilà, j'aime à plaisanter, mais si tu y tiens tant que ça, on l'épousera, ton Augulanty. Va, pleure pas, sèche tes écluses...

Et elle souriait tranquillement, heureuse de ce secret qu'elle portait en elle.

— Ce que je vais faire révolutionnera tout le monde ici, pensait-elle, il y a longtemps que j'y réfléchis, et nul ne s'en doute ; pas un mot, pas un geste, pas un regard n'a permis à maman de savoir que je garde un projet aussi redoutable. Nous sommes là, quelques mètres à peine séparent nos deux cerveaux, et elle ne peut rien en connaître. Comme on est fermé en soi ! C'est drôle !

— Pourquoi ris-tu, Virginie? dit Mme Pioutte.

— Je pense, maman, répondit-elle, avec un sourire ambigu, que la vie est une chose bizarre... Dire que je m'appellerai peut-être un jour Mme Augulanty !

Mme Pioutte poussa un léger soupir de soulagement. Virginie acceptait. De ce côté-là, du moins, Charles ne courrait plus aucun danger.

XXV

PRENEZ

Avril s'achevait. Le printemps organisait partout ses fêtes joyeuses. L'année faisait toilette. Le soir, dans les arbres des jardins, les ramages des oiseaux se prolongeaient, en trilles de cristal, sous les branches reverdies et lustrées. Les fleurs répandaient, aux éventaires des magasins, aux haleines des places, aux cages des enclos, leur âme légère, gracieuse et parfumée.

Mais à l'école Saint-Louis-de-Gonzague, rien ne faisait sentir ce doux renouveau, rien ne rajeunissait la vieille maison, noire de tout l'ennui dont y avaient souffert tant d'enfants enfermés, ni la rue, qui dégringolait entre ses trottoirs raides et ses hautes façades austères et solennelles. Il n'y avait pas dans la cour un seul arbre qui pût fleurir, et pour y voir des bourgeons et des feuilles, il aurait fallu que le bois des volets ou de la barrière, contre laquelle s'était tué Combette, se fût décidé à en porter. Et au lieu des chants de rossignols, on entendait les clameurs discordantes des jeux, deux fois par jour, ou un ânonnement pénible de leçons mal sues, dont le bourdonnement de ruche paresseuse s'évadait à travers les croisées ouvertes, par où les airs tièdes et gais, qui se roulaient sous le ciel, ne voulaient pas entrer, par peur de ces grands caveaux misérables et des captifs qu'ils contenaient.

Les soucis de l'abbé Barbaroux devenaient plus lancinants. Ses dernières provisions ayant disparu dans le naufrage des Caillandre, il ne lui restait pas un sou de capital. Sa maison hypothéquée ne possédait plus grande

valeur. Le départ d'Édouard du Puget, celui de Samoëns et la mort de Combette l'obligèrent à réduire de cent francs les revenus des Pioutte (Charles en perdit cinquante pour sa part) et à supplier Virginie et sa mère de ne plus dépenser inconsidérément. L'avenir, jour et nuit, tourmentait son imagination. Continuerait-il l'an prochain? Mais alors il tournait sa pensée vers Dieu, et la confiance lui revenait à flots, comme les rayons de soleil qui entrent dans une chapelle. La foi est comme l'hirondelle des ruines, qui fait son nid dans les demeures délabrées; elle habite au fond des âmes torturées et grandit avec l'angoisse et la souffrance. Celle de Barbaroux devenait éperdue. Il ne comptait plus que sur Dieu. Pouvait-il croire que le Seigneur laissât périr son pensionnat? Ce n'était pas une pensée de vanité qui entrait dans ce raisonnement. Mais comment admettre que Dieu abandonnât une école où on apprenait aux hommes à l'aimer et à le respecter et protégeât celles où on le bafouait? Il attendait donc la rentrée d'octobre, qui devait être, selon ses rêves, le triomphe de l'école Saint-Louis-de-Gonzague et l'apothéose de la religion catholique elle-même.

Or, il y avait une circonstance que l'abbé ignorait et qui ne manquerait pas de restreindre encore cette fameuse rentrée d'octobre. On se chuchotait dans la ville des potins fâcheux sur la mort de Combette. Un fait, quelque soin que l'on prenne à le cacher, a souvent par lui-même une telle force d'évidence qu'il est impossible de le dissimuler absolument. Les uns disaient qu'un élève de Saint-Louis-de-Gonzague avait assassiné un de ses camarades, par vengeance; les autres, que Combette s'était tué sur le coup, dans un accident. Ces bruits furent si persistants qu'ils vinrent aux oreilles de tous les professeurs, sauf de Barbaroux et de Mathenot, qui, seul, par amour de la vérité et de la justice, eût été capable d'en avertir son directeur. Augulanty n'était pas fâché que ce cancan contribuât à ruiner l'école. Il fallait, coûte que coûte, que l'abbé, découragé, abdiquât entre les mains de son premier ministre. Il continuait donc à embrouiller la situation, il effrayait l'abbé en lui montrant sans cesse

les notes reçues, en lui envoyant les créanciers les plus hargneux, en lui mettant sous les yeux une comptabilité aux conclusions sinistres. Il aurait voulu entrer en possession de *son* domaine, le 1er octobre suivant, et il faisait les bouchées doubles, il ne ménageait plus Barbaroux, il entassait les prophéties désolées, les prédictions lugubres, les jérémiades. Il insinuait que l'abbé ne pourrait peut-être pas rouvrir en automne. Mais le vieillard s'insurgeait.

— Je ne peux pas me reposer. Je n'en ai pas le droit. Il faut que je continue. J'ai une famille à nourrir, je ne dois ni être malade, ni m'arrêter... Tout me retomberait dessus !

Augulanty soufflait à l'abbé que Pioutte pourrait bien travailler.

— C'est vrai, mon ami, c'est vrai ! Mais j'ai donné à sa mère ma parole que je l'aiderais jusqu'à ce qu'il ait fini ses études. Une parole, c'est sacré ! D'ailleurs, il n'en a plus pour longtemps.

— Il faut marier Mlle Virginie, déclara Augulanty pensif.

— Eh ! Je ne demande pas mieux, s'écria Barbaroux, pourriez-vous lui trouver quelqu'un?

— Je m'en occuperai, dit gravement Augulanty.

Et il pressa Mme Pioutte d'obtenir à son projet l'assentiment de Virginie. La vieille dame, satisfaite de la vague promesse de sa fille, ne s'occupait que fort peu de ce mariage. Elle avait d'autres chats à fouetter !

Après la terrible révélation de l'économe, elle avait écrit à son fils une lettre indignée et furieuse où elle lui reprochait surtout de lui avoir laissé ignorer la véritable condition sociale de Clémentine Jouve. Mais Charles Pioutte ne manquait pas d'audace, il traita de basses calomnies les propos que sa mère venait de lui répéter, il l'invectiva avec violence d'oser porter de si monstrueuses accusations contre une jeune fille qu'il considérait comme sa fiancée. Il ajoutait que le mariage se ferait bientôt. Il se gardait bien de dire qu'il avait dépensé jusqu'au dernier centime les quinze mille francs de sa mère. Mme Pioutte ne sut que croire, elle n'avait pas une grande

foi dans les protestations de Charles, et elle se méfiait d'Augulanty.

Plus tard, quand Pioutte reçut seulement cent cinquante francs par mois, il s'en plaignit avec amertume. Son fils était malade, le médecin coûtait cher et le pharmacien ne leur faisait pas crédit. C'était vrai, et Clémentine Jouve posait pour payer les remèdes, pendant que Charles soignait l'enfant. La maladie fut longue et inquiétait Mme Pioutte.

Quinze jours après la mort du jeune Combette, Mme Pioutte, appelée, un matin, par la concierge, vit quelqu'un qui lui tendait le petit papier bleu d'une dépêche. Elle eut un affreux serrement de cœur, tandis qu'elle déchirait, à la hâte, le quadrillé, d'une main tremblante. La dépêche contenait ces mots : « *Bébé mort. Argent dépensé dans la maladie, Envoie de suite frais enterrement.* »

Cette double nouvelle écrasa Mme Pioutte. Elle monta à la hâte dans sa chambre et s'y enferma pour pleurer à son aise. Elle avait fini par aimer son petit-fils comme si elle l'avait connu. C'était encore un peu de son Charles, et l'adoration qu'elle avait pour lui s'étendait à tout ce qui le touchait.

Accroupie sur une chaise basse, elle sanglota, la tête dans ses mains. Des larmes chaudes coulaient le long de ses doigts.

Et au milieu de cette affliction, elle songeait à la demande d'argent de Charles. Elle n'y comprenait rien. Et les quinze mille francs? Puis elle se rappela les sinistres propos d'Angulanty. C'était donc vrai ! Cette somme avait fondu comme une cire au feu ; il n'en restait rien, et Charles l'avait dépensée dans des fantaisies et dans des caprices ! Mais au lieu de lui en vouloir, elle l'excusait. Pauvre Charles ! C'était tout son père ! Et elle s'enorgueillissait maternellement de ce que cette nature gaspilleuse révélât une âme désintéressée et généreuse, et non pas un cœur stérilement avare.

Mais il fallait trouver de l'argent. C'était la fin du mois. Elle avait trois sous dans sa poche et vingt francs dans son tiroir. Que faire? En emprunter? A qui? Son

frère ne lui en donnerait jamais sans connaître la raison de cet emprunt, et Gaudentie était à bout de mensonges. D'ailleurs, comment lui en réclamer au moment même où Théodore lui demandait la plus stricte économie? Augulanty? Jamais ce mendiant n'aurait une somme disponible? Cécile? Elle lui refuserait. Où prendre de l'argent? Ce mot lui remplissait la bouche, sonnait comme un glas à son oreille. De l'argent pour porter en terre son petit-fils qui mourait comme un pauvre, de l'argent pour qu'on le roule décemment dans un linceul, de l'argent pour qu'il ait sa tombe à lui, son petit coin de terre où se décomposer en paix ! Ah ! vie misérable, vie odieuse et cruelle !

Elle se leva pour fouiller les recoins de son tiroir. Quatre pièces de cinq francs sonnèrent sous ses doigts. Il n'y avait rien autre. Mais son bureau lui rappela le pupitre de l'économat qui servait de coffre. Un frisson la parcourut, et une expression de joie passa en même temps sur son visage parcheminé. L'être qui se noie se cramponne à la première épave venue, pour vivre encore. L'abbé portait toujours sur lui la clef de ce bureau. Tant pis ! Elle forcerait la serrure, elle l'ouvrirait, coûte que coûte ; là était l'argent, ce petit tas de métal vulgaire grâce à quoi le fils de Charles n'aurait pas le corbillard des pauvres. Ce qui était à Théodore ne lui appartenait-il pas aussi à elle? Agirait-elle en voleuse? Non, mais en mère ! Et elle en voulait à l'abbé de la forcer par son intransigeance à cette mauvaise action.

Ce fut au milieu de la nuit qu'elle se leva. Elle tremblait. La porte de sa chambre eut, quand elle l'ouvrit, un grincement qui lui parut remplir la maison, les dalles glaçaient ses pieds nus, elle revint vers son lit pour enfiler des bas, elle descendit l'escalier à tâtons, suffoquée d'angoisse. Mon Dieu, quel est ce bruit énorme, on dirait que l'on frappe à coups redoublés, quelque part... C'est son cœur qui bat. Plus loin, le même bruit recommence ; cette fois, c'est l'horloge. Elle s'arrête encore. A-t-on marché? Qui est là? Des gouttes de sueur suintent à son front. Ce n'est rien. Elle pousse le battant de l'économat. Elle allume une bougie, elle tressaille, elle regarde autour d'elle comme si elle s'attendait à trouver dans le fauteuil

Théodore assis et l'attendant. Un trot de souris lui communique une peur panique. Elle sort un ciseau à froid, l'enfonce dans la jointure du pupitre, elle pèse, il résiste, ses forces se décuplent et se déchaînent. Le bois, en se déchirant, craque. Il lui semble que la demeure s'écroule, tant le fracas est formidable. Elle croit que tout le monde va se réveiller, se lever, courir à elle. Personne ne bouge. Elle rafle tout l'argent que contient le bureau et pense que, si Barbaroux avait été plus méfiant et fait mettre un cadenas, elle n'en serait jamais venue à bout. Affolée, elle remonte au galop, se glisse dans sa chambre, se recouche. Ah ! quel repos elle goûte à présent, quel calme, quelle sérénité !

Le lendemain matin, elle envoya trois cent vingt-sept francs à Charles.

On était au samedi. Ce jour-là, à la classe de l'après-midi, l'abbé Barbaroux, escorté de son état-major, lisait, devant toute l'école rassemblée, les places des compositions et distribuait les blâmes publics et les retenues.

Assis sur son estrade directoriale, il fouillait dans ses papiers. Les professeurs surveillaient les élèves. M. Peloutier entra d'un air si triomphant que chacun remarqua son contentement. Il y avait quelque chose de resplendissant dans sa démarche solennelle et dans son front inspiré. Il se pencha vers M. Bermès et lui dit avec joie :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. M. Combette — quel digne homme tout de même ! — a été si touché de la poésie que j'ai composée sur la mort de son fils qu'il la fait imprimer à ses frais. J'ai les épreuves, continua le professeur radieux, en frappant sur sa poche que bosselait un paquet volumineux. Je ne voulais dire cela à personne pour vous laisser la surprise, mais je n'ai pas le courage d'attendre. Pensez donc au plaisir que j'éprouve à me lire enfin... imprimé ! La première fois ! A cinquante-cinq ans ! Ah ! je vais envoyer des exemplaires à Paris. Connaissez-vous l'adresse de M. Coppée? On va peut-être enfin reconnaître mon mérite ! J'ai eu de la chance que ce M. Combette fût justement un imprimeur ! Pensez donc ! mon cher ami, il pouvait être négociant ou...

marchand d'étoffes ou... que sais-je? Ou bien, il pouvait mourir un autre élève !

— Oui, c'est une bénédiction du ciel ! répondit ironiquement Bermès. La Providence fait bien les choses. Elle s'y est mise un peu tard, mais c'est sûrement pour vous offrir une compensation. Envoyez donc votre poème aux jeux floraux. On lui donnera sûrement un prix. Vous allez être célèbre, mon cher Peloutier ! Dans un an, vous entrerez peut-être à l'Académie de Marseille.

— Vous croyez? fit Peloutier, ivre d'orgueil et d'espérance.

— Si je le crois? J'en suis sûr. Elle manque justement de poètes, elle en voudrait quelques-uns, me disait dernièrement un de ses membres, qui est aquarelliste.

Pendant que M. Peloutier déversait ainsi ses rêves d'avenir, l'abbé Barbaroux continuait sa lecture. Il abordait la classe d'humanités.

Et soudain, la porte s'ouvrit. M. Augulanty, qui le matin n'était pas venu, se précipita dans la salle. Il n'était plus funèbre, ni obséquieux, mais indigné, hirsute, forcené. Il se jeta au pupitre du directeur et parla bas en faisant de grands gestes violents. Aux premiers mots, l'abbé fut debout, haletant. On l'entendit s'exclamer :

— Comment? Comment? Mais c'est incroyable, c'est insensé.

Il courut derrière Augulanty qui l'entraînait avec lui. Ils se bousculèrent à la porte...

Les élèves, très intrigués, chuchotèrent. Des plaisanteries coururent. Il y eut des éclats de rire.

— Un peu de silence ! glapit Serpieri.

Les professeurs se regardaient avec inquiétude et s'interrogeaient tout bas. Nul ne savait rien.

Barbaroux reparut seul, vieilli, voûté. Sous ses sourcils hérissés, ses yeux, qui flamboyaient, jetaient des regards inquiets et furieux. Quelque chose de douloureux durcissait sa figure énergique, sa mâchoire forte et serrée, son grand nez maigre. Dans sa soutane usée et luisante, il parut plus faible, plus chancelant, plus fluet.

Il monta à son bureau, mais ne s'assit pas.

— Messieurs, dit-il, un fait inqualifiable vient de se

passer ici. Le bureau de l'Économat a été forcé entre hier soir et maintenant... Trois cent vingt-sept francs ont été... volés ! Oui, messieurs, volés ! cria-t-il d'une voix qui s'étranglait. Nous avons de fortes présomptions pour croire que le coupable est parmi vous...

Les yeux de l'abbé Barbaroux lançaient des éclairs à travers les verres de ses lunettes. En secouant la tête, il agitait de longues mèches de ses cheveux gris. Il était frémissant, il suait l'indignation par tous les pores. Il avait sa grande voix des orages, caverneuse, rude et, par endroit, comme défaillante sous l'étreinte de l'émotion.

— Je ne saurais exprimer la peine que j'éprouve. Quand je songe qu'il y a parmi vous un voleur, parmi vous... dont mes collaborateurs et moi prenons tant de soins, que nous élevons dans la crainte de Dieu, dans les pratiques de notre Sainte Religion... le culte du devoir, de l'honneur... Un être assez bas, assez vil pour voler ! Voler ! Mais est-ce que ce mot ne vous fait pas bondir de honte? J'en ressens un tel saisissement et une telle honte que je peux à peine y croire. Et pourtant, le fait est là... Nous tâcherons de découvrir le coupable. Il ne faut pas que des innocents soient soupçonnés... Peut-être, s'il en est encore temps, l'arracherons-nous à la vie de perdition dans laquelle il s'engage... Mais il subira le châtiment que son ...indignité... réclame ! Qu'il sache bien qu'avec de pareils instincts c'est sur l'échafaud qu'il finira... Et s'il est parmi vous, que mon mépris l'atteigne !

Le bras de l'abbé se dressa dans l'espace, menaçant un adversaire invisible ; la bouche contractée et grimaçante, le regard flamboyant sous le hérissement des sourcils crispés, il regarda l'auditoire. Quelques élèves souriaient.

Une cloche sonna. C'était l'heure de la récréation. L'abbé Théodore s'agenouilla pour réciter les litanies de la Vierge.

XXVI

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Lorsque l'abbé Barbaroux, de retour dans la sacristie, eut enlevé sa chasuble, son étole et son aube, Mathenot, qui venait de servir la messe, lui dit d'une voix grave :

— Monsieur le directeur, j'ai à vous parler.

— Encore, fit le directeur, avec un léger mouvement d'impatience.

— Oui, monsieur le directeur, encore, répondit Mathenot, respectueusement, mais avec fermeté.

— Eh bien ! quand vous aurez déjeuné, venez me trouver au salon.

Barbaroux l'y attendait déjà quand Mathenot parut. Ils se regardèrent tous deux avec inquiétude, chacun d'eux, — et ils le sentaient bien, — contenait un peu du destin de son interlocuteur. Mathenot s'assit gauchement dans un fauteuil, et la lumière blonde de mai, qui tentait d'explorer le sombre salon, faisait paraître plus rude son visage disgracieux, austère, rébarbatif et grêlé.

— Eh bien, Mathenot, qu'avez-vous à me dire?

— Avant de commencer, déclara brusquement Mathenot, il faut que je vous explique... Oui, ma conduite doit vous paraître mystérieuse, il faut qu'elle soit claire. Vous pourriez vous étonner de mes paroles... Et vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi ! Non, parce que je suis pieux, inflexible pour autrui comme pour moi-même, on me croit dur, implacable, sans cœur. Je suis pourtant sensible à l'affection tout comme un autre... S'il y a ici quelqu'un qui vous aime vraiment, monsieur le directeur, c'est moi ! Cela vous étonne que je parle ainsi? Mais, enfin, vous êtes un homme de cœur et un homme de foi, vous ! Vous seul travaillez réellement pour Dieu ! Vous avez entrepris une grande œuvre que j'estime, que j'admire, que je vénère. Ah ! lorsque je vous vois entouré de

comédiens et de... de menteurs, cela me révolte, me révolte ! Moi seul ici, entendez-vous, suis soucieux de votre intérêt, moi seul vous aime avec désintéressement ! Pourtant, vous vous méfiez de moi, et vous avez donné votre confiance à des gens qui ne la méritent pas, tandis que vous me dédaignez. Et pourtant Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour conserver la vôtre, s'il plaisait à Notre-Seigneur, puisque votre vie est nécessaire à sa gloire.

L'abbé, ému par ces plaintes gauches et bizarres où perçait néanmoins une sincérité douloureuse, prit la main de Mathenot et la serra avec effusion.

— Non, Mathenot, je ne me méfie pas de vous. Vous me fâcheriez en croyant cela. Je sais que vous êtes un de mes plus dévoués collaborateurs et que je peux compter sur vous.

— Merci, monsieur le directeur. Je suis donc plus à l'aise pour vous confier les choses si graves, si... pénibles, si redoutables que je *dois* vous dire. Vous allez me considérer comme un délateur, mais je vous en supplie, ne vous indignez pas, songez que je n'agis que dans votre intérêt, que je ne pense qu'à vous et qu'à l'Œuvre !

Mathenot, guidé par l'expérience de son premier échec, prenait cette fois des précautions oratoires. Il jeta cet exorde d'une voix si pathétique que l'abbé Barbaroux s'inquiéta de la suite, et les contractions de sa figure tourmentée exprimèrent qu'il attendait, en effet, quelque chose de fort grave.

— Monsieur le directeur, commença Mathenot, sur un ton bas et grave, je vous ai confié dernièrement quelques renseignements sur la vie privée de M. Augulanty.

— Mon cher abbé, dit Barbaroux, ne revenez pas là-dessus...

— Si, fit Mathenot, j'y reviendrai. Je vous demande bien pardon, mais il faut que j'y revienne. Vous n'avez pas voulu tenir compte de mes avis. Libre à vous ! Vous avez pris des renseignements auxquels vous avez cru. J'ignore qui vous les a donnés... Peut-être, dans votre belle confiance d'honnête homme, incapable de croire au mal, avez-vous consulté là-dessus Augulanty lui-même... Je

n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. Tout ce que je puis faire, c'est de vous répéter que... *tout cela* était vrai...

— Je ne le croirai jamais !

— Libre à vous ! Au surplus, c'est un détail. Mais peut-être que si, à ce moment-là, vous aviez retiré votre confiance à cet individu, je n'aurais pas à vous faire des révélations, qui vous causeront, hélas ! un tel saisissement et un tel chagrin ! Quoi qu'il en soit, M. Augulanty, ainsi protégé par vous, a fait le projet d'épouser votre nièce.

— Virginie? demanda Barbaroux, avec la niaiserie de la stupéfaction.

— Oui.

— Mais je n'en ai rien su !

— Oh ! monsieur le directeur, il y a bien autre chose encore que vous ne savez pas !

— Mais, fit M. le directeur, est-ce là ce qui va me causer un tel saisissement et une telle ...peine? Je vous assure que je ne vois pas d'un trop mauvais œil le mariage de ma nièce et de M. Augulanty, quoi que vous en disiez...

— M. Augulanty, dit Mathenot, compte vous succéder ici et diriger votre école, quand vous l'aurez quittée... Le pensiez-vous?

— Non, répliqua l'abbé, avec amertume, je ne me croyais pas assez près de l'échéance pour que l'on s'arrache déjà ma succession. D'ailleurs, ajouta-t-il, en faisant un effort de volonté pour surmonter sa mauvaise pensée, puisqu'il faut bien que je la laisse à quelqu'un, j'aime autant que ce soit à lui. Malgré tout, je le crois digne de la diriger...

Mathenot bondit à ces mots.

— Mais je n'entends pas qu'il vous succède, moi, cet Augulanty ! C'est justement pour empêcher cela que je suis ici, c'est pour cela que j'ai quêté des informations sur son compte, que je l'ai espionné, que je suis allé chez lui, entendez-vous, monsieur le directeur, pour fouiller dans ses papiers.

— Vous avez fait cela ! dit Barbaroux avec dégoût.

— Oui, je l'ai fait, et je le referais, s'il fallait le refaire. Il ne faut pas que M. Augulanty dirige l'école Saint-Louis-

de-Gonzague. Vous ne savez pas ce que c'est que cet homme-là ! C'est un athée, un libre penseur, il ne croit pas en Dieu, il supprimera de cette école tout ce qui en fait un établissement religieux ; il prendra des professeurs modernes, il en fera un collège au goût du jour ! Au goût du jour ! répéta-t-il, avec une expression d'ironie énergique et indignée.

— La malveillance vous égare, Mathenot. En tout cas, nous n'en sommes pas encore là, grâce à Dieu. Je prendrai mes dispositions à l'avance, je vous l'assure... Mais est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Je le voudrais, monsieur le directeur. Malheureusement, il n'en est rien. Ce mariage d'Augulanty...

— Je vous répète que ce mariage ne me déplaît point, interrompit Barbaroux, qui commençait à s'impatienter, le seul empêchement que j'y vois est la position de M. Augulanty, qui est plus que modeste, et je doute que ma sœur y consente facilement...

— Votre sœur y a déjà consenti.

L'abbé Barbaroux fut si étonné qu'il laissa échapper un « Ah ! » de surprise et qu'il n'eut pas la force d'y ajouter un seul mot.

— Et elle y a consenti, continua Mathenot, parce qu'elle a peur d'Augulanty...

— Peur d'Augulanty ! Vous voulez rire?

— Le hasard a mis M. Augulanty en possession de certains secrets si dangereux pour Mme Pioutte qu'elle consentira à n'importe quoi plutôt que de les voir divulguer auprès de vous.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? fit Barbaroux, qui commençait à s'agiter sur sa chaise. Mais c'est un roman ! — Ces secrets, vous les connaissez?...

Mathenot balança affirmativement sa tête sombre.

— Votre neveu, commença-t-il, vit à Paris avec une maîtresse...

Cette nouvelle causa un tel saisissement à l'abbé Barbaroux qu'il devint tout pâle, puis très rouge. C'était là ce qu'il redoutait par-dessus tout, ce qui l'avait fait tant hésiter à envoyer Charles à Paris, ce qu'il priait Dieu matin et soir de lui éviter. Pour cacher son trouble, il

essaya de plaisanter, et il dit d'une voix qu'il tâchait de rendre joviale :

— Une maîtresse ! mais vous en voyez partout, Mathenot !

C'était mettre Mathenot sur son terrain favori :

— Ah ! plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! Mais, si je les vois, monsieur le directeur, c'est malheureusement parce qu'elles y sont. Et partout où elles sont, elles démolissent vertu, famille, religion. Dès qu'une femme entre quelque part, la honte, le vice et la ruine morale la suivent. Elles s'acharnent contre tout ce qu'il y a de grand et de saint, elles sont toujours les ennemies de Dieu, les auxiliaires de Satan, les pourvoyeuses de l'Enfer ! Elles ont comme un contact impur qui décompose et qui pourrit tout ce qu'elles touchent ! C'est toujours Hérodia...

— Au fait, Mathenot, au fait ! cria Barbaroux, agacé.

Mathenot cessa aussitôt d'être éloquent et reprit sa voix confidentielle :

— Je vous disais que Charles Pioutte a une maîtresse ; c'est un modèle qui continue à poser, quoiqu'elle vive avec votre neveu, et qui gagne, de cette façon, environ une centaine de francs par mois, qui rentrent dans la caisse commune, ce qui augmente ainsi ce que vous envoyez à M. Pioutte...

— Etes-vous sûr de toutes... ces... hontes-là? murmura Barbaroux, affreusement blême et qui épongeait avec un grand mouchoir de couleur, son front ruisselant.

— Absolument sûr.

— Mais ma sœur ignore tout cela !

— Mme Pioutte n'ignore rien et fait tout au monde pour vous le cacher. Elle a peur que M. Augulanty vous le dise... Et M. Augulanty sait bien autre chose encore !

— Que sait-il? Que sait-il? s'écria Barbaroux, haletant, avec une trépidation de fureur.

— Il sait, dit Mathenot à voix basse, que votre sœur a envoyé, en avril dernier, à votre neveu, quinze mille francs !

L'abbé Barbaroux partit d'un éclat de rire, comme si cette dernière phrase l'avait soulagé. Mathenot, effrayé,

crut qu'il devenait fou et le regarda avec angoisse.

— Ah! Mathenot, ce que vous me dites là me rassure! J'espère que les renseignements que vous m'avez donnés sur Charles sont de la force de celui-ci. Cela me console un peu... Allons! pourquoi ma sœur aurait-elle envoyé tant d'argent à son fils?

— Cela, je n'en sais rien, monsieur le directeur. Peut-être avait-il des dettes, peut-être voulait-elle qu'il se marie pour régulariser cette situation... J'ai oublié de vous dire qu'il avait un enfant de cette femme.

— Eh bien! vous pourrez dire à celui qui vous a transmis ces cancans qu'il est fort peu au courant, dit Barbaroux, qui se plaisait à croire que tout était faux. J'ai de bonnes raisons de savoir que Gaudentie n'a rien envoyé à son fils. Tout passe entre mes mains. Je connais toutes les dépenses de ma sœur...

— Vous oubliez, dit lentement Mathenot, d'une voix de plus en plus basse, que vous avez versé vingt mille francs, l'an passé, à Mme Pioutte, pour le mariage de Mme Caillandre...

L'abbé Barbaroux se leva, frémissant, le regard durci.

— Que voulez-vous dire, monsieur? Expliquez-vous? Que voulez-vous dire? Soyez plus clair!

— Je veux dire ce que j'ai dit, rien de plus, monsieur le directeur. Sur ces vingt mille francs, Mme Caillandre n'en a touché que cinq mille...

— Assez, monsieur, assez, s'écria l'abbé Barbaroux indigné et gesticulant. Je n'écouterai pas un mot de plus. Que cela est bas, que cela est bas! Vous devriez avoir honte, monsieur, pour la robe que vous portez, pour Dieu que vous représentez sur la terre, si vous n'avez pas honte pour vous-même. Mais vous traitez ma sœur de voleuse, et vous voudriez que je supporte cela? Quelle monstrueuse calomnie! Comment avez-vous donc l'esprit fait pour ne voir partout que turpitudes et que bassesses! Ah! monsieur Mathenot, je n'aurais jamais cru cela de vous! Mais ma sœur ne peut pas être soupçonnée, elle ne l'a jamais été, je ne permettrai pas qu'elle le soit. Je veux penser que vous êtes fou, pour ne pas m'indigner et pour

pouvoir vous pardonner. Oui, je veux penser que vous devenez fou...

— Alors vous ne croyez pas tout ce que je vous ai dit?

— Non, répondit énergiquement Barbaroux, et je vous défends de continuer !

Tous deux se turent. L'abbé Théodore, congestionné, encore tremblant de l'émotion qu'il venait d'avoir, tourmentait, d'une main fiévreuse, les franges du tapis qui couvrait la table. Mathenot, jauni et grimaçant, contemplait d'un œil atone et fixe un carreau blanc d'usure, dont le parquet était taché.

— Monsieur Mathenot, dit le directeur d'une voix nette, quoique radoucie, vous devez comprendre qu'après ce qui s'est passé entre nous vous ne pouvez plus faire partie de cette maison.

— Vous me renvoyez ! dit Mathenot, ahuri par le tour imprévu et brusque que prenaient les événements.

— Nous ne pouvons plus demeurer ensemble. M. Augulanty vous donnera aujourd'hui même ce que l'on vous doit. Et vous aurez l'obligeance de faire vos préparatifs pour partir ce soir même.

L'abbé Mathenot ne se serait jamais attendu à un pareil résultat. Il demeura foudroyé. Cette fois, c'était bien fini, il pouvait renoncer à son rêve, l'esprit démoniaque triomphait de l'abbé Barbaroux. Et, debout dans un rayon de soleil oblique, raidi par la contrainte de ne pas laisser échapper son ressentiment, il paraissait plus anguleux, plus rude et plus gauche encore que de coutume.

— Monsieur le directeur, dit-il enfin, sur un ton grave et douloureux, je quitte avec regret cette maison. J'avais appris à vous y aimer et à vous y estimer. Je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé. Mais je prie Dieu de vous épargner les catastrophes que je vois prêtes à tomber sur vous et de ne pas vous punir trop cruellement de votre incroyable confiance et de votre injuste entêtement.

Mais avant de se retirer, l'abbé Mathenot écrivit quelques mots sur un chiffon de papier qu'il tendit à son maître.

— Je vais habiter chez mon frère. Voici mon adresse,

monsieur le directeur, je vous la donne, car, peut-être, avant huit jours, viendrez-vous me chercher.

— Je ne crois pas, dit Barbaroux, en hochant la tête.

— Je ne cesserai jamais de vous considérer, cria Mathenot, comme l'homme le plus loyal, le plus droit et le plus honnête que j'aie rencontré. Quand vous saurez que mes paroles sont vraies, vous tiendrez à réparer votre injustice et vous viendrez...

Quoique frappé par ces affirmations, l'abbé Barbaroux secoua de nouveau sa tête, d'un air de doute, et regarda sortir Mathenot.

Le soir même, après avoir quitté la rue Saint-Savournin, l'abbé Mathenot se rendit aux Chartreux. Il s'assit chez Mme Ropion et, tout en mangeant une olive noire, toute suintante d'huile, qu'il prit du bout des doigts, dans une boîte ouverte près de lui, il lui demanda :

— Ça va toujours, madame Ropion?

— Monsieur l'abbé est bien bon. Le commerce ne va pas fort, cette saison. La concurrence est beaucoup mauvaise pour nous. Enfin, n'est-ce pas, quand on est de braves gens, on a toujours assez pour vivre content.

— Vous avez bien raison, ma bonne madame Ropion. Mais... dites-moi... et cette fille, qui était la maîtresse de M. Augulanty, qu'est-ce qu'elle devient?

— Elle a beaucoup de la peine, cette pauvre enfant ! Ce M. Augulanty, comme vous lui dites, c'est pas grand'-chose de bon ! Ça fait le *fioli*, c'est toujours à l'église et ça ne vaut pas les quatre fers d'un chien ! Elle se sert ici, maintenant, la pauvre, et alors, elle me raconte ses ennuis. Il lui avait promis le mariage, et, à présent, il paraît qu'il se marie ailleurs. Aussi elle a du *pégin*, vous comprenez ! Elle fait pitié et compassion ; moi, je ne crois pas que tout ce qu'on raconte soit vrai, mais si c'était vrai...

L'abbé, debout, s'essuyait les doigts à une feuille de salade.

— Excellentes, vos olives, madame Ropion ! — Eh bien, c'est vrai, et vous pouvez le lui dire à cette pauvre fille. Son Augulanty se moque d'elle. Il va épouser Mlle Pioutte.

— Elle est riche? fit l'épicière.

— Non, elle n'est pas riche, riche, mais elle n'est pas non plus sans rien.

— Enfin, elle a de quoi.

— Oui, elle a de quoi, dit Mathenot, en souriant de l'expression. Et si elle ne le croit pas, votre amie, dites-lui qu'elle aille prendre des renseignements, rue Saint-Savournin, à l'école Saint-Louis-de-Gonzague.

L'abbé sortit. Il s'était forcé à être aimable avec l'épicière, mais ce rôle lui pesait. Il poussa un soupir de soulagement, en se trouvant dehors, et se frotta les mains.

— Ah! songeait-il, en s'en allant, elle ira à l'école faire une bonne scène. C'est une femme qui perdra Augulanty et qui sauvera Barbaroux! Cette fois, ce sera fini, Augulanty sera chassé, et c'est moi qui le remplacerai! Je l'ai toujours pensé, la victoire restera à Dieu!

XXVII

LA JOURNÉE DES DUPES

A mesure que les pas sonores de l'abbé Mathenot s'éloignaient sur les dalles du corridor, il semblait à Théodore Barbaroux, écroulé sur une chaise, que sa confiance absolue dans le caractère de sa sœur diminuait aussi. Certes, il n'avait eu aucune arrière-pensée en interdisant au prêtre de continuer ses bavardages, pas un soupçon n'avait effleuré alors sa certitude, et voici que maintenant quelque chose qu'il ne connaissait pas, et qui était affreux, s'emparait de lui : c'était le doute.

Aucune des souffrances que Barbaroux avait éprouvées, dans le courant de son existence, ne l'avait torturé avec autant d'âpreté que celle-ci.

Pour cet homme de foi, qui avait toujours cru, pleinement, absolument, sans réticence, sans hésitation, il y avait dans la suspicion et la défiance une douleur intolérable. Rien ne répugnait davantage à sa nature loyale,

confiante et droite. Des tenailles continuelles torturaient son âme, un cercle de fer se resserrait autour de lui. Et cela n'avait ni arrêt, ni interruption. Cela était lent, continu, implacable. Suspecter sa sœur, douter d'une affection qui avait rempli sa vie, voir se ternir l'image à laquelle il s'était dévoué, qui avait été pour lui un tel réconfort, pendant les heures sombres, c'était là un supplice au-dessus des forces de l'abbé. Un mois plus tôt, il serait allé droit à elle, il lui aurait dit simplement : « Voici ce qu'on m'a raconté de toi, je sais que ce n'est pas vrai, mais j'ai besoin de le croire, rassure-moi ! »

Mais, depuis lors, il y avait eu l'affaire Caillandre ; depuis lors, il avait entendu Cécile se vanter de son crime, et l'abbé Barbaroux avait reçu là une blessure par où le doute était entré. Si Gaudentie était capable de ce dont on l'accusait, elle serait assez perfide pour mentir impudemment, et son frère n'apprendrait rien de plus. Et l'abbé remâchait avec peine son inquiétude insupportable :

— Non, non, c'est impossible, c'est un odieux mensonge, une affreuse calomnie. Cela n'est pas. J'ai bien tort de tant songer à ces histoires bêtes... Ce Mathenot est un envieux, un raté aigri par ses échecs... Cela n'est pas, j'en suis sûr... Mais si cela était cependant !

Qu'il surveillât, dans la cour, les élèves dont les visages transpirants et rouges brillaient au soleil comme des gargoulettes, qu'il leur expliquât un passage du *Phédon* ou qu'il priât, longuement, agenouillé devant son petit lit austère, cette phrase entrait dans sa pensée, avec la pénétration d'une lame empoisonnée. Elle le réveillait pendant son sommeil, elle le traversait comme un éclair de souffrance, à toute heure du jour. Et c'était alors une oppression, une angoisse horribles, comme si l'air devenait irrespirable autour de lui, comme si ses poumons se remplissaient de gaz carbonique, comme s'il allait mourir asphyxié.

— C'est impossible, impossible, répétait l'abbé, et plus il le disait, plus une petite voix timide lui répliquait : « Et si c'était, cependant ! »

Cette voix intérieure n'avait jamais parlé encore à

l'oreille de Barbaroux, mais comme elle se faisait forte, maintenant, comme elle ricanait! Elle chuchotait, elle murmurait des avertissements mystérieux, et, soudain, elle devenait violente, amère, éloquente, elle se renforçait, elle augmentait de volume, elle était criarde, rauque, véhémente, elle bafouait les croyances de l'abbé, elle injuriait Gaudentie, Mathenot, Cécile, dans un déchaînement universel de rage et de rancœur. Elle faisait le bruit de la mer qui se rompt, vague à vague, sur les récifs ; ou bien, elle imitait le bruit des cloches. Et alors, au cerveau épuisé de Barbaroux, de lourdes sonneries de bronze se répercutaient interminablement, d'écho en écho.

Elle était née, cette voix, lorsque Cécile avait raconté l'histoire du vol. Ce jour-là, quelque chose avait craqué dans l'âme de l'abbé Barbaroux. Dans l'enclos moral où il vivait, aveugle, heureux et confiant, la libre vie était entrée, et, avec elle, un souffle amer de pessimisme et de désenchantement. Qu'y avait-il donc d'extraordinaire dans la conduite de Mme Pioutte? Puisque Cécile avait volontairement conduit son mari à être malhonnête, tout n'était-il pas possible?

Il y avait, d'ailleurs, une raison qui défendait à l'abbé de sortir de cet enfer. Il avait beau se représenter Mathenot comme un envieux, un jaloux irrité des succès d'Augulanty, un intrigant, cet envieux, ce jaloux, cet intrigant n'était pas moins un prêtre. Et par moment, Théodore Barbaroux se disait qu'il était incroyable qu'un ecclésiastique se fasse l'écho de pareils bruits, s'ils étaient entièrement mensongers. Et, il songeait aussi que de telles histoires ne s'inventent pas. Mais aussitôt après, il s'écriait : « Quel absurde roman! De pareilles choses sont pratiquement impossibles. C'est de la folie! C'est absurde! C'est grotesque! » Il se contraignait à croire que Mathenot était fou. Cela expliquait tout, cela donnait une cause à ces inventions romanesques que Mathenot faisait sans cesse et à cette sorte de délire des persécutions, qui venait de le frapper.

Ce qui augmentait les tortures de l'abbé Barbaroux, c'était l'obligation de cacher ses pensées. Quand il se

trouvait en face d'Augulanty, il voyait en lui, par une perversité inconsciente qu'il ne s'expliquait pas et qui l'indignait, l'odieux personnage qui le trompait, l'hypocrite dépeint par Mathenot. Quand Gaudentie s'approchait de lui, il se souvenait de ce qu'elle était peut-être, et cela lui serrait le cœur d'une telle angoisse qu'il en aurait crié. Et cet homme, naïf et si peu diplomate, souffrait de sa dissimulation comme d'un remords. Ces innocentes roueries lui pesaient. Il fuyait la société de ces deux êtres.

Une telle période avait trop de cruauté pour durer longtemps. Théodore Barbaroux résolut enfin d'en avoir le cœur net, et quelque éloignement qu'il ressentît, en principe, pour une telle démarche, il décida d'interroger Cécile.

Il se rendit chez elle, un jeudi.

La bonne, étant nouvelle, ne le connaissait pas. Elle le fit entrer au salon. C'était un appartement qu'on ne lui montrait jamais ; il ne l'avait pas visité depuis les premiers jours de l'installation. Il ne connaissait rien de tout le luxe dont on l'avait embelli. Il le parcourut des yeux, avant de s'asseoir. Il croyait naïvement y sentir un peu de la crise qui s'était nouée dans le jeune ménage, y voir des signes de misère, il espérait tout au moins que les objets élégants des Caillandre auraient été vendus pour payer des dettes.

L'air, entré par la fenêtre entr'ouverte, gonflait les rideaux, qui se bombaient voluptueusement, comme si un corps de femme, caché derrière, les eût poussés de ses épaules ou de ses reins. Une atmosphère de mollesse et de sensualité élégante sortait de chaque meuble. Les nombreux coussins à dessins ou à broderies, les fauteuils, les tapis respiraient la paresse et la langueur. D'énormes touffes de pivoines, de pavots chiffonnés et de roses rouges débordaient des vases et des coupes. Et ce qui effarait l'abbé Barbaroux, c'était l'abondance des bibelots. Il ne comprenait pas que l'on mît tant d'argent à de pareilles babioles, et il lui semblait que ces urnes, ces bonbonnières, ces statuettes étaient les artisans du naufrage de Caillandre, et qu'il y avait là une réunion

de voleurs gracieux dont chacun emportait dans son cristal, son bois ouvragé, ou son bronze, un peu de l'argent du Crédit Parisien, un peu de la fortune de l'abbé Bonsignour et de la sienne, et surtout, beaucoup de la considération, de la vertu et de la probité de Louis Caillandre et de Cécile.

Un examen plus approfondi révéla aux regards de l'abbé des nudités qui le scandalisèrent. Quel plaisir une honnête femme et un honnête homme, élevés chrétiennement, prenaient-ils à voir tant d'indécences? Sur le piano, la Diane de Falguière, que l'on trouve dans tous les salons bourgeois, élargissait l'arche immense de ses jambes et courait, les seins tendus. Une femme nue soutenait le globe de la grande lampe, posée au milieu d'une table. Devant un miroir, une figure lunaire, adossée à un croissant, exhibait une poitrine dorée. Des sirènes tordaient leurs croupes dans l'étain d'un vase à lourde panse, une autre cambrait son torse au fond d'un cendrier d'argent. Une baigneuse de terre cuite, comme rouge de honte, tâtait d'un pied fin l'eau fictive et profonde d'un guéridon de laque.

Des arabesques, ici et là, se terminaient par la ligne fuyante d'une jambe svelte, par la courbe d'une épaule polie ou les rondeurs de deux cuisses grasses. Tout cela blessait les yeux du prêtre. Il lui paraissait que toutes les tentations auxquelles il avait volontairement renoncé venaient encore tourner autour de lui, comme pour l'inviter à entrer dans leurs jeux, avec un rire ironique, insultant pour les idées qui l'avaient aidé à les repousser.

— Ce n'est pas l'appartement d'une honnête femme, se disait Théodore Barbaroux, qui s'irritait de sentir sous ses pas l'épaisseur élastique et molle du tapis profond, non, ce n'est pas là l'appartement d'une honnête femme. Ah! je ne suis donc plus de cette époque-ci? Je commence à croire que je n'y comprends rien. A quoi tout cela mène-t-il? Quelles mœurs peut-on avoir dans ce luxe effréné de décadence?

Et il comparait à ce salon la pièce où recevait sa mère, un vaste appartement aux mallons usés et blanchis, avec un petit carré de sparterie devant la cheminée,

des coussins ronds devant les fauteuils, des housses de couleur poussière sur les vieux meubles antiques, venus des aïeux et conservés pieusement pour les enfants. Il n'y avait là comme ornements que les vénérables portraits d'ancêtres pendus au mur, une vierge de plâtre devant la glace, un crucifix entre les deux fenêtres, une table à ouvrage encombrée et deux vases en porcelaine blanche à filets d'or gagnés dans une loterie.

— Oui, continuait tout bas l'abbé Barbaroux, cela était simple, austère, religieux, on y sentait l'habitude du renoncement, la pureté du cœur et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, mais ici dans ces parfums, ces coussins, ces fleurs, ces indécences, que peut-on trouver? Cela sent le vice à plein nez ! Ah ! comme les temps sont changés ! Il y a quelque chose qui s'en va ! Il me semble que je suis déjà d'un autre monde, que je date, que j'aborde ici dans un pays nouveau. Ah ! si cette époque tout entière est pareille à ce que j'en vois, j'aime autant m'en aller bien vite, bien vite ! Je n'aime pas ces choses-ci...

Il hochait la tête, quand Cécile entra. Elle avait une robe de chambre claire, décolletée, garnie de dentelles qui laissaient ses bras nus jusqu'au coude ; on voyait la peau blanche et délicate de sa poitrine, et l'œil suivait les lacets bleus des veines. Et cette vision causa une nouvelle souffrance à l'abbé. Comme cette tenue était peu décente ! Jamais sa mère n'eût osé porter des vêtements aussi luxueux, ni découvrir ainsi sa peau à tout venant. Il se rappelait ses corsages sombres, montants, qui l'engonçaient, ses jupes larges, qui la transformaient en une sorte de cloche monumentale, et il les comparait à ces étoffes légères, soyeuses, ondoyantes, qui révélaient toutes les formes de la femme. En songeant aux bandeaux plats, bien tirés, lisses de Mme Barbaroux, il s'indignait contre la coiffure de Cécile, cette mousse de chevelure écumante et vaporeuse qui avait nécessité au moins une demi-heure de travail. Il considéra les bagues de Mme Caillandre, les perles de ses boucles d'oreilles, ses souliers mordorés et découverts, ses bas noirs, ajourés, qui laissaient transparaître la scintillation de sa chair. Il crut venir, non plus chez sa nièce bien-

aimée, mais chez une femme de mauvaise vie, et une tristesse affreuse l'écrasa.

Non, ce n'était plus cette simplicité de mœurs à laquelle il était habitué, cette économie rigide, cette austérité grave qui lui semblaient un signe de pureté du cœur. Il s'effrayait de ce besoin de richesse et de dépense. Dans ce qu'il voyait, il découvrait un symbole de la perdition des âmes. Cette coquetterie même l'effarait comme un vice. A qui a-t-elle encore besoin de plaire? Hélas ! tout cela expliquait à l'abbé Barbaroux la conduite de sa nièce, et il sentait se creuser davantage un fossé moral entre lui et elle.

A la vue de son oncle, Mme Caillandre s'était arrêtée, un peu interdite. Apprenant qu'un prêtre était au salon, elle s'attendait à y voir l'abbé Tacussel, qui la visitait de loin en loin.

— Tiens, c'est vous, mon oncle, fit-elle, comment allez-vous? Que vous êtes aimable de venir me voir !

— Je t'en prie, Cécile, dit Théodore, avec effort, ne me dis pas de ces choses-là. Ne joue pas avec moi cette comédie déplacée. Tu sais bien que je ne viens pas te faire une visite de politesse.

— Asseyez-vous quand même, mon oncle, dit Cécile, en avançant vers son oncle le fauteuil le plus moelleux, le plus ample, le plus chargé de coussins.

Mais l'abbé prit une simple chaise, par un esprit de mortification qui le quittait rarement, et aussi en manière de protestation contre le mobilier des Caillandre.

— Non, reprit-il, ce n'est pas une visite d'amabilité que je suis venu te faire, Cécile. Après ce qui s'est passé entre nous, tu penses que je ne tenais pas à te revoir de sitôt. Et ce que je trouve ici confirme mon éloignement. Je croyais ne pas revoir ces objets auxquels est attaché le souvenir de votre ruine morale. Je m'aperçois avec peine que rien n'a changé. Et tout ici blesse une âme chrétienne, quand ce ne serait que ces images immodestes et que cette indécence !

Il désigna d'un geste, avec dégoût, la Diane de plâtre qui avait l'air de courir à lui, en bandant son arc, comme une envoyée de l'Enfer.

— Je ne serais pas venu, Cécile, Dieu m'en est témoin, si je n'avais eu à te demander un renseignement d'une importance capitale.

Pendant l'homélie de son oncle, Cécile s'était contentée de regarder de tout près ses ongles roses et polis, avec une attention minutieuse et le désir de mirer, dans leurs petits miroirs convexes, son ardente figure blanche et ses cheveux tissés de nuit.

— Combien as-tu reçu de dot, en te mariant, Cécile? demanda l'abbé Théodore, d'une voix que l'émotion et l'angoisse saccadaient.

— Mais, mon oncle, s'exclama Cécile, vous devez le savoir mieux que personne !

— Il paraît que non, Cécile, puisque je te le demande.

— J'ai reçu cinq mille francs.

Trompé par la sonorité presque identique des mots, le vieil oncle s'écria avec une joie et un soulagement infinis :

— Vingt mille francs, Cécile, vingt mille francs ! Ah ! je savais bien que...

— Mais non, mon oncle, cinq mille, interrompit Cécile, en appuyant sur les mots. Comment ne le savez-vous pas?...

Une affreuse pâleur avait couvert la figure inquiète de l'abbé.

— Cinq mille ! cria-t-il avec désespoir. Ah ! tu ne sais pas, Cécile, ce qu'on peut faire souffrir un homme avec un seul mot ! Il me semble que je viens de recevoir... un coup là... dans le cœur ! Puisque cela est vrai, tout le reste est donc vrai aussi, tout ! Oh ! quelle honte ! — Mais dis-moi que ce n'est pas vrai, Cécile, s'exclama-t-il, avec un air égaré, dis-moi que tu t'es trompée, que tu ne te souviens pas, que tu as voulu me faire une plaisanterie. Mais ne me dis pas que c'est vrai !

— Vous aviez donné davantage? interrompit Cécile, qui suivait avec attention les paroles incohérentes de son oncle et s'efforçait d'entrevoir la vérité.

— J'avais donné vingt mille francs, Cécile ! tout ce que m'avait rapporté l'hypothèque de la maison...

— A qui avez-vous donc remis cet argent?

— A ta mère, Cécile !

— A ma mère !

Il y eut un silence douloureux. Quelque chose se brisait dans leur cœur. Il y avait une mort dans ce silence, une agonie plus pénible encore que celle d'un être, il y avait l'agonie de deux affections et de deux confiances, il y avait une tombe qui s'ouvrait à la hâte pour qu'on y jette au hasard, comme des pelletées de terre, des souvenirs, des pensées, des tendresses, des sourires, des regrets. Et Théodore, comme Cécile, détruisait en soi une image vénérée et bénie, chacun voyait, au fond de lui-même, un tableau brisé, une face avilie, un sépulcre et un désert.

— Mathenot ne m'a pas trompé, murmura l'abbé, d'une voix à peine perceptible, et je l'ai repoussé, je l'ai chassé, je l'ai presque injurié. Et lui seul ne me trompait pas !

Cécile ne comprenait rien à ce fatras.

— Mais le reste de l'argent, qu'en a-t-elle fait?

— Elle l'a donné à ton frère, dit l'abbé, d'un ton rauque pour que ton frère paye ses dettes... ou bien se marie. Ton frère a une maîtresse et un enfant, et Gaudentie a volé le peu que je te destinais de peur que je l'apprenne et que je lui interdise de continuer son métier !

— C'est pour Charles, s'écria Cécile avec fureur, qu'elle a fait cela, pour ce fainéant, ce bon-à-rien, cet imbécile ! Ah ! elle est raide ! Mais, ajouta-t-elle, en fouillant dans sa mémoire, je comprends bien des choses que je voyais mal jusqu'ici... Maman ne nous a jamais aimées, Virginie et moi, elle n'a jamais aimé que ce cancre, ce garçon égoïste, paresseux, rossard... et qui n'est pas même un artiste !

L'abbé Barbaroux restait ahuri devant ce flot soudain de bile, qui déversait brusquement bien des rancunes entassées secrètement, tout un fond amer de jalousie et presque de haine.

Cécile, comme traversée d'une subite lueur d'intelligence rétrospective, s'écria :

— Teniez-vous beaucoup à mon mariage avec Louis Caillandre, mon oncle?

— Mais... Cécile, je n'y tenais que parce que tu y tenais toi-même...

— Moi, je n'en voulais pas !

— Mais ta mère...

— Votre sœur s'est moquée de vous ! Ah ! nous avons été de fameuses dupes, tous les deux !... Avez-vous dit à votre sœur, mon oncle, que je vous coûtais cher, que je devais le comprendre et ne pas abuser de votre hospitalité ?

— Je n'ai jamais dit un mot de tout cela !

— Eh bien ! maman me l'a pourtant répété, comme venant de vous. Et c'est cela seul qui m'a décidée à ce mariage qui devait faire notre malheur à tous. C'est cette blessure à mon amour-propre qui m'a poussée à épouser cet homme dont je me suis vengée en en faisant un voleur et en détruisant sa conscience !

— Non, non, répétait l'abbé, qui radotait un peu, tant ces émotions pénibles le fatiguaient, je n'ai jamais dit tout cela ! Comment as-tu pu croire que je puisse parler ainsi, moi qui t'aimais tant, qui te considérais comme ma fille !... Oh ! Cécile, et moi, qui croyais faire ton bonheur, moi, qui avais tant de chagrin de songer que les parents de ton mari ne voulaient pas d'une jeune fille pauvre !

— Il n'a jamais été question de ça, puisque Louis me prenait sans dot !

— D'abord, oui, il te prenait sans dot, fit l'abbé, un peu interloqué, puis ensuite ses parents ont réfléchi et ils lui ont refusé l'autorisation d'épouser une jeune fille aussi peu fortunée que toi.

Cécile eut un éclat de rire strident, qui grinça comme une serrure rouillée.

— C'est encore elle qui vous a dit ça ?

— Oui, c'est Gaudentie !

— Ce n'est pas vrai ! Jamais ils n'ont eu une pensée pareille ! C'est un nouveau mensonge !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit l'abbé.

— Ah ! oui, s'écria Mme Caillandre, nous avons été de fameuses dupes ! Quand je pense qu'avec trois mots d'explication nous aurions pu éviter tout cela ! Nous ne

serions pas dans l'abîme où nous nous trouvons, vous et moi! Mais je me souviens bien à présent que maman ne nous laissait jamais seuls... Elle était toujours là. Quelle misère! J'ai tout fait pour ne pas épouser Louis, j'ai supplié, j'ai pleuré, j'ai crié. J'ai dit que je ne serais jamais sa femme, que je ne pourrais pas être heureuse avec lui... Ah! je savais bien que cela tournerait mal! Et elle n'a rien voulu entendre, elle a usé mes objections, une à une, et quand elle a vu que je ne cédais pas, que je refusais énergiquement, elle m'a prise par l'amour-propre. Elle m'a dit que vous vouliez ce mariage, que je devais vous obéir, moi que vous nourrissiez par charité...

— Elle a employé ce mot?

— Oui, mon oncle. Je m'en souviens comme si c'était hier! — Et c'est pour Charles qu'elle a fait tout cela, répéta-t-elle, avec frénésie, pour cet imbécile, ce cancre...

— Tu crois que... ton frère... n'a pas... de talent, murmura l'abbé, d'une voix entrecoupée.

— Lui! cria Cécile, qui se montait peu à peu, dans une surexcitation continue, lui, du talent! Mais il ne sait pas dessiner, je dessine mieux que lui! Il n'a pas même de goût. Il pose pour l'artiste et il ne saurait pas distinguer une croûte d'un chef-d'œuvre! C'est la bêtise et l'incapacité absolues, mon petit frère! Il ne s'est fait peintre que pour favoriser ses goûts de noce, de fainéantise, de vanité sotte, de prétention, d'indépendance...

— Mon Dieu! Mon Dieu! est-ce possible.!

— Et c'est à cela que j'ai été sacrifiée, et la femme qui nous a volés tous les deux et qui m'a frustré de ma part de joie et de bonheur, c'est ma mère! Ma mère! répéta-t-elle, avec une ironie sauvage, ah! je me rappelle maintenant toutes les occasions où elle m'a sacrifiée à lui, toutes les fois où nous commettions ensemble une faute pour laquelle on me fouettait, pendant qu'on l'excusait, lui, parce qu'il était petit... Ah! oui, petit! Il avait deux ans de moins que moi... Ah! c'est une misérable!

— C'est ta mère, ta mère, objectait l'abbé

— Ma mère! cria Cécile, je n'en veux pas, je la renie; les enfants peuvent bien aussi renier leurs parents. C'est

une voleuse ! Elle m'a fait rater, gâcher toute ma vie pour satisfaire ses caprices injustes. Je n'en veux plus, d'une telle mère. C'est une étrangère entrée par effraction dans notre famille, c'est... je ne sais quoi ! Qu'elle ne vienne plus ici, je la hais, je la déteste !

Elle trépignait de rage insatisfaite, la fureur l'étouffait. Elle s'élança vers la cheminée, y prit la photographie de Mme Pioutte, étalée dans un cadre de velours bleu, qu'elle frappa de toutes ses forces contre l'angle du marbre. La vitre sauta en morceaux, avec un tintement. Cécile arracha l'image, s'efforça de la déchirer et ne put que la casser ; alors elle la jeta par terre, et, féroce, hystérique, éperdue, elle la piétinait.

— Mais c'est ta mère, ta mère, ne l'oublie pas, criait l'abbé Barbaroux, épouvanté.

Cécile, tout à coup, retomba sur le fauteuil et roula sa tête en gémissant sur les coussins. Elle sanglota, ses cheveux se dénouèrent, inondant ses épaules, et, dans ses spasmes et ses contractions, ils ondulaient, se tordaient, se gonflaient et déferlaient comme les vagues d'une mer en furie.

— Cécile ! Cécile ! je t'en prie, implorait le pauvre abbé, qui ne savait que faire.

Il se penchait vers elle, il effleura de la main une joue brûlante. Mme Caillandre releva sa figure empourprée, froissée, marbrée de sillons rouges.

— Je vous demande... pardon, mon oncle... je ne peux pas... me retenir... Tout cela... est si... atroce !

— Écoute, Cécile, fit-il, tu sais si je t'en ai voulu, l'autre jour, de tout ce que tu m'as dit, si j'ai été indigné. Eh bien ! je te pardonne, oui, je te pardonne. Tu as été une victime, rien de plus. Ma pauvre enfant, comme tu as dû souffrir ! Ah ! je comprends tout maintenant ! Pauvre Cécile ! Non, tu n'es pas aussi perdue que je le croyais. Tu as encore de bons sentiments. Tu vois où on arrive avec de mauvais débuts. Regarde où est tombée ta mère ! Je te pardonne, pardonne-lui aussi. Allons, tu me le promets ! Pardonne-lui aussi... Embrasse-moi, Cécile...

L'abbé Barbaroux s'en alla. Quand il fut dans la rue, un éblouissement le prit. Le monde lui parut vaciller et

tournoyer dans un flamboiement de lumière qui l'aveugla, le sol s'amollit et fut mouvant sous ses pieds. Il s'appuya d'une main au mur de la maison.

— Ces éblouissements reviennent bien souvent, se dit-il, la crise passée, beaucoup trop souvent... Il faudra que je me décide à voir le docteur...

XXVIII

L'ENLÈVEMENT

L'incertitude de l'abbé Barbaroux ne se résolvait point. Affalé sur une chaise, dans le parloir silencieux, il méditait sur la visite de la veille. Pour être seul, il s'était réfugié dans le grand salon, et, la tête enfoncée dans ses mains, il songeait douloureusement. Il priait Dieu de l'éclairer et de lui inspirer une juste résolution. Oublier les méfaits de sa sœur et ne pas lui en vouloir, c'était outrager la vertu. D'ailleurs, il ne se sentait pas le courage, dans son ressentiment, sa souffrance et son indignation, de lui montrer le même visage qu'autrefois. Il lui était à jamais impossible de faire abstraction de ce passé honteux et de considérer Gaudentie avec estime et avec amour, comme jadis. C'était fini, on ne construit rien sur des ruines. Avilie et tarée comme elle l'était, elle ne méritait plus que le mépris. L'abbé Barbaroux se refusait donc à lui conserver la direction de la maison et à continuer à Charles les mêmes faveurs. « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, se répétait-il, pour se donner du courage devant son œuvre de justice. » Mais d'autres paroles du Christ revenaient à lui, et il se rappelait la parabole du figuier stérile : « Maître, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette de l'engrais. Et peut-être donnera-t-il du fruit : sinon, vous le couperez après. » Cela augmentait ses hésitations. Et il ajoutait en secouant

sa tête, où le rond de la tonsure s'élargissait de jour en jour :

— Je suis comme celui qui a semé du bon grain et qui voit grandir de l'ivraie !

Mais en frappant Mme Pioutte, en la repoussant de chez lui, il atteignait Virginie, qui était innocente. Comment concilier tout cela? Et peu audacieux de son naturel, il redoutait d'affronter la colère de sa sœur.

Des rayons de soleil, entrés par les fenêtres, tendaient, dans le salon, leurs cordes vibrantes où dansaient des peuples d'atomes, dans une ascension continue. Des mouches étourdies et bourdonnantes les traversaient parfois ; elles paraissaient alors lumineuses, c'étaient des balles d'argent qui bondissaient dans la clarté et s'éteignaient tout à coup. Les fuseaux de lumière blanchissaient les mallons usés, comme frottés par le temps. La Jeanne d'Arc puisait toujours son inspiration dans le linge emmaillotant le lustre. Tout respirait une misère décente, respectable, austère, et l'abbé, songeant à sa ruine, n'échappait pas à l'idée que l'instigatrice en avait été cette sœur tant aimée à laquelle il s'était dévoué si longtemps !

Toutes ses hésitations revenaient le harceler à la fois. Il construisait hypothèses sur hypothèses. Ne pourrait-il confier Virginie à Cécile, avec une pension, et reléguer Gaudentie dans sa maison de Sanary, dont elle ne s'était plus occupée depuis son achat et qui était vide de locataires? Quant à Charles, il ne lui enverrait plus rien. Il était d'âge à se débrouiller seul. Mais quoi ! et son fils? Allait-il exposer à la misère et à la maladie un enfant innocent? Et qui sait même si ce bébé était baptisé?

L'abbé se tourmentait. Pas une minute, il ne songea à accuser la Providence, mais au contraire, d'un cœur plein de foi, il lui offrait ses sacrifices et sa souffrance, et il implorait de Dieu qu'il éclairât sa sœur et qu'il lui inspirât le repentir de ses fautes et une compréhension plus exacte de ses devoirs. Tout de même, il fallait avoir une explication nette avec elle, lui dire une fois pour toutes ce qu'il savait et l'éloigner de lui. Et cette perspective épouvantait Théodore.

En attendant, comme il avait à cœur de réparer l'injustice commise envers Mathenot, il se mit en route pour le trouver le lendemain même de sa visite à Mme Caillandre. Il s'excusa de l'avoir renvoyé, et le supplia de revenir chez lui. Mathenot accepta.

Quand les pas de l'abbé Barbaroux se furent éloignés sur le palier, Mathenot se dit :

— Je crois qu'Augulanty est bien bas. L'esprit du démon va enfin quitter cette demeure qu'il a souillée si longtemps. Et l'abbé Barbaroux et moi, nous la purifierons !

Barbaroux n'avait donné à Augulanty aucune explication en lui annonçant que Mathenot quittait l'école Saint-Louis-de-Gonzague. L'économe, qui ne se méfiait pas du prêtre, ne s'en était pas étonné, mais lorsque son directeur lui annonça le retour du professeur, il manifesta sa surprise.

— Mais ne l'aviez-vous pas renvoyé. monsieur l'abbé?

— La raison pour laquelle nous nous étions quittés n'existe plus, dit laconiquement Théodore.

— C'était donc une raison bien éphémère, fit Augulanty, avec un sourire engageant.

— Vous l'avez dit, répondit l'abbé, sèchement.

Augulanty jeta un regard sournois sur son directeur. Depuis quelques jours, il le trouvait avec lui moins cordial et plus fermé. Cette méfiance soudaine lui déplaisait. « Il faut que je veille ; c'est louche, il y a quelque chose qui ne va pas. » Et il se demanda si Mathenot n'était pas au fond de ce problème. « Méfions-nous, » conclut-il.

Le lundi, Mathenot reparut, raide, austère, brusque comme à son habitude. Augulanty, qui l'observa avec inquiétude, le retrouva tel qu'il l'avait toujours connu. « J'aurai l'œil sur ce bonhomme, » pensa-t-il.

Barbaroux n'avait encore rien dit à sa sœur. Il se tut aussi le lendemain et toute la semaine.

Le jeudi suivant, huit jours après sa visite à Cécile, il prit définitivement une décision.

— Je me séparerai de ma sœur, je l'enverrai à Sanary avec une pension. Quant à Charles, qu'il se débrouille !

Je l'avertirai qu'à partir d'octobre il n'ait plus à compter sur moi... Virginie ira vivre chez Cécile.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, l'abbé Barbaroux dormit mal. Il était agité et fiévreux. Il se tournait et se retournait dans son lit sans trouver de repos. Les décisions qu'il n'avait pas acceptées venaient tourmenter sa conscience et la harceler et lui reprocher son choix.

Un des élèves soupira ; un autre ronflait. Les moindres bruits du dortoir retentissaient dans le grand silence de l'ombre. « Marguerite ! » murmura un enfant endormi.

L'abbé s'efforça de reconnaître cette voix. « Qui est-ce? » se demanda-t-il. Mais, à ce moment, il entendit le roulement sonore d'une automobile sur la chaussée ; peu après, la voiture s'arrêta. Il parut à l'abbé qu'elle était tout proche de l'école, il écouta ses ébrouements et sa trépidation de machine nerveuse et impatiente, avide d'espace et de fuite. Et tout à coup, il crut distinguer, au milieu de ce tumulte, le grincement de la porte d'en bas. « Quelle folie ! pensa-t-il aussitôt. Je deviens halluciné ! » Il entendit plus nettement le heurt du battant refermé, il voulut en avoir le cœur net, il courut à la fenêtre, l'ouvrit, repoussa le volet... Un roulement bruyant annonçait le départ de l'automobile, il regarda dans la direction du bruit. Il y avait au bout de la rue une clarté rapide, qui fuyait à ras de terre, puis disparut au tournant. Tout se tut. L'abbé se recoucha. « C'était une porte voisine. On aurait dit que c'était ici. Tout fait un bruit effroyable, la nuit... » Il se rendormit peu après.

Le lendemain, quand il se réveilla, il ne songeait plus à cet incident. Il alla dire sa messe de six heures. Il la célébra d'un cœur ému, car sa décision était prise, et il ne doutait point, comme tous les esprits pleins de foi, que Dieu lui-même eût pris la peine de la lui inspirer.

Les rayons de soleil entraient à flots dans la chapelle en traversant les vitraux. Des mosaïques de taches vertes, roses, bleues ou jaune citron se posaient alternativement sur les dalles blanches et noires, sur les dentelles de l'autel, sur les bancs de bois poli. Les élèves, qui assistaient à la messe, chaque matin, répondaient par un murmure aux prières. L'abbé les bénit d'un geste

large, les deux bras étendus, et dans la conscience de l'œuvre entreprise, dans le sentiment de son devoir, il sentait se cicatriser en lui la blessure que lui avait faite la conduite de sa sœur.

Il descendit l'escalier de la chapelle. L'air frais du matin, purifié aux sources du jour, lui apporta des pensées heureuses et saines. Des hirondelles fendaient l'azur fluide du ciel. Quand il arriva dans la cour, il vit devant lui Augulanty, blême, les cheveux emmêlés, la bouche tordue, le regard farouche.

— Venez, monsieur, dit-il, j'ai à vous parler !

L'abbé, effaré, courut derrière l'économe, qui fuyait devant lui. Ils traversèrent ainsi la salle d'études, le corridor, ils entrèrent dans l'économat.

— Monsieur, cria Augulanty, Virginie est partie !

L'abbé ouvrit la bouche pour crier, pour s'étonner, pour questionner. Aucun son ne sortit de ses lèvres paralysées. Il avait un air en même temps traqué et terrible.

— Partie, répéta Augulanty. Oui, monsieur. Partie avec un agent de change !

Théodore Barbaroux se laissa lourdement tomber sur une chaise. Tout bourdonnait à ses oreilles. Son cœur battait comme celui d'un agonisant. Il semblait que quelque chose se rompait en lui. Comme ses pensées lui faisaient mal !

— Quand cela? Quand cela? eut-il la force de murmurer.

— Cette nuit !

— Cette nuit? balbutia le prêtre, en fixant un œil atone et fixe sur celui de son interlocuteur, mais alors... c'est cela que j'ai entendu...

— Quoi? Vous avez entendu quelque chose? Qu'avez-vous entendu? cria brutalement Augulanty. Allons, relevez-vous ! On dirait que je vous annonce une mort. Un peu d'énergie, sapristi !

L'abbé Barbaroux était si ahuri qu'il ne remarquait point combien l'attitude emportée et bruyante d'Augulanty contrastait avec sa grâce et sa douceur habituelles.

Il balbutia :

— Cette nuit, je ne dormais pas... Je veillais... J'ai entendu une porte... qu'on ouvrait, j'ai cru que c'était celle de la maison, puis j'ai entendu une voiture automobile, je me...

Augulanty l'interrompit.

— Une voiture automobile ! C'est bien cela ! Il en avait une, cet individu !

— Qui? questionna Barbaroux.

— Mais Sylvestre Legoff, donc, celui qui a enlevé votre nièce !

— C'est... Sylvestre Legoff?

— Oui. Vous le connaissez?

— Non... ou plutôt si... Je savais seulement...

Augulanty l'interrompit de nouveau.

— Saviez-vous qu'il connût Virginie?

— Non... Mais, dit plus nettement Barbaroux, qui commençait à prendre conscience de ce qui se passait autour de lui et qui s'étonnait de cet interrogatoire, comment se fait-il, Augulanty, que ce soit vous qui m'informiez de tout cela?

Augulanty commença aussitôt à baisser pavillon.

— Mon Dieu, monsieur l'abbé, c'est Mme Pioutte qui m'en a chargé... Quand je suis arrivé, comme chaque jour, pour assister à la célébration du saint sacrifice de la messe, j'ai trouvé votre sœur, qui m'attendait. Elle avait l'air si accablée que je lui ai demandé aussitôt de nos nouvelles. C'est alors qu'elle m'a tout raconté. Ce matin, à l'heure habituelle du lever de Mlle Virginie, elle ne l'a pas entendue remuer, elle est allée frapper à sa porte, personne n'a répondu ; elle est entrée, l'appartement était vide, et tous les objets de toilette, chapeaux, robes, souliers, avaient disparu. Sur la commode, il y avait une lettre bien en vue où Mlle Virginie lui annonçait son départ avec M. Legoff. Elle avait assez de la vie qu'elle menait, dit-elle...

Ce qu'il ne racontait pas, ce digne M. Augulanty, c'était sa surprise, sa colère, son indignation. Ce départ imprévu de Virginie, en déjouant ses plans, le rejetait dans la misère d'où il espérait sortir par ses diplomaties et ses bassesses. En fuyant ainsi, elle lui volait son avenir.

Non, il ne disait rien de tout cela, mais ce qu'il cachait ainsi avec tant de peine, sa figure le criait. Cette fois, la violence foncière de sa nature, le sentiment que tout était perdu, sa rage triomphaient de son hypocrisie. Ce n'était plus sa volonté qui modelait sa figure, mais sa rancœur et sa révolte contre le destin, et ce visage âpre, tourmenté, contracté, ces yeux injectés de sang, ce teint livide, marqué de taches rouges, racontaient mieux que ne l'eussent pu faire des paroles, son désespoir haineux, sa surprise, sa fureur. En le voyant ainsi, l'abbé Barbaroux se rappela tout ce que lui avait dit Mathenot, il retrouva dans Augulanty l'ami et le complice de sa sœur, un être ligué dans le complot formé contre lui. Il se redressa et lui dit :

— Mon Dieu, monsieur Augulanty, vous êtes bien bouleversé !

L'économe reprit un peu de son habileté.

— Ah ! monsieur l'abbé, quand je vois tout ce que vous avez fait pour cette enfant et la manière dont elle vous en récompense, comment voulez-vous que je ne sois pas bouleversé? Quand je vois cette jeune fille, élevée avec tant d'exemples chrétiens, devenir une femme perdue...

Mais l'abbé Barbaroux ne le laissa pas continuer. Indigné de tant de fourberie, il s'écria :

— Et surtout quand vous voyez que ce départ détruit vos calculs, quand vous voyez que vous ne pourrez pas l'épouser et prendre après moi la direction de l'école, n'est-ce pas, monsieur Augulanty? Et quand vous voyez que cela ne vous a servi à rien de terrifier Mme Pioutte en lui faisant redouter la révélation de secrets... que nous savons tous ici ! Allons ! cessez cette comédie !

Il parut que le digne M. Augulanty venait d'être foudroyé. Il reculait, l'échine basse et souple, comme un chien battu, le dos rond, la tête courbée. Il n'était plus livide, mais vert. Dans un mouvement plein de gêne, il pressait et maniait ses mains croisées sur le creux de l'estomac, et l'on entendait craquer les phalanges de ses doigts.

M. Barbaroux lui désigna la porte. Il s'effaça.

Alors l'abbé Barbaroux cacha sa tête dans ses mains et sanglota. Après quoi, il pria la concierge de prévenir Mme Pioutte qu'il l'attendait au parloir.

XXIX

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Quand Mme Gaudentie Pioutte fut entrée doucement dans le salon qu'elle parcourut du regard et quand elle eut vu son frère immobile, debout auprès d'une fenêtre, comme une statue sombre et tragique de la Méditation et de la Douleur, elle s'élança vers lui, les bras ouverts, et s'écria d'une voix pathétique :

— Mon pauvre Théodore ! Mon pauvre Théodore !

Mais elle s'arrêta court, ses larmes, comprenant toute leur inutilité, rentrèrent d'elles-mêmes sous leurs paupières. Théodore s'était tourné vers elle, le regard glacé, la figure rude et sévère, et il lui avait dit :

— Évite-moi ces effusions ridicules, Gaudentie !

A ces mots, comme elle parut indignée, Mme Pioutte ! Comme son cœur de mère et de sœur dut souffrir de cet accueil injuste ! Elle s'appuya d'une main à un fauteuil pour ne pas chanceler ; elle s'écria, toute brisée par l'émotion :

— Ah ! Théodore, je ne m'attendais pas à une pareille dureté de ta part. Quand je viens à toi, tout en larmes...

— Il est inutile, maintenant, de pleurer et de te lamenter, le mal est fait ! Toutes les larmes de la terre n'y changeraient rien ! Mais considère ta conscience, Gaudentie, et demande-toi, humblement, si tu n'as pas ta part de responsabilité dans ce qui vient d'arriver là !

Mme Pioutte suffoqua d'indignation et de surprise. Elle pivota sur elle-même et se laissa tomber dans le fauteuil.

— Ah ! Théodore, quel mal tu me fais ! Tu sais pourtant si ma santé est chancelante. Certes, j'aurais cru...

Quand je viens à toi, toute blessée, toute souffrante, quand mon cœur d'honnête femme considère ce qu'est devenue ma fille, ah !... Tu ne trouves que des reproches à m'adresser, tu as l'air de croire que je suis pour quelque chose dans ce malheur... Ah ! si mon pauvre mari vivait, lui, au moins !... Tiens, Théodore, tu viens de me redonner mes palpitations...

Elle appuya sa main sur son cœur, comme pour en compter les battements. Son frère la regardait avec mépris et dégoût. Cette comédienne, qui jouait maintenant une scène sentimentale pour l'attendrir et éviter ses reproches, était-ce possible que ce fût là vraiment la femme que, pendant tant d'années, il avait estimée et chérie?

— Je ne te dis pas que tu y sois pour quelque chose, répliqua-t-il enfin, je pense que non. Je pense aussi que tu ignorais les relations de ta fille et de cet homme... Mais il y a des responsabilités morales !

— Est-ce ma faute si je suis pauvre? gémit Mme Pioutte, est-ce ma faute si Virginie n'a pu trouver autour de nous ce qu'elle attendait de la vie, si elle voulait un bonheur que mes moyens ne me permettaient pas de lui offrir. Certes, si mon pauvre mari avait vécu, je me serais efforcée de la distraire... Elle rêvait trop, cette petite ! Il aurait fallu la mener au théâtre, dans le monde, en voyage... Était-ce possible dans notre situation? A qui la faute si elle a fini par faire ce coup de tête?

— Ah ! tu l'excuses? fit l'abbé, je m'y attendais ! Ah ! c'est du nouveau, cela, par exemple ! Dis-moi donc qu'elle a bien agi, que tu l'approuves, que...

— Je ne dis pas cela, mais...

— Tu es trop bonne ! s'écria l'abbé avec un rire sarcastique, et tu veux que je ne te rende pas responsable de tes enfants, quand je vois ce qu'ils deviennent tous ! Comment les as-tu donc élevés pour en faire ce qu'ils sont? Quel exemple leur as-tu donc donné? Dans quel milieu corrompu ont-ils passé leur jeunesse? Tremble que Dieu ne te demande des comptes ! Ah ! elle est propre, ma famille ! C'est quelque chose de joli que tout cela ! Un garçon qui vit avec une maîtresse...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Gaudentie, en se levant, frémissante, dans le sursaut furieux de la mère qui défend ses petits.

L'abbé, qui marchait de long en large dans le salon, les mains dans ses poches, balayant de son passage le coin de tapis qui pendait à l'angle de la table, fit halte et laissa tomber sur sa sœur un regard sévère et lourd :

— Ne nie pas. Je suis au courant de tout. Il est inutile que tu ajoutes le mensonge à tes autres péchés...

— C'est Augulanty qui t'a dit cela pour se venger lâchement du départ de Virginie?

— Non, ce n'est pas Augulanty. Augulanty ne m'a pas plus dit cela qu'il ne m'a révélé le pacte odieux que vous aviez fait ensemble, ce pacte de sa complicité et de ta complaisance... Ce n'est pas par lui que je sais ce qu'est ton fils : un paresseux, un bon à rien qui mange, avec une femme ignoble, ce qu'elle gagne comme modèle, ou peut-être pis encore ! Quant à tes filles, l'une pousse son mari à la dépense jusqu'à ce qu'il vole son patron...

— Comment? Que veux-tu dire là? Cécile...

— Ah ! c'est vrai, tu ignores cela, nous avons voulu te le cacher pour épargner ton cœur de mère ! Eh bien, Cécile, pour se venger du mari que tu l'as forcée à prendre, a voulu le déshonorer en le poussant au vol ! — Et, pour les sauver, c'est moi qui ai fourni les douze mille francs que Louis avait dérobés. Sans quoi, il allait aux galères ! — Et ta seconde fille part avec le premier venu et sera qui sait quoi dans dix ans d'ici !... Et pour compléter le tout, une sœur qui vole son frère pour donner quinze mille francs à un chenapan !

Cette fois, Mme Pioutte ne nia rien. Écrasée par cette révélation inattendue, elle retomba dans son fauteuil ; instinctivement, elle se voila la face, et d'elle, on ne vit plus qu'un grand nez osseux émergeant de dix doigts secs et pressés dans un même mouvement.

— Et c'est à cela que je me suis dévoué, répétait Théodore Barbaroux, à cela que j'ai consacré tant d'heures de travail, tant de soucis, tant de pensées. C'est cela que j'ai considéré si longtemps comme un refuge, une consolation... Une consolation ! répéta-t-il, avec amer-

tume. Et c'est cela que j'ai aimé, que j'ai chéri, soutenu de toutes mes forces, que j'ai considéré comme l'idéal de la famille, du devoir et de l'union! Et vous étiez tous autour de moi à me mentir et à me tromper, pour obtenir de moi le plus possible, pour me soutirer le plus d'argent!

— Ah! j'y vois clair à présent! continua-t-il en reprenant sa marche. Dire que j'ai été aveugle si longtemps! Mais je ne croyais pas que l'argent pût avoir tant d'importance et que l'amour lui cédât le pas. Je ne pouvais rien voir! Il a fallu toutes ces hontes pour m'éclairer. Ma confiance en toi m'aveuglait. Tu étais pour moi l'épouse, la mère, la sœur modèles. Je voyais en toi toutes les vertus, tous les mérites, tu étais la femme chrétienne, la femme forte de l'Évangile. Oui, j'ai vu tout cela! Pendant des années, j'ai travaillé pour toi avec bonheur, heureux si tu étais heureuse, inquiet si je voyais un pli ou un nuage sur ton front! Et tu m'as volé, tu m'as trompé, tu as fait sciemment le malheur de ta fille, tu as cherché des raffinements de mensonges pour que je ne m'aperçoive de rien, comme si tu en avais besoin avec moi! Et je ne m'apercevais même pas que tu étais dépensière et gaspilleuse, que tu n'élevais tes filles que dans le goût de la toilette, du luxe, du plaisir. Tu me disais que c'était pour les marier. Je te croyais. Que n'aurais-je pas cru de toi?

Toute la misère de sa vie venait aux lèvres de l'abbé Barbaroux. Il allait et venait comme une épave qu'une vague jette et qu'une autre remporte. Dans son grand désastre, il se retournait vers son passé pour y revoir l'image aimée de sa sœur, et cette image le fuyait. Il tournait en rond, désorbité, gémissant, laissant s'épancher toute sa souffrance, à flots, comme le sang qui gicle d'une artère coupée.

— Et puis, Cécile a mangé tout son argent en babioles, en niaiseries, en inutilités, saccageant une fortune pour acheter des lampes. des robes, des bijoux. N'est-ce pas toi qui l'as élevée ainsi? N'est-ce pas grâce à toi que Virginie a repoussé la vertu comme un vêtement hors d'usage, le jour où elle a vu qu'elle n'en retirerait pas tout ce qu'elle en attendait? Pendant soixante ans, j'ai

cru en toi !.. Ah ! on peut, ainsi, toute sa vie aimer quelqu'un, le parer de toutes les vertus et des plus rares mérites, et puis, il faut reconnaître que l'on s'est trompé, que celle que l'on considérait comme la femme la plus honnête du monde n'est rien... — Et ton mari, c'est toi aussi qui l'as ruiné ! Je le vois bien, maintenant, puisque tu m'as conduit au même point que lui. Ah ! oui, la plus honnête femme du monde ! Une femme qui vole pour permettre à un chenapan de faire la noce !

Mais alors Mme Pioutte, qui frémissait de colère de tous ces reproches, releva la tête, à cet outrage jeté à son fils. Une lueur terrible fit briller ses yeux gris, elle eut quelque chose de fauve et de bestial, tandis qu'elle s'écriait :

— Ce chenapan est mon fils ! Et j'aurais fait bien autre chose pour lui. Un fils ! Tu ne sais pas ce que c'est, toi ! C'est tout dans la vie, on n'a besoin de rien autre... ! J'aurais donné ma vie pour le tirer d'un mauvais pas ! Et qu'est-ce que c'est, à côté d'une existence, qu'un petit détournement d'argent et quelques mensonges ? Je n'ai vu qu'une chose, moi, que, si tu apprenais sa conduite, tu le renierais. Il fallait, avant tout, le sauver ! C'est ton intolérance, ton étroitesse d'idées, ton injustice qui m'ont menée là ! Tu ne connais rien de la vie !

— Non, fit l'abbé, je n'en connais rien. Car ce que tu appelles la vie, c'est le vice, la honte, la luxure, la malhonnêteté, l'infamie ! Sois tranquille, je ne demande pas à la connaître. C'est une autre vie que j'ai connue. On n'a pas été un chrétien, un homme de foi, de devoir, fidèle à Dieu et à ses principes, soucieux de sa parole, de son honneur, de sa dignité, pour ne trouver dans la vie que des instincts à satisfaire et des vices à protéger... Oui, c'est dans de monstrueuses théories que tu as élevé ta famille. On reconnaît l'arbre à ses fruits et les voilà, les fruits de cette éducation ! Ah ! quelle honte ! Quelle honte !

— Tu n'as jamais aimé mon fils, jeta Gaudentie, qui prit de nouveau l'offensive ; et c'est bien pour cela que j'ai tant travaillé à le garantir de ta colère. Depuis qu'il est né, le pauvre enfant, tu le détestes. Tu n'as jamais eu que des reproches à lui faire. Tu n'avais même pas de

patience avec lui, quand il avait un an ! Tu l'as toujours considéré comme un fainéant, comme un propre à rien. Et tu es tout heureux, maintenant, de pouvoir ainsi le trouver en faute...

— Tu es injuste, Gaudentie, protesta la voix forte de l'abbé, si j'avais témoigné à Charles l'antipathie dont tu parles, je ne lui aurais pas donné deux cents francs par mois depuis trois ans, comme je l'ai fait, pour qu'il apprenne la peinture...

Dans cette phrase, Mme Pioutte vit, avec une mauvaise foi toute féminine, un moyen de détourner le débat de son objet réel et d'invectiver encore son frère :

— Deux cents francs par mois ! Penses-tu que ce soit beaucoup? Tu lui reprochais tantôt de se nourrir d'un argent gagné par sa maîtresse. Pauvre enfant ! S'il n'avait pas assez pour vivre...

— Mais c'est infâme, ce que tu dis là, cria Théodore, rouge de colère et de honte. Mais il n'y a plus en toi la moindre parcelle d'honneur, tu ne sais même plus ce que c'est. Tout est donc pourri dans ton cœur? Tu l'excuses ! Tu autorises tout, pourvu qu'on gagne de l'argent. Quand on n'a pas de quoi vivre, Gaudentie, on travaille, on ne se fait pas nourrir comme ton fainéant de fils le fait, entends-tu? On casse des cailloux sur une grande route plutôt que de toucher un sou du gain d'une fille ! Ah ! en arriver là, s'écria l'abbé, en élevant les bras vers le ciel, avoir tout fait pour ceux que l'on aime et s'apercevoir, à la fin, d'une telle indignité ! C'est à cela qu'auront servi tant de sacrifices !

Gaudentie se leva solennellement, avec beaucoup de dignité, et prit la parole :

— C'est la dixième fois, au moins, Théodore, que tu fais allusion à ce que tu as fait pour nous. Ce n'est pas très délicat, de ta part, mais... passons ! Il ne faut rien exagérer. Tu nous as nourris, logés, c'est vrai. Tu as été très bon pour nous, quand mon pauvre mari est mort, c'est vrai encore. Mais depuis que nous sommes ici, je tiens ta maison, je surveille tes domestiques, je te fais réaliser des économies en dirigeant tout, je t'ai permis ainsi d'avoir des pensionnaires... Après tout, je me suis

donné un mal de chien, afin que ta baraque marche, et pour la récompense que j'en ai... Tu parles tout le temps des services que tu nous as rendus, j'imagine que tu n'as pas dépensé pour ta famille ce que t'ont coûté tes caprices... N'as-tu pas acheté ce local, qui était, ma foi ! fort inutile? N'as-tu pas fait construire cette chapelle, uniquement pour satisfaire une de tes fantaisies? Tu y as dépensé pas mal d'argent. Je pense que tu ne le regrettes pas, celui-là, tu ne dis pas que cela t'a ruiné...

— Tu me reproches mes dépenses, maintenant, tu me...

— Eh ! je ne te reproche rien, je constate, voilà tout ! Tu m'accuses de t'avoir ruiné? J'ai tout fait au contraire pour t'empêcher de l'être. Mais avec ton entêtement exaspérant, tu n'as jamais rien voulu entendre. On se butait contre tes partis pris. Tout ce que je te disais, c'était comme si je chantais « Femme sensible ! » sur l'air de Malborough. Ce qui te coûtait, c'était moins notre entretien que le nombre incalculable des élèves qui ne payaient pas ! Voilà où t'a conduit ton christianisme ! Sous prétexte de bonnes œuvres, tu as accueilli une foule d'enfants pauvres, si mal élevés et si voyous que les autres s'en sont allés. Je te l'ai dit cent fois. Tu n'as jamais voulu m'écouter. Tu as pris ton grand air suffisant et orgueilleux de confiance absolue dans ton propre jugement, pour me faire comprendre que cela ne me regardait pas et que je n'y entendais rien. Tu n'en as jamais fait qu'à ta tête. Ne t'ai-je pas aussi corné aux oreilles que tes mendiants du Bon Grain te portaient le plus grand tort?

Théodore allait répliquer, il s'aperçut à temps que Gaudentie soulevait encore une question de détail pour l'égarer, et il se tut.

— Tu t'es complu à agir ainsi pour satisfaire ton idéal d'homme chrétien, pour te créer une réputation de saint. Tu t'es bien moqué de détruire ton pensionnat, de nous laisser sans un sou, après ta mort. Mais quand, après avoir dilapidé ta fortune en extravagances, tu m'accuses de t'avoir ruiné, je trouve que c'est un peu raide.

Il semblait qu'une poche de fiel eût crevé en Gau-

dentie Pioutte, que tous les bienfaits de son frère eussent amassé chez elle des flots de rancune et de haine. Toute contrainte cessant, elle allait enfin prendre sa revanche, se venger de Théodore, lui faire payer cher chacun des services qu'elle avait l'humiliation de devoir à sa bonté. Et, la figure dure et mauvaise, elle s'acharnait, blessant en lui tout ce qu'elle y savait de vulnérable. Il avait traité son fils de chenapan ! Ah ! comme il allait solder ce mot, et tout le reste en même temps, ses bonnes actions à lui et ses mauvaises à elle ! Et à la place de sa sœur, l'abbé Barbaroux voyait un être bas, vil, envieux, qui l'énervait et l'irritait par l'injustice de ses invectives, son ingratitude et cette fausseté absolue de raisonnement qui faisait infiniment souffrir un esprit droit comme le sien. Ils se parlaient tous deux une langue étrangère, et le fait le plus simple, le plus banal, le plus quotidien, avait pour chacun d'eux un sens différent.

Il cria avec violence :

— C'est moi que tu accuses à présent ! Tu as des reproches à me faire? Je n'ai pas été pour vous ce qu'il fallait?... Mais tu oublies, Gaudentie, que tu es la coupable, et moi, l'accusateur. Ne renverse pas les rôles... Ah ! Dieu ! As-tu toujours été telle que je te vois aujourd'hui ou l'es-tu devenue depuis que tu es mère? Est-ce toi qui as corrompu ton fils ou lui qui t'a dépravée? Ah ! race odieuse, et c'est la mienne ! Que ne ferais-tu pas pour ton Charles !

Fouaillée par cette colère méprisante, meurtrie par ces attaques qui visaient son fils, Gaudentie se déchaîna à son tour. Et Théodore la regardait avec terreur.

De leur ancienne affection, de cette douce et vieille amitié, qui avait rempli pour eux tant d'années de jeunesse, de leur estime réciproque, de leur mutuelle confiance, il ne demeurait rien. Mais la rancune, le mépris, l'animosité allaient de l'un à l'autre, comme ces balles élastiques que des raquettes se renvoient.

Ils étaient maintenant prêts à le défigurer, ce passé, à y fouiller, pour chercher de secrets motifs de haine dont ils auraient pu se servir même en ce temps-là. Sous les fleurs de leurs souvenirs, ils cherchaient la boue et le

fumier qui alimentaient depuis longtemps déjà de vénéneuses plantations empoisonnées de dépit et de colère, et il parut tout à coup à Théodore que Gaudentie, avec son œil gris, devenu cruel et aigu, son grand nez crochu, son long cou nu et ridé, ressemblait à un vautour et qu'elle était prête à fondre sur lui.

— Tu l'as dit, criait-elle, je ferais n'importe quoi pour Charles ! Mon fils, mais il me demanderait de dévaliser un passant dans la rue que je lui obéirais ! Mais sa maîtresse, entends-tu, je l'aime, puisqu'il l'aime, c'est encore un peu de lui, et puisque tu me chasses, j'irai chez lui, je la servirai, cette femme ! Mais pour qu'il soit heureux, je serais capable de tout ! Je le défendrais contre Dieu même, si je pouvais, le bonheur de Charles ! Je balayerais les rues pour le voir sourire, j'assassinerais pour qu'il se paye un plaisir. Tu ne sais pas tout, Théodore, s'écria-t-elle dans un accès d'orgueil maternel, maladif et presque sauvage, ces deux cents francs qui ont disparu, c'est moi qui les ai volés pour faire enterrer le fils de Charles !

L'abbé poussa un grand cri de douleur.

— Ah ! c'est complet ! Il ne manquait plus que cela ! Tu es donc possédée du démon?... Tu parles... tu parles à faire vomir un honnête homme ! C'est donc fini, il n'y a plus rien sur cette terre de ce qui en a fait la grandeur, autrefois ; tout est ruiné, démoli, détruit. Tu n'as donc jamais pensé à Dieu, Gaudentie !... Tu oses te confesser, communier, tu es hypocrite et sacrilège. Quelle honte ! Et c'est moi qui vois cela, dans ma propre famille ! Misère ! Ah ! je ne comprends plus mon époque ! Je suis un homme d'autrefois. Oui, tu le disais en t'en moquant tantôt, mais c'est la vérité. J'ai vécu pour un idéal. J'ai obéi aux inspirations d'En-Haut. Qu'étaient pour moi la misère, la souffrance en face de ma conscience? J'ai pu être fier de moi. J'appartiens à une race disparue. Les miens sont morts. — Ah ! il est dur à gravir le jardin des Oliviers ; elle est amère, la lie du calice ; je le comprends aujourd'hui, le cri de mon Divin Maître : « Seigneur ! pourquoi m'avez-vous abandonné? » — Oui, je suis aussi incompréhensible à mes contemporains que je les comprends peu moi-même. Tu assassinerais quelqu'un

pour rendre ton fils heureux? Et tu oses me dire, à moi, des abominations pareilles! Et d'ailleurs, tu as fait pis... Tu commettais des infamies pour que ton fils ait du plaisir? De la boue, de la boue, de la boue! — Et toujours cette notion absurde du bonheur, comme si on pouvait être heureux ici-bas!... L'idée du devoir est morte, il ne reste que celle du plaisir. O Dieu, qu'est-ce que l'homme a donc fait de votre terre? Il est temps que vous le balayiez encore, ce monde, où rien ne demeure de ce que vous y avez mis. Qu'il ne reste plus un seul de ces êtres s'ils sont tous tels que je les vois maintenant...

L'abbé marchait à grands pas à travers la pièce, levant les mains avec désespoir, heurtant les meubles. Le soleil commençait à dorer les rideaux usés des fenêtres, des mouches cognaient aux vitres, curieuses, babillardes, et l'on entendait, par moment, les cris des élèves qui venaient d'entrer en récréation.

— Je vois tout, je comprends tout, à présent. Et vous étiez tous là, autour de moi, m'entourant, me cajolant, me flattant, vous attendiez quelque chose de moi, mon argent ou ma place. On se battait déjà pour ma succession. Mais je suis vivant, bien vivant, je vous chasserai, tous, je resterai seul. Et Mathenot lui-même m'a trompé. Ce qu'il voulait, c'est démolir Augulanty pour le remplacer, et j'ai cru qu'il agissait dans mon intérêt. Comme je suis faible! Il faut toujours que je croie... Vous accouriez à moi comme à une curée, comme des bêtes, comme des oiseaux de proie, comme... des... gerfauts! Étais-je un parent pour vous, étais-je un frère, un oncle, un professeur, un prêtre? Étais-je même un homme? J'étais une proie, bonne à déchiqueter, à déchirer, à coups de bec, à coups d'ongles. C'était à qui arracherait une somme, une promesse, un espoir. J'ai été le centre de mille intrigues, le but de vingt démons. Moi, qui ne voulais que le bien, j'ai, par le seul fait d'avoir agi, répandu le mal autour de moi. Il y a donc quelque chose d'empoisonné dans l'air pour que les meilleures intentions produisent des crimes? La honte! La honte! Et vous m'avez tué, je sais que vous m'avez tué! Vous vous battrez sur

mes dépouilles... — Et la maison de Sanary, que j'oubliais? C'est pour qu'il te reste quelque chose dans ma débâcle que tu l'as fait mettre sous ton nom. Et je ne voyais rien... Aveugle! aveugle! O Dieu, que deviendrais-je si je ne vous avais pas? Vous saccagez en moi tout ce qui est humain. Eh bien! j'aurai du courage, je briserai ces affections terrestres; tout est vain dans la vie, sauf l'amour de Dieu et le sacrifice. La Terre Promise ne s'ouvre qu'aux vaillants. Lorsque la Providence a marqué un être, il faut qu'il aille en haut, toujours en haut, tout droit. C'est vous qui me punissez, Seigneur, et c'est juste. J'avais trop de bonheur, la vie m'était trop douce. Puisque j'avais choisi le célibat pour vous plaire, je ne devais pas vouloir une famille. Vous avez raison, Seigneur, je me soumets. Je chasserai tous ces instruments mauvais, je me séparerai des miens, je me détacherai de tout. Je ne garderai que mon œuvre, ou plutôt la vôtre, j'élèverai encore des enfants pour vous...

Mme Pioutte, qui s'était rassise, écoutait avec horripilation les discours de son frère, sans comprendre que la folie perçait à travers cette frénésie.

Elle l'interrompit en ricanant :

— Ah! ton œuvre! Elle est fraîche, ton œuvre. Et c'est en elle que tu as confiance? Mais elle est finie, mon pauvre Théodore! Tu t'imagines élever des enfants pour la gloire de Dieu? Tu ne sais rien, tu ne vois pas ce que tu as sous les yeux, et tu te plains que l'on te trompe... Ces élèves sont des hypocrites, qui ne croient à rien et qui font des patenôtres pour que tu ne les punisses pas. Si tu voyais d'Iffraye-Lencontre et Saurin-Géroville manger leur pain et leur saucisson avant d'aller communier, tu ne m'accuserais pas d'hypocrisie. Tous ont des maîtresses, et ceux qui n'en ont pas ou sont trop jeunes font pis encore. Je ne peux pas tout te dire, mais tu devrais le savoir. Si tu sortais, le soir, tu verrais tous tes anges se promener avec les filles du quartier et entrer dans de sales bouges... Tu ne sais même pas que c'est Délussin qui a tué Combette et que, de dégoût, du Puget et Samoëns ont quitté le pensionnat. Mais tout le monde

le sait en ville, et tu n'auras que tes mendiants à la rentrée... Elle est finie, finie, ton école, bien finie !

— Tais-toi, tais-toi, hurla l'abbé, hagard, affolé, je ne peux plus supporter tout cela ! Ah ! cette terre, ces gerfauts, le voici, le « charnier natal » ! Ah ! Dieu, je ne peux plus rester ici, que je m'en aille, que je m'en aille !

Éperdu, l'abbé Théodore se jeta vers la porte, l'ouvrit et vit, dans un coin du corridor, Délussin, qui serrait contre le mur le joli petit Robert-Damblin et lui mangeait les lèvres de baisers. A la vue du directeur, ils s'enfuirent.

— Délussin ! cria l'abbé.

Délussin, rouge, penaud, revint sur ses pas.

— Ici, Délussin ! Ah ! Ah ! tu profitais de mon absence pour embrasser ton camarade ; ma sœur avait raison, je ne vois rien ici, mais cela va changer, les branches mauvaises seront jetées au feu. Allons, Délussin, viens ici que je te contemple. Tu as raison, sois vil, sois bas, sois aussi ignoble que tu pourras l'être. Comme tu me répugnes ! Tu es bien l'image de ton temps ! Écoute-moi, tu as tué Combette...

Délussin recula avec tant de précipitation que l'abbé, croyant qu'il voulait s'échapper, le saisit par le bras.

— Tu as tué Combette, je le sais, tout le monde le sait en ville. Eh bien ! continue, tue, déshonore, vole ton père, vole ta mère, vole ton frère, tu feras bien. Crois-tu qu'il y ait un Dieu, une foi, une religion, une morale, un honneur, une dignité personnelle? Allons donc, des niaiseries ! Tu sais ce qu'en vaut l'aune. Crois-tu à l'immortalité de l'âme, crois-tu même que l'homme ait une âme? Des préjugés ! Il n'y a que des bêtes, Délussin, des gerfauts qui se repaissent dans les charniers. L'hypocrisie, le mensonge, l'ingratitude, la cruauté, le déshonneur, le vol, la luxure, la tromperie, tout cela a son prix, tout cela vaut de l'argent. Sois un bon gerfaut, toi aussi, trouve ton bénéfice, tes profits dans le charnier. Ne recule devant rien. N'est-ce pas ainsi qu'on est un homme? Un homme, c'est-à-dire un vautour, une sangsue ! Ah ! que je souffre ! Cela est trop, trop à la fois. Seigneur

ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, mon Dieu... Mon Dieu... mon D...

Il lâcha Délussin, sa langue s'embarrassa et devint pâteuse, et, dans son œil qui se fit fixe et hagard, il y eut cette expression timide, suppliante, avilie, effroyable d'angoisse et de faiblesse, de l'être qui sent la mort sur lui et qui en a peur.

Et tout à coup, il roula au pied de l'escalier.

XXX

L'ŒUVRE DES SANGSUES

Aux cris que poussa Délussin, Mme Pioutte, qui se tenait tapie contre la porte du salon, s'efforçant d'entendre les paroles de son frère, s'élança dans le corridor et appela : « Au secours ! » La concierge sortit de sa loge vitrée, Rosita, de la cuisine, M. Augulanty, de sa classe. A eux trois, ils transportèrent l'abbé Barbaroux dans le salon, où ils l'étendirent sur le canapé.

Mme Pioutte s'efforçait de les aider, mais n'y parvenait guère. Elle éprouvait un assez bizarre mélange de peine à la pensée d'être pour quelque chose dans l'accident survenu à son frère, et de soulagement à songer que, s'il mourait, il la débarrasserait, du moins, d'un témoin gênant et de beaucoup de complications regrettables.

M. Niolon était allé quérir le docteur Barnier. En l'attendant, on essayait de ranimer l'abbé Barbaroux; les uns lui glissaient de l'eau de mélisse dans la bouche, les autres lui bassinaient les tempes. Le prêtre avait les yeux ouverts, vitreux, effrayants, comme vidés de toute expression humaine, figés dans une stupeur ahurie ; par moment, il faisait un pénible effort pour parler, mais sa bouche, tordue et affaissée du côté gauche, se refusait à laisser passer le moindre son.

Le docteur Barnier arriva, frétillant, heureux de vivre, sanglé dans un délicieux complet gris. Il se pencha vers

l'abbé, assura son lorgnon sur ses yeux clairs et prescrivit des remèdes violents.

Mme Pioutte raccompagna le médecin à la porte pour le consulter :

— M. Barbaroux vient d'avoir une bonne attaque, madame, dit-il, d'une voix où semblait se lire une profonde satisfaction. Une bonne attaque hémiplégique...

— Est-ce étrange, cela, monsieur ! Mon frère n'était ni gros, ni rouge, on n'aurait jamais pu croire, maigre et nerveux comme il était...

— Bah ! madame, cela n'est pas une raison, s'écria joyeusement le docteur. Une rupture de vaisseau dans la tête, qui peut prévoir cela? Et ça suffit bien, conclut-il, en riant.

Et il se frotta énergiquement les mains, avec son mouchoir de batiste, comme pour souligner qu'il n'était aucunement responsable des écarts de conduite de ces vaisseaux, que cela se faisait bien sans lui et qu'il se lavait les mains des conséquences de ces accidents.

— Mon frère est-il en danger? demanda Gaudentie, sur un ton larmoyant.

— Hum, madame... Il a échappé à la première attaque, c'est certain. Mais il peut en survenir une seconde, d'ici à deux à trois jours, et alors, je ne réponds plus de rien...

— S'il guérit? murmura Mme Pioutte, à travers ses larmes, sera-t-il encore aussi ingambe qu'auparavant?

— N'y comptez pas, n'y comptez pas ! s'écria le docteur, comme si cette déclaration le comblait d'aise. M. l'abbé aura certainement le côté gauche paralysé...

— Quel affreux malheur, mon Dieu !

Et Mme Pioutte se mit à pousser des plaintes, qui ressemblaient à des gloussements.

Il fallut alors transporter l'abbé au premier étage. Ce fut difficile. Augulanty le tenait par les épaules, Mathenot, par les pieds, Serpieri lui soutenait les reins. Le cortège monta lentement l'escalier. Et les élèves, mal contenus par Niolon et par Peloutier, débordant sur les paliers, pesant sur les portes, montrant des têtes curieuses et amusées, regardaient défiler ce convoi lugubre, en songeant que cela leur procurerait, sans doute, quelques jours de congé.

On ne pouvait songer à mettre l'abbé Barbaroux dans son lit, puisqu'il couchait dans le dortoir des pensionnaires. On le porta dans la chambre jadis occupée par Cécile, et que Mme Pioutte s'était réservée pour la donner à Charles, quand il viendrait à Marseille. Mme Caillandre ayant enlevé ses meubles, il n'y demeurait qu'un modeste lit de jeune fille, une chaise sans dossier et une table de nuit boiteuse. Sur le papier des murs devenu d'un gris sale, les places, naguère occupées par des tableaux ou des éventails japonais, formaient des taches d'un vert clair, où subsistait le ton primitif de la tapisserie.

Quand le prêtre fut couché, l'abbé Mathenot, Mme Pioutte et la concierge subvinrent aux premiers soins compliqués et pénibles et dont l'effet parut améliorer l'état de Théodore Barbaroux et lui dégager un peu la tête. Il essaya même de parler, mais les syllabes qu'il assembla avec difficulté ne présentaient aucun sens.

Mme Caillandre, prévenue, accourut une minute, vers midi. Elle ne s'attarda pas, murmura de vagues mots de condoléances et demanda à ne point voir l'abbé. Il lui venait une étrange peur que, s'il la reconnaissait, son oncle lui réclamât son argent et ne lui rappelât le vol. Et, dans le secret de son cœur, elle souhaitait la mort de l'abbé, qui la soulagerait d'une angoisse et la débarrasserait du souci de payer sa dette... Elle s'en fut au plus vite, laissant dans le corridor un exquis parfum de lilas blanc, qui fit cracher Mathenot, sur le carrelage, de dégoût.

Cependant, à deux heures, Augulanty réunit les professeurs, dans la classe du rez-de-chaussée. Déjà, il avait fait son plan, et il espérait retirer son profit, lui aussi, de la débâcle actuelle. Il déclara à ses chers confrères qu'à son avis le pensionnat devait continuer comme si l'abbé Barbaroux était toujours à sa tête. « Rien n'indique que notre excellent directeur ne se relèvera pas rapidement, dit-il. Il faut que l'abbé Barbaroux, en retrouvant la santé, revoie son œuvre tel qu'il l'a laissée. »

Augulanty, supposant que l'abbé n'échapperait pas à la mort, souhaitait se glisser à sa place, à la tête de

l'école. Ses grandes ambitions mortes, il croyait garder les élèves, à défaut de Virginie et du local. Il posséderait ainsi un établissement de second ordre, très épuré, et ne retomberait pas dans la misère.

Mais il comptait sans son hôte. L'abbé Mathenot répondit à son rival que, selon lui, il était indispensable de licencier le pensionnat. Il n'était pas convenable que les cours continuassent, quand l'homme qui les avait créés agonisait.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Augulanty, avec un sourire contraint et faux, mais comme je représente ici l'abbé Barbaroux...

Mathenot, furibond, se leva :

— Vous n'avez pas le droit de représenter l'abbé Barbaroux.

— Pardon, mon cher confrère, mais vous oubliez que, par ordre hiérarchique, je viens immédiatement après notre directeur et qu'au surplus j'avais toute la confiance de...

— Ce n'est pas vrai, cria Mathenot, exaspéré, l'abbé Barbaroux savait parfaitement depuis quelques jours à quoi s'en tenir sur votre compte... Je vous refuse, moi, le droit de le représenter, vous qui avez contribué à faire de cette sainte maison le cloaque d'immondices et d'ignominies, la Babylone qu'elle est devenue... Si l'abbé meurt, vous aurez votre part de responsabilité dans cette mort, ne l'oubliez pas...

Augulanty, les yeux plissés dans sa figure verdie et papelarde, agitait ses mains molles devant lui :

— Messieurs, je vous prends à témoin... Monsieur Mathenot, expliquez-vous. Je ne saurais supporter plus longtemps...

L'abbé Mathenot continuait :

— Je maintiens tout ce que j'ai dit, je vous en donnerai la preuve quand vous voudrez...

Il s'était approché de son adversaire, et tous deux, ils se regardaient de très près, avec des yeux flamboyants de haine.

— Taisez-vous, messieurs, fit M. Bermès, songez que l'abbé Barbaroux est peut-être mourant à cette heure,

il est indigne de continuer ainsi, permettez-moi de vous le dire...

— C'est ignoble, ignoble, criait Serpieri, en frappant son pupitre avec le poing, sans que l'on puisse comprendre à qui et à quoi s'appliquait cette épithète.

L'intervention de Bermès rétablit le calme. Les deux adversaires se turent, Mathenot, par respect pour son maître, Augulanty, parce qu'il était terrifié des sous-entendus de l'abbé. Il fut convenu, d'après l'opinion de M. Bermès, que l'on ferait encore les classes de l'après-midi et que l'on aviserait, le lendemain, aux dispositions à prendre.

Mais, en sortant de la salle, l'abbé Mathenot rencontra Mme Pioutte au seuil de l'escalier et l'apostropha vivement :

— Avez-vous songé, madame, qu'il faut envoyer chercher le directeur de M. Barbaroux?

— J'y ai pensé, monsieur, mais je me suis bien gardée de le faire, car il faut éviter à mon frère toute émotion, et une nouvelle attaque l'emporterait.

— Votre frère n'aurait eu aucune émotion, il est trop chrétien pour...

— Quelque chrétien que l'on soit, on n'est jamais bien aise de mourir.

Ils se disputaient près de la porte, avec des regards méchants. Mathenot, dans l'emportement d'une nouvelle colère, s'écria :

— Ce n'est pas agir en bonne chrétienne...

— Mais c'est agir en bonne sœur... D'ailleurs, ajouta Mme Pioutte, mon frère n'a aucune connaissance, il ne peut pas parler, comment se confesserait-il? S'il allait plus mal, vous seriez toujours là pour lui donner l'absolution.

Mathenot se rendit à ces raisons et alla retrouver ses élèves, qui avaient organisé une partie de barres dans leur classe.

Vers trois heures, l'abbé Barbaroux parut revenir quelque peu à lui. Il tordit sa bouche et agita ses lèvres d'où coulait continuellement un mince filet de salive. Rosita, qui le gardait, en lisant un journal illustré, se

pencha vers lui. Il essayait d'articuler quelques mots et semblait les mâcher comme s'ils étaient en caoutchouc. La bonne put cependant distinguer quelques syllabes :

— Veu... Veu... Veu... Oudrais... conf... es... un... peu... peu... prêt...

— Un prêtre pour vous confesser? dit la bonne.

L'abbé baissa ses paupières en signe d'acquiescement. Rosita jeta le journal sur une chaise pour aller chercher madame. Il restait ouvert à une page qui représentait une femme assise, fumant une cigarette, les seins nus, les jambes en chaussettes étalées dans un retroussement de jupons.

On courut à l'église des Réformés. Le confesseur habituel de l'abbé Barbaroux étant absent, ce fut Tacussel qui vint. Il balança ses grands bras devant Mme Pioutte, qui l'attendait à la porte, et précipita ses mots pour exprimer son saisissement et sa douleur. Il emplit l'escalier de ses jérémiades et commença même, en s'appuyant sur la rampe, l'oraison funèbre de l'abbé, comme s'il la répétait pour la réciter au cimetière.

— Mais mon frère n'est pas encore mort, s'écria Mme Pioutte avec colère.

— Ah ! pardon, madame, ce n'est pas ce que je veux dire !

Et l'abbé Tacussel s'engouffra dans la chambre du malade. Quand il en sortit, il ne manqua pas de s'écrier :

— C'est un saint, madame, un saint !

— Avez-vous pu le confesser, monsieur l'abbé? demanda Mme Pioutte.

— Mais certainement, madame, très bien, l'abbé Barbaroux a toute sa tête.

L'abbé Tacussel était optimiste. A vrai dire, il s'était contenté de poser au vieux prêtre quelques questions auxquelles celui-ci avait répondu tant bien que mal par des hochements de tête ou des murmures confus.

— J'ai demandé à mon vieil ami s'il désirait que je lui porte les derniers sacrements. Il a accepté avec joie. Mais croyez-vous qu'il soit nécessaire de le faire ce soir? Il me semble qu'il n'y a pas péril en la demeure...

Le docteur arriva sur ces entrefaites. On lui communiqua cette incertitude.

— Je vais voir le malade avant de me prononcer, déclara-t-il.

Il déclara, en revenant, qu'il trouvait le vieux prêtre beaucoup mieux. Il avait pu prononcer quelques mots.

— Il n'est pas nécessaire de lui porter l'extrême-onction, ce soir, acheva-t-il. Ce serait pour lui une grande fatigue, une tension d'esprit dangereuse. Laissons-le reposer. Il ira toujours jusqu'à demain.

— Il n'y a pas de crainte... d'issue fatale d'ici à demain? interrogea Gaudentie, vous en êtes sûr, docteur?

— Absolument, madame, fit Barnier, d'un ton peiné, en hochant tristement la tête, comme si c'était pour lui un crève-cœur véritable et une déception personnelle de voir le malade aller jusqu'au lendemain.

— A demain donc, dit l'abbé Tacussel.

Il descendit l'escalier très vite, suivi du docteur Barnier, qui s'essoufflait derrière lui pour le rattraper.

Il était quatre heures et demie. A la porte, ils trouvèrent M. Bermès, qui s'en allait, sa classe finie, l'esprit, comme à son habitude, libre, gai et dispos. Il les arrêta pour leur demander des nouvelles du directeur. Ils sortirent après avoir causé quelques minutes. M. Bermès resta dans le corridor afin d'allumer un cigare. Un coup de vent éteignit l'allumette. La porte, poussée par une main énergique, venait de s'ouvrir brusquement. Une grande fille brune, très belle, l'œil noir et provocant, entra.

— Pardon, monsieur, dit-elle, en s'arrêtant devant M. Bermès, êtes-vous de la maison?

— Mais comment l'entendez-vous, mademoiselle? s'écria-t-il avec la politesse galante qu'il arborait, aussitôt qu'il se trouvait devant une jolie femme. Il est certain, par exemple, que j'y viens tous les jours.

— Alors vous pourrez peut-être me renseigner, répondit-elle, avec un petit air très décidé.

— J'ai vu cette tête-là, se disait Bermès en réfléchissant, mais où ça?

— C'est bien ici que demeure une certaine Virginie Pioutte?

— Certainement, mademoiselle, fit Bermès, en se rapprochant.

— Est-ce vrai que Félix Augulanty vient ici continuellement?

— Mais comment donc, ma chère enfant, il est ici à poste fixe!

En voyant pâlir l'inconnue, il se souvint aussitôt du lieu où il avait rencontré cette fine figure hardie et mutine : c'était en compagnie de l'économe, dans les bois de pins, où, le dimanche, il menait lui-même ses passions vieillies, et il se frotta les mains, tout réjoui de l'aubaine.

Émilie Sayaudet, désespérée de la confirmation que ce monsieur respectable donnait aux propos de Mme Ropion, se sentait brisée d'angoisse et de souffrance. Et elle murmurait d'une voix rauque des injures âpres, violentes et grossières à l'adresse du perfide.

— Vous avez de trop jolies lèvres pour parler ainsi, fit M. Bermès, et une figure trop charmante pour vous mettre en colère. Que vous arrive-t-il?

— Est-ce vrai, s'écria-t-elle, que M. Augulanty va se marier avec Mlle Virginie Pioutte?

— Hé! mademoiselle, c'est bien possible, répliqua Bermès, qui se gardait d'apprendre à l'ouvrière le départ de Virginie.

— En avez-vous entendu parler?

— Cela se chuchote tout au moins.

Émilie Sayaudet éclata en sanglots. Des larmes rondes et pressées descendirent de ses paupières et coulaient sur ses joues mates, tandis que, pour les essuyer, elle cherchait dans sa poche un mouchoir qu'elle n'y trouvait point.

L'aimable Bermès profita de cette circonstance pour emprisonner les bras occupés de la jeune fille, lui enlacer la taille et l'embrasser à pleine bouche, avec des lèvres goulues, qui pressaient les siennes, comme des raisins gonflés d'un sirop enivrant, et qui caressaient longuement ses yeux trempés.

Émilie, d'abord suffoquée par l'étonnement, repoussa enfin le vieillard avec tant de violence qu'il trébucha et faillit tomber.

— En voilà un de vieux saligaud! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que c'est que cette turne-là!

A ce moment, le digne M. Augulanty, sévère, grave et compassé, sortait de sa classe avec les externes libres dont il surveillait la sortie. A travers la porte vitrée, Émilie reconnut la silhouette de son amant, au milieu des élèves qui l'entouraient. Elle courut à lui. En levant la tête, il la vit et il recula d'épouvante, comme s'il avait eu sous les yeux la tête de Méduse.

Elle arrivait comme une furie, les yeux enflammés, les cheveux en désordre, son pâle visage marqué de larmes, qui y laissaient un silllon noirâtre. Ses mains, abîmées par le travail, se crispaient comme si elles sentaient palpiter sous leurs ongles le cou chaud d'Augulanty. C'était Vénus tout entière à sa proie attachée, et la puissance de sa chair se répandait si violemment autour d'elle que les adolescents, comme M. Bermès, la regardaient avec des yeux brûlés de convoitise.

— Ah ! te voilà, s'écria-t-elle, ah ! tu crois que cela va se passer comme ça, sans chahut? Tu t'imagines peut-être que je vais me laisser plaquer sans dire ouf? Ah ! mais non, tu sais, on fait pas des coups pareils. Je me défendrai, ton mariage ne se fera pas. Tu as cru naïvement que tu allais pouvoir me quitter ; non, mon petit, on est ensemble, on y reste...

— Tais-toi, tais-toi, grommelait ce pauvre M. Augulanty, ivre de colère.

— Plus souvent que je me tairai !

Les externes libres resserraient leur cercle curieux autour des deux protagonistes du drame. Ils ricanaient, et, comme un public, se poussaient le coude aux bons endroits.

— Allez-vous-en, vous autres, allez-vous-en, ou vous aurez affaire à moi, leur cria Augulanty, en brandissant une main impuissante et fermée.

Mais ils ne bougeaient pas, ils opposaient à la colère de l'économe leur apathie, inébranlable comme un bloc, et leur curiosité amusée. M. Bermès, son cigare aux lèvres, les mains enfoncées dans les poches de son veston beige, souriait de plaisir à voir enfin humilier la vanité d'Augulanty. Attiré par le bruit, l'abbé Mathenot pencha par-dessus la rampe de l'escalier son visage rude et son corps anguleux ; il comprit vite d'où cela venait.

— Bonne Mme Ropion ! se dit-il. Voilà une femme de confiance ! Ah ! que cette gueuse n'est-elle venue plus tôt ! Cette fois, l'abbé Théodore n'aurait plus eu de doutes. Pauvre abbé ! La seule femme capable de le sauver est venue trop tard... Ah ! toutes ces femelles l'ont tué ! Le jour où les Pioutte sont entrées dans cette maison, il soufflait un vent de catastrophe. La sainteté attire la foudre. Où la femme paraît, le démon trouve la porte ouverte.

Mais quoi, n'avait-il pas, lui aussi, sa part de responsabilité dans la ruine de l'abbé? Il ne s'en doutait même pas. Aveugle, sourd et stupide, pour mieux sauver l'abbé Barbaroux, il avait contribué à le tuer. A qui s'efforce de vivre avec ses semblables, ne faudrait-il point apprendre combien est inutile et dangereuse la recherche de la vérité? Au fond, Mathenot n'était qu'un ours campagnard, et à peine léché. Qu'attendre d'un tel ami?

La dispute devint si tumultueuse que Mme Pioutte sortit de la cuisine. Émilie Sayaudet s'élança vers elle.

— Madame, lui cria-t-elle, vous êtes de la maison, il y a ici une Virginie Pioutte, je veux la voir, où est-elle? Je veux lui dire quel saligaud c'est que son fiancé. D'abord elle n'a pas le droit de l'épouser. C'est mon amant, il m'a promis le mariage. Dites-lui que si elle se marie avec lui, j'irai à l'église, à la mairie, partout, que je dirai partout que je suis la maîtresse de M. Augulanty, oui, sa maîtresse, sa maîtresse...

Elle criait cela d'une voix de tête, aiguë et perçante. Mme Pioutte, rouge, scandalisée, indignée, cherchait une issue où fuir. Bermès fumait nonchalamment son cigare, les enfants se tordaient de rire. Quant à Augulanty, on aurait dit un noyé.

Il prit tout à coup Émilie par le bras et l'entraîna vers la rue.

— Tu me fais mal, dit-elle.

Il la bouscula avec une telle brutalité qu'en descendant les trois marches du perron elle aurait roulé sur le trottoir, s'il ne l'avait tenue si vigoureusement.

— Lâche-moi, dit-elle, en secouant son bras pour échapper à son étau.

Mais il la serra si fort qu'elle cria, et il allait avec elle, le long de la rue, sans chapeau, blême et les traits convulsés.

— Je te tuerai, dit-il, enfin, tu m'as fait rater mon dernier espoir, je te tuerai, te tue-rai...

— Plus souvent que je te laisserai épouser cette fille! fit Émilie, en secouant ses épaules comme si elles étaient couvertes de chenilles.

— Imbécile! cria l'économe, Virginie Pioutte s'est fait enlever cette nuit par un agent de change. Le vieux Barbaroux est mourant et j'allais prendre la suite de sa boîte. Maintenant, après le scandale que tu viens de faire, je suis... fichu! Tout le monde me repoussera, je ne pourrai peut-être même plus trouver de place. Il faudra que je quitte Marseille. Et tout ça à cause de toi, triple sotte!

Transporté de fureur, il lui donna des coups de pied dans les jambes. Ahurie, étourdie, écrasée par le sentiment de sa maladresse et de son erreur, elle se laissait battre en gémissant.

La rue était vide. Personne pour s'interposer. M. Augulanty frappait avec bonheur. Il dépouillait à présent le vieil homme, cet Augulanty, doux, humble, obséquieux, cauteleux, qui flattait chacun et léchait à tour de langue toutes les mains; maintenant il mordait; sa vraie nature, si longtemps comprimée, reprenait le dessus, et la brute reparaissait.

Comme Émilie ne se défendait pas, il la gifla de toutes ses forces, puis, la dépassant, il lui donna du poing en pleine figure si violemment que son nez fut en sang. Ce sang se mêlait à ses pleurs, descendait dans sa bouche, et elle hoquetait de douleur, avec ce goût fade entre ses lèvres meurtries. La vue de cette belle liqueur rouge acheva d'exaspérer Augulanty. Il empoigna d'une main sa maîtresse par le cou, et il abattit l'autre, en cadence, comme un marteau sur une enclume. Étouffée, elle râla. Il la laissa enfin. Elle tomba sur le pas d'une porte aveuglée, geignante, les traits tuméfiés et bleuis, les yeux noirs, la bouche suintante de salive rouge, les cheveux coulant sur les tempes et se collant contre ses

larmes. Et le digne M. Augulanty, sombre, contracté, tragique, de la sueur au front, disparaissait au premier tournant.

Maintenant la nuit était venue, et elle prenait une solennité douloureuse et pitoyable en pénétrant dans la chambre de l'abbé Théodore. On eût dit qu'elle entrait sur la pointe du pied pour ne point troubler son sommeil, et, par pudeur, elle dissimulait d'un lourd voile la nudité des murs, l'absence de meubles, la lamentable misère de cette pièce où s'achevait l'existence du vieux prêtre. Elle la tendait de son plus riche velours, mais les courtines dont elle enveloppait son lit étaient déjà mortuaires.

Jusqu'au soir, Mathenot et Rosita s'étaient remplacés au chevet du malade. Cécile n'avait pas reparu. Mme Pioutte entrait le plus rarement possible. Elle craignait toujours que l'abbé revînt à lui, et qu'en la voyant à son côté il ne retrouvât sa mémoire et ces choses cruelles et fortes qui l'avaient fait trembler le matin. Et elle n'osait pas trop regarder ce visage blême, pincé, ces orbites caves, cette bouche tordue, entr'ouverte et retombante comme une peau décollée de sa chair, toute cette défroque d'humanité, qui était, en partie, son œuvre.

Le soir, l'abbé Tacussel envoya son sacristain, M. Ropion, dont c'était le métier nocturne de veiller le sommeil des malades. Ce bel homme, solennel et d'une urbanité excessive, n'était bon à rien, mais il s'acquittait de cette inutilité délicate avec une majesté tranquille et douce et un grand sens de ses obligations.

Il resta seul avec l'agonisant. Un rond de lumière, au-dessus de la veilleuse, vibrait au plafond. Le silence de la nuit s'étendait immensément. La respiration de M. Barbaroux était essoufflée et courte. M. Ropion tournait une cuiller dans une tasse et buvait avec sérénité. Puis il s'endormit.

Quelles douloureuses, quelles harcelantes pensées vinrent toucher d'un doigt mortel la cervelle épuisée du prêtre? Cherchait-il cette famille qu'il avait crue si

longtemps aimante et dévouée? Attendait-il ces soins affectueux qu'il avait, pendant toute sa vie, escomptés pour ses derniers jours? Mais dans la chambre déserte, nul n'entrait, ni ne marchait, on n'y entendait rien de ces bruits légers, de ces murmures doux, de ces larmes contraintes qui font à celui qui part comme l'accompagnement des souvenirs et des regrets de ceux qui restent...

Quand M. Ropion se réveilla, une faible lueur de jour perçait aux fenêtres. L'abbé Barbaroux râlait. Sans doute avait-il eu dans la nuit une nouvelle attaque, qui l'emportait. M. Ropion s'approcha du lit.

— Allons, c'est la fin, se dit-il.

Mais, avant d'avertir Mme Pioutte, il supposa qu'il lui restait à remplir un devoir envers ce saint prêtre qu'il avait toujours tenu en grande estime. Il se pencha vers le lit.

— Monsieur l'abbé! appela-t-il.

Un dernier éclair d'intelligence frappa-t-il le chaos de cette intelligence en ruines? Il parut à M. Ropion que l'abbé soulevait sa paupière droite et tournait vers lui son regard, comme s'il espérait recevoir un dernier adieu et un dernier baiser de ceux qu'il avait tant aimés sur la terre et dont l'absence, auprès de lui, l'achevait peut-être. Avait-il encore le temps de leur pardonner? Pourrait-il leur laisser le souvenir de sa miséricorde et d'une âme par l'au-delà?

— Je remercie beaucoup monsieur l'abbé, dit M. Ropion, avec une solennité mélancolique, de m'avoir permis d'assister à ses derniers moments.

1er juin-15 novembre 1901.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24725.

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE VOLUME IN-16 2 FRANCS BROCHÉ

EN VENTE :

1. **P. Bourget** . . . . *Un Divorce.*
de l'Académie française.
2. **Lichtenberger** . . *Petite Madame.*
3. **H. Bordeaux** . . . *La Neige sur les pas.*
de l'Académie française.
4. **Gal Bon de Marbot.** *Mémoires**, (Gênes-Austerlitz.)
5. **J.-H. Rosny aîné.** *La Guerre du feu.* Roman des âges farouches.
de l'Académie Goncourt.
6. **Frédéric Mistral.** *Mes Origines. Mémoires et Récits.*
7. **P. Bourget** . . . . *Monique.*
de l'Académie française.
8. **M. Maindron** . . . *Le Tournoi de Vauplassans.* *(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Maillé de Latour-Landry.)*
9. **P. Margueritte.** . *L'Autre Lumière.*
de l'Académie Goncourt.
10. **H. Gréville** . . . . *Les Épreuves de Raïssa.*
11. **G. Hanotaux.** . . *Jeanne d'Arc.*
de l'Académie française.
12. **P. Arène.** . . . . . *La Chèvre d'or.*
13. **Th. Dostoïevsky.** *L'Éternel Mari.*
14. **Edmond Jaloux.** . *Les Sangsues.*

A PARAITRE EN JUIN :

15. **P. Bourget.** . . . *Un Cœur de femme.*
de l'Académie française.
16. **F. du Boisgobey.** *Le Chalet des pervenches.*

Deux volumes le premier mercredi de chaque mois

2 francs le volume — PAR POSTE 2,25

T. S. V. P.

L'ÉTERNEL MARI

PAR

TH. DOSTOÏEVSKY

Une sorte de curiosité nous pousse à relire aujourd'hui les chefs-d'œuvre du roman russe où s'exprime l'âme mystérieuse et troublée d'une race déconcertante et à les interroger comme des documents qui la révèlent et qui l'éclairent. « Toute la révolution russe est explicable pour qui a lu Dostoïevsky », écrivait-on récemment. Rien de plus juste et toutes les figures qu'elle a soudain fait surgir semblent familières à quiconque a fréquenté l'auteur des *Possédés*. Cette humanité singulière, sensuelle et mystique, dépravée et violente, nul mieux que ce psychologue génial n'en a pénétré le fond innombrable.

Chacun de ses romans est un document actuel. *L'Éternel mari*, que publie aujourd'hui la Bibliothèque Plon, n'est pas seulement l'analyse d'un cas singulier et morbide : la dépravation de Natalia Vassilievna, cette figure passionnée, cruelle et sensible, l'étrange indulgence de Troustsky, tout le drame où ces êtres d'exception sont aux prises, quelle lueur ne jette-t-il pas sur les mœurs de la société russe à la veille de son agonie. Et cette simple phrase de Veltchaninov n'en dit-elle pas plus long que bien des commentaires : « Ils peuvent bien bouleverser à leur gré l'édifice social, et nous corner aux oreilles tout ce qu'ils voudront, les hommes peuvent changer, les idées aussi, moi je n'en ai cure... » Voilà la bourgeoisie russe exprimée d'un trait et son étonnante passivité... Chaque page offre une révélation pareille.

Outre cet intérêt actuel, il n'est pas de roman plus aigu, d'œuvre plus vivante que ce livre de Dostoïevsky, le plus grand des écrivains russes, le plus émouvant des psychologues.

LA CHÈVRE D'OR

PAR

PAUL ARÈNE

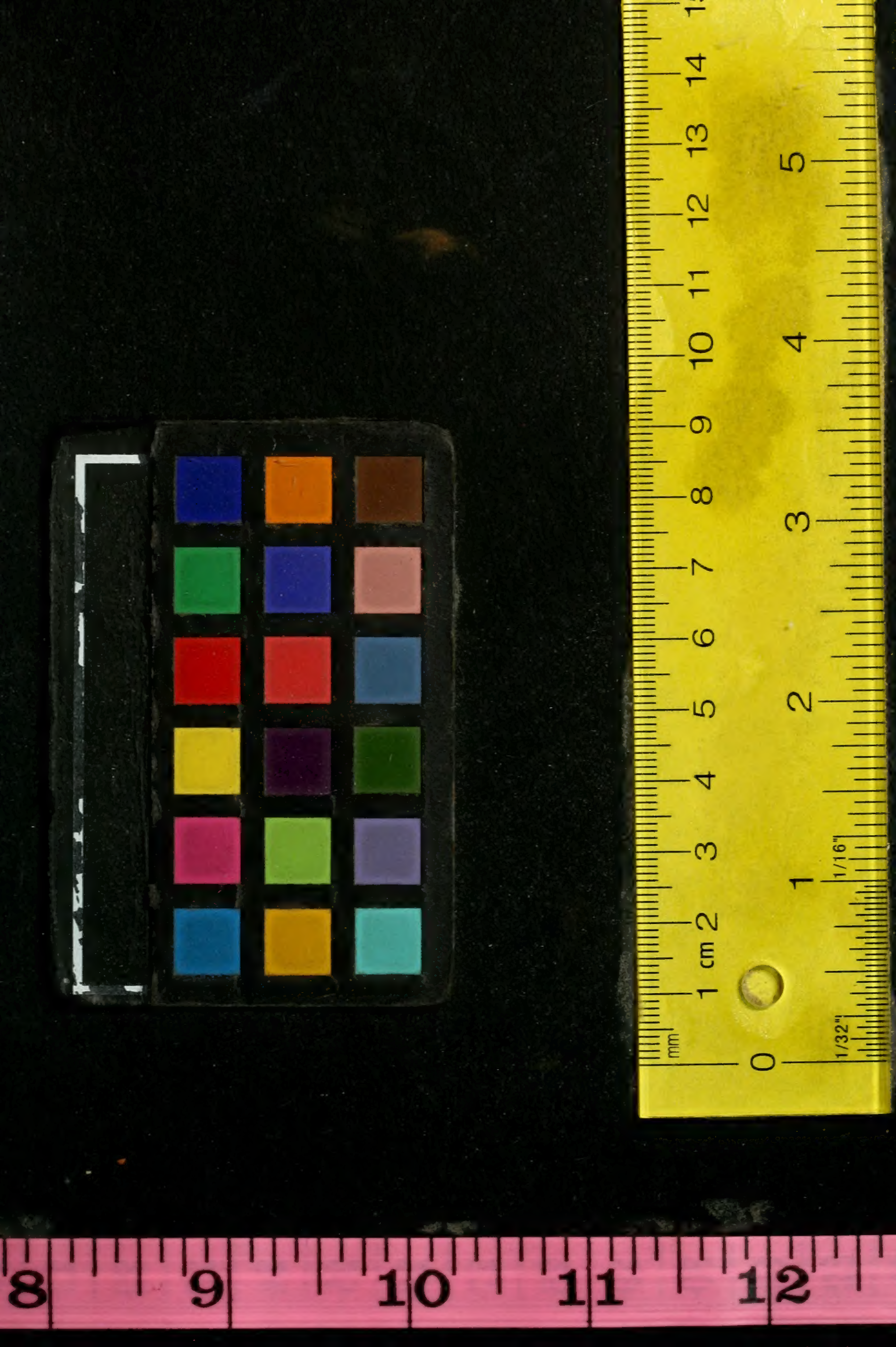
Combien de fois les plus fins lettrés de ce temps, un Anatole France, un Charles Maurras, n'ont-ils pas exprimé le regret qu'on méconnût le génie charmant de Paul Arène et qu'on ne réimprimât point ce chef-d'œuvre devenu introuvable : *La Chèvre d'or*, dont la forme dépouillée, lumineuse et sobre, fait songer aux plus célèbres contes d'Alphonse Daudet? La Bibliothèque Plon, dont c'est le but de répandre les œuvres modernes qui attestent le goût français, se devait de réparer un oubli si injuste et de nous restituer cette histoire passionnée, pleine de grâce sauvage, un des plus purs joyaux de notre prose.

La Chèvre d'or est une histoire de Maugrabins et de Maugrabines qui se déroule dans le cadre ensoleillé d'un petit village de la Provence orientale. Une jeune fille, Norette Gazau, passe pour connaître l'endroit où gît le fabuleux trésor qu'un roi de Majorque a enfoui dans l'Estérel et que garde la mystérieuse chèvre d'or. Un mauvais sujet convoite la main de Norette, à cause du trésor. Survient un archéologue parisien. Rivalité des deux prétendants. Enfin Norette épouse l'archéologue après qu'il lui a promis de renoncer à la recherche du trésor. Car l'amour vaut tous les trésors : tel est apparemment le symbole de la *Chèvre d'or*.

Dans une belle préface, Charles Maurras parle, comme français et comme Provençal, de Paul Arène dont le nom grandit parmi tous les lettrés du monde à qui la douceur de notre langue est sacrée.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


ACME NO R-405-30 CHINA


cm
mm
1/16"
1/32"